EVGUENI SIMONOV

A l'assaut du Pic de la Victoire

Evguéni Simonov

A L'ASSAUT DU PIC DE LA VICTOIRE



EDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
MOSCOU • 1958

ЕВГЕНИЙ СИМОНОВ

НА ПИК ПОБЕДЫ

A NOS LECTEURS

Les Editions en langues étrangères vous seraient très reconnaissantes de bien vouloir leur communiquer votre opinion sur le contenu de ce livre, sa traduction et sa présentation, ainsi que toute suggestion que vous voudriez formuler.

Ecrire à l'adresse :
21 Zoubovski boulevard
Moscou, U.R.S.S.

LE DEPART

(en guise d'introduction)

Au matin, une marmotte dodue sonne le réveil. Levée de bonne humeur (parbleu ! l'été dans les prairies alpestres, du soleil et de la nourriture à satiété !), elle annonce la chose aux terriers voisins par son mélodieux sifflement, puis se tait, ayant entendu en réponse un son inconnu. Etonnée, elle prête l'oreille au bourdonnement monotone du Summer et, n'ayant pu éclaircir le mystère, se replonge, mécontente, dans son terrier, auprès duquel nous avons dressé notre campement.

La rosée frémit encore sur les pétales des coquelicots jaunes, qui se tournent face au soleil, avec ensemble, comme à la parade. Le givre nocturne blanchit les bâches recouvrant les caisses qui abritent nos tentes basses.

C'est aujourd'hui notre dernier jour de campement dans les alpages du Sarydjaz. Demain à l'aube, nous nous mettrons en route. Dans quelle direction ? Pour le savoir, il suffit de lire les inscriptions tracées sur les caisses par la main inquiète du sous-chef de l'expédition de 1956, le maître de sports Arii Poliakov : « Ottouk », « Langue du glacier », « Clairière Merzbacher », « Petite Etoile », « Caverne », « Victoire ».

Une tache d'or a surgi entre les crêtes : le soleil. Il n'apparaît pas tout de suite. Simplement, les tons

gris de la nuit prennent des teintes chaudes et de plus en plus vives du jour. Et voici les flèches d'or qui jaillissent de l'astre, telles des vagues dorées. Mais la froidure nocturne n'est pas encore prête à nous quitter. Tout recroquevillés, nous sortons de nos tentes, vêtus du tricot rouge de la société « Spartak » ou d'un chaud survêtement. Un seul d'entre nous, exposant son torse nu et hâlé, commence sa course d'une heure, pour se jeter ensuite dans la rivière qui dévale des glaciers dont elle conserve la froidure piquante. Au retour, il regarde avec un sourire de pitié ceux qui n'ont pu se résoudre à quitter leurs vêtements. C'est ainsi que Vitali Mikhaïlovitch Abalakov, chef de l'expédition du « Pic de la Victoire » et capitaine inamovible de l'équipe d'alpinisme de la société sportive « Spartak », s'entraîne à résister au froid, en prévision des jours que nous allons passer dans les glaces.

Car c'est là-bas, dans le monde des sommets glacés, que part notre caravane : 20 alpinistes, 60 chevaux, 25 moutons et... un correspondant.

Nous avons laissé derrière nous jusqu'au dernier brin d'herbe des rochers abrupts. Hier encore, des nuages passaient quelque part au-dessus de nous. Aujourd'hui, nous sommes dans les nuages. Pas au sens figuré, non, le caractère décidé de notre chef ne nous le permet pas ; nous y vivons, et nous nous préparons à affronter la route qui nous conduira non pas tant au loin qu'en hauteur !...

Lorsque nous soulevons la grande tente jetée à terre par la tempête nocturne, il nous parvient une odeur familière, aigrelette et piquante. Exactement comme dans une cuisine moscovite, lorsque l'eau en ébullition dans la bouilloire se déverse sur le réchaud à gaz. Du reste, même ici, à plus de quatre mille mètres d'altitude, sur les moraines du glacier Inyltchek du Tian-chan, le plus ordinaire des réchauds à gaz moscovites

de la firme «Gazoapparat» se sent parfaitement à l'aise.

Sur une énorme pierre s'est installé un grand gaillard grisonnant, portant des pantalons bouffants de cosaque Zaporogue, en tissu à carreaux, et un chapeau de feutre qui a depuis longtemps perdu sa forme, mais qui, comme disent les plaisantins du campement, a conservé parfaitement son contenu. Ce contenu, c'est le physicien Vladimir Kizel, titulaire d'une chaire à l'université de Tachkent.

De la cabine de T.S.F. (une tente basse comme les autres) émergent la casquette verte et le visage rond de notre radio Sémion Tolokine. Kizel est tellement absorbé par son «Journal des messages radio» que nous commençons à regarder par-dessus son épaule. Car ici, sur les crêtes les plus lointaines du Tian-chan central, nous partageons tous la vie de chacun d'entre nous. Oho! Félicitations, Volodia! Le professeur Mandelstam fait savoir au chargé de cours Kizel, qu'à la suite d'un concours récent, il est nommé à une chaire de l'institut physico-technique de Moscou. Qu'il est agréable ici, sur le glacier, de recevoir cette nouvelle.

Sous la tente résonne un claquement sonore, comme si quelqu'un s'était fâché et claquait une porte. Puis un autre claquement, et un autre encore.

— Les amis! Ce n'est pas vous, par hasard, qui dégringolez? demande avec inquiétude de la tente voisine Jacob Arkine, ingénieur en chef d'un laboratoire d'expériences. — Pas encore, dites-vous? Alors, dormons.

Un grondement sonore accourt de loin. Bien sûr, c'est une avalanche! Sur le versant, au-dessus même du campement.

Le lendemain matin, alors que tout le campement ronfle encore avec délices, de la tente voisine sort une silhouette coiffée d'un capuchon de duvet bien serré.

La silhouette marche dans la neige, tombée en abondance pendant la nuit. C'est Alexandre Borovikov, candidat ès sciences physico-mathématiques et maître de sports émérite, qui se dirige vers la station météorologique, installée par nous au centre du glacier Inyltchek, pour étudier « les particularités météorologiques locales » de cette région inconnue.

Aujourd'hui, le calme plat règne sur le glacier. Mais là-haut, se trouvent des couches de vents qui échappent au contrôle scientifique, et qui, de plus, pour désorienter les données de la science, soufflent dans des directions opposées. Ajoutez à cela l'absence totale de ces vents de montagne qui sont censés souffler dans les défilés.

Le soir, nous nous réunissons dans la grande tente, qui sert un peu à tous les usages, depuis le dépôt de fers à cheval jusqu'à la salle de conférence. Ses parois tantôt se gonflent et se tendent comme la voilure d'un yacht courant sur les vagues, tantôt s'affaissent brusquement. Mais même le vent de tempête qui s'est abattu sur nous ne peut étouffer les accents de la guitare de Kostia Kletsko, le menuisier aux joues roses. Cette guitare; d'ailleurs, tout comme son propriétaire, n'est pas une novice, mais un alpiniste chevronné. Avec lui elle a suivi des défilés et franchi les cols de l'Ossétie du nord. Avec lui, elle a réussi l'ascension du pic « Spartak ».

Lev Filimonov, collé aux écouteurs, nous communique les dernières nouvelles de Moscou. Une voix lointaine nous parvient de la calotte glacière de l'Antarctique. C'est la voix d'Alexandre Goussev, docteur ès sciences physico-mathématiques, maître émérite de l'alpinisme, avec lequel plusieurs d'entre nous ont parcouru les sommets du Grand Caucase. Il passe l'hiver au point habité le plus éloigné, de l'autre côté du globe.

Et c'est ainsi que le jour s'achève sur le glacier. Demain nous repartirons sur cette route, foulée pour la première fois il y a exactement cent ans.

L'ENTREVUE A BERLIN

La réponse qu'attendait avec émotion le jeune voyageur russe devait régler bien des choses. Piotr Sémionov, descendant d'une famille de la noblesse russe remontant au temps des princes tatars, bien qu'il eût, conformément aux traditions familiales, terminé l'école des cadets de la garde, n'était nullement enclin à porter la cape des hussards ou la veste des gardes à cheval. En quelque lieu que le jetât le destin, que ce fût dans les vastes étendues de sa campagne natale de la région de Riazan ou sur les dunes du rivage de la Baltique, où étaient dressés les camps des élèves-officiers, il était attiré irrésistiblement par le monde extérieur. Et ce monde extérieur, ce n'était pour lui ni les bals, ni les réceptions, ni rien de ce qui constitue la « vie mondaine », mais bien la nature, les phénomènes qui s'y déroulent. C'est ce qui l'amena non seulement à suivre, en qualité d'auditeur bénévole, les cours de l'université, mais aussi à soutenir une thèse de botanique.

Et le voilà à Berlin. Mais même ici, où il est venu se reposer et chercher le calme après la mort récente de sa femme, il préfère, au lieu des théâtres, les musées célèbres de la capitale prussienne. A l'Université il suit les cours des célèbres naturalistes de l'époque, Ritter et Dové, il assiste aux conférences de géologie de Rosé et Beitich et participe à leurs excursions géologiques.

Sémionov, fils des steppes-prairies de la Russie, est surtout frappé par les montagnes, les crêtes, quelles qu'elles soient, depuis les tours rocheuses du Harz jusqu'aux Alpes couronnées de neiges éternelles, qu'il voit au cours de ses voyages à travers l'Europe. Elles sont

pour lui la personnification des forces puissantes de la nature, qu'il s'est toujours efforcé de connaître. Etudiant les cours universitaires de Ritter et de Humboldt consacrés aux confins éloignés de l'Asie, il s'enchante des noms de « Bolor », « Pays de Komad », « Monts d'Aouksan » et de nombreux autres sommets, non sans être étonné par les contradictions et l'insuffisance des renseignements, parfois invraisemblables, que l'on donne sur ces contrées. Ainsi même ces éminents professeurs disent que, par les nuits paisibles, on y entend des bruits singuliers, à la fois mélodieux et terrifiants, — l'écho des masses glacées qui se brisent ; que les sommets y sont habités par les animaux ignorés de la science, que les aigles gris sont si nobles que, par leur cri, ils ramènent dans le droit chemin les voyageurs égarés, que l'oiseau tchakéou, sorte d'étourneau, cité par Ritter, pond ses œufs sur la glace, et que ceux-ci, sous l'effet du froid intolérable régnant en ces lieux, éclatent, libérant ainsi les oisillons...

«... J'étais attiré par ces montagnes que je n'avais jamais vues de ma vie, alors que je connaissais à fond la géographie, en théorie », confiera-t-il à son journal. Et le jeune savant russe se met en route, par le Harz, le Sémigorié, les Vosges. Sans guide, boussole en main et un baedeker en poche, il parcourt à raison de cinquante kilomètres par jour les Alpes bernoises, les cols du Saint-Bernard, du Saint-Gothard, du Grimsel.

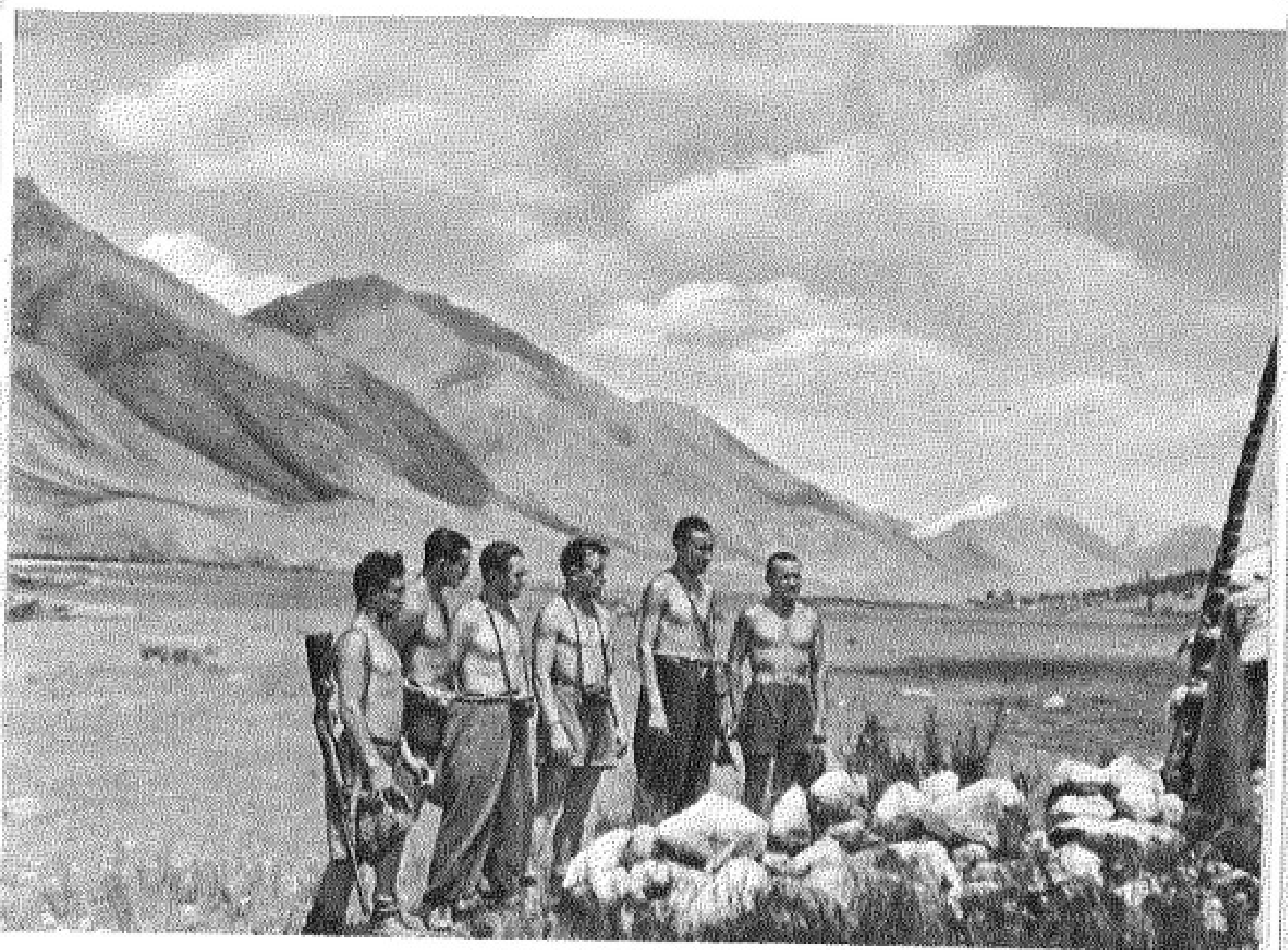
Se souvenant des affirmations de ses maîtres sur l'origine volcanique des chaînes du Tian-chan, où, d'après eux, fumaient des cratères, Sémionov fait dix-sept fois l'ascension du Vésuve et observe attentivement ses éruptions.

Et plus il parcourt de kilomètres à travers les sentiers de bergers et les glaciers, à travers les pittoresques hameaux montagnards et les défilés alpestres, plus le jeune voyageur voit mûrir en lui l'idée d'explo-





Les edelweiss dans les alpages du Sarydjaz.



Auprès de la tombe de Lorenz Saladin, dans la vallée de l'Inyltchek.



Le Khan-Tengri.

rer les lointaines « Montagnes Célestes », les « Tian-chan » chinoises.

Il fait part de ce projet à son condisciple Richthofen et aux docteurs de l'université de Munich, Adolf et Hermann Schlagintweit. Il feuillette avec eux les notes des premiers explorateurs de ce pays, dont on dit que les gens ne connaissent pas mieux sa structure que la surface de la Lune. Ils découvrent la seule description quelque peu digne de foi, celle de Hiuan-Tsang, fils de l'Empire céleste, qui, à 26 ans, passait déjà pour l'un des plus savants théologiens de Chine, et qui visita les confins du Tian-chan sans carte, guidé seulement par son ombre.

« Dès le commencement du monde, les neiges accumulées ici se transformèrent en blocs de glaces, qui ne fondent ni au printemps ni en été », écrivait-il à propos de ce voyage, entrepris il y a mille trois cents ans. « Les champs de glace dure et brillante s'étendent à l'infini et se confondent avec les nuages. Le chemin passe fréquemment entre de hautes stalactites de glace pendant des deux côtés, et à travers d'énormes masses glaciaires. On franchit ces glaces fort péniblement et au prix de grands périls, sous les rafales incessantes d'un vent pénétrant et des tourbillons de neige, de sorte que même si l'on porte de chaudes bottes et des vêtements de fourrure, on est pénétré jusqu'aux os par le froid glacial. Il n'y a pas un endroit sec pour s'étendre ou pour manger. Il faut préparer sa nourriture et dormir sur la glace. »

Et Hiuan-Tsang, qui a perdu en route treize de ses compagnons, met en garde ceux qui auraient l'intention de renouveler son expédition : « ne porte aucun vêtement rouge, ne pousse pas de cris sonores, ne prends pas avec toi... de citrouilles. Sinon, c'est la mort ! »

Les camarades de Sémionov attendent sa décision. Non, il ne veut pas renoncer. Le soir même, il envoie

une lettre, et quelques jours plus tard il parcourt avidement les lignes de la réponse, tantôt horizontales, tantôt montant brusquement, comme pour une ascension. Sous ces lignes brisées, la signature « Humboldt ». Celui-ci accepte de recevoir monsieur Sémionov le 30 de ce mois, entre une heure et deux heures. Quelle prévenance de la part de ce vieillard de 84 ans que les contemporains nomment « le plus grand des savants actuellement vivants » !

Il serait difficile de le taxer d'érudition dans une discipline quelconque. Cet homme est une véritable encyclopédie, et ses biographes frappés écrivent : « Comment pouvait-il absorber une telle masse de connaissances sans en être écrasé ? Voilà qui est stupéfiant, incompréhensible. »

Sémionov met de l'ordre dans sa toilette ainsi que dans les idées qu'il soutiendra au cours de sa conversation avec celui qui s'est toujours tant intéressé à la nature de la Russie, et en particulier à ses lointains espaces asiatiques que l'explorateur considérait autrefois comme un immense plateau, en accord avec Hippocrate. « Les plaines hautes et dénudées de la Scythie, non couronnées de montagnes, se continuent jusqu'aux pays qui se trouvent au-dessous même de la Grande Ourse. »

Le jeune naturaliste arpente la pièce, s'efforçant de prévoir le tour que prendra leur entretien. Il a beaucoup de choses à dire, beaucoup de questions à poser, mais on l'a prévenu : Humboldt n'est plus celui qui, de tous ses titres, préférait celui de « grand voyageur ».

Sémionov ne verra donc plus, hélas, l'homme intrépide qui, armé d'une canne pointue et chaussé de souliers cloutés, fit l'ascension du Vésuve et du pic de Ténériffe, du Sylla de Karanas et du Pichincha, du Cotopaxi et du Chimborazo. Qui, dès 1811, acceptait avec empressement la proposition du chancelier Roumian-

tsev de se joindre à l'expédition en route vers le Kachgar et le mystérieux Tibet, ce toit du monde, expédition dont l'intrusion des armées napoléoniennes en Russie empêcha la réalisation.

A l'heure dite, Sémionov, impatient, parcourt l'Oranienburgstrasse. Voici la maison à un étage, couleur de viande crue, appartenant au banquier Mendelshon. Un écriteau sur la porte : « Seifert », mais ce n'est que le nom du serviteur, à la fois confident et cerbère, qui protège le grand homme des importuns. Ayant ouvert la lourde porte, Sémionov monte l'escalier et voit une nouvelle inscription: « Alexandre von Humboldt ».

— Herr Sémionov ? s'enquiert, sans la moindre trace d'obséquiosité, un homme robuste, au visage rouge, avec de larges épaules et une poitrine comme une enclume, scrutant le visage du visiteur de ses petits yeux plissés.

— Avec l'autorisation du baron, je me suis permis de troubler son repos ; j'ai le plaisir de voir Seifert, sans doute ?

— Il est devant vous, prononce d'une voix de basse le robuste gaillard, déjà plus rasséréné. Son Excellence vous attend. Je vous en prie.

Sans trahir sa curiosité, Sémionov regarde autour de lui. Le mobilier habituel d'une bibliothèque seigneuriale avec des reliures de maroquin alignées le long des murs, des gravures ternies par le temps, d'énormes in-folio sur les tables. Et des animaux empaillés ! Il y en a là des quantités. Et des cartes, collées sur toile et enroulées. Cela tient du bureau de travail et du musée.

Mais voici le maître du logis : un front énorme, des yeux bleus attentifs, dans lesquels rien ne trahit cette absence d'expression propre aux vieillards. Sémionov prend avec précaution la main qu'ont serrée Frédéric

le Grand et Schiller, Gœthe et Napoléon, Beethoven et Walter Scott. C'est son tour, à présent !

— Vous n'imaginez pas, mon ami, combien j'envie celui qui franchira les murs de montagnes qui barrent la route vers la Chine et l'Inde, dit le maître, interrompant la phrase de politesse toute prête de Sémionov.

— C'est précisément là mon but, Votre Excellence : par Orenbourg et Barnaoul, atteindre, avec l'aide des cosaques qui gardent nos frontières, les neiges éternelles et les glaciers du Tian-chan.

— C'est une magnifique entreprise ! s'écrie le maître qui, bondissant avec une vivacité inattendue pour son âge, fait asseoir son hôte d'un geste d'impatience. J'ai toujours rêvé d'un tel voyage en Asie, aux confins de l'Empire de la Grande Muraille. Je me préparais à quitter les pays civilisés pour sept ou même huit ans. J'exprimais alors le désir que la plus grande partie des savants qui m'accompagneraient fussent des Russes, car ils sont plus hardis et plus endurants dans les difficultés.

— Votre confiance m'honore, monsieur le baron, répond Sémionov, surpris de la fermeté de chaque pas de Humboldt, de la précision de ses mouvements. Le vieillard ouvre un énorme in-folio, approche de ses yeux une loupe massive.

— Votre Académie m'a fait un grand honneur en m'élisant parmi ses membres honoraires. Et j'ai rappelé alors à vos collègues aînés que l'Empire russe est plus étendu que la partie visible de la Lune, et que l'étude d'un aussi vaste espace exige les travaux conjugués d'un grand nombre d'observateurs. Il est vrai que... (le savant réfléchit un instant, puis, comme s'il s'éveillait d'un rêve, fixe sur son hôte ses vifs yeux

bleus), il est vrai que l'étendue même de vos territoires confère au savant des avantages inestimables.

— Vos souhaits seront la boussole qui me guidera. Je garde dans ma mémoire vos paroles sur le caractère volcanique du Tian-chan, les cratères fumants. Sans aucun doute, je trouverai les laves qui s'écoulent sur les versants.

— Vous connaissez bien ma vieille faiblesse : je crois aussi inébranlablement à la nature volcanique de l'Asie Centrale que, par exemple, Christophe Colomb à l'existence de l'Amérique.

Il développe un rouleau, et le fixant à l'aide d'une pierre se trouvant sur la table, il fait courir sa main sur la carte de l'« Asie Supérieure », où dès 1730, Strahlenberg a tracé deux larges chaînes parallèles : le « Mouz-Tagk » ou « Imaous » (aujourd'hui l'Himalaya), et, au-dessus, le « Mouzart », qui n'est rien autre que le Tian-chan actuel. Sémionov a à peine le temps de regarder la carte, que le maître, lui, connaît par cœur. Celui-ci lui rappelle l'existence de ce squelette de montagnes qui, selon Kircher et Buffon, soutient la Terre comme une carcasse. Il lui parle des « nombrils de la Terre », dont Varenius écrivit dès le XVIe siècle, opinion que beaucoup partagent, à savoir que les grandes chaînes de montagnes se rejoignent constituant un seul système qui s'étend jusqu'au fond des océans et relie toutes les parties du sol terrestre.

« Il fait des savants de tous ceux avec qui il parle, se dit Sémionov. Sa parole est comme une mine intarissable de connaissances. »

D'ailleurs, n'est-ce pas Pouchkine qui, avec sa verve coutumière, comparait judicieusement Humboldt à ces lions de marbre qui ornent les bassins d'agrément : les paroles captivantes jaillissent de sa bouche ainsi qu'un jet d'eau.

Sémionov saisit les paroles rapides du maître :

— Mes ascensions ont donné la première impulsion, ce sont elles qui ont forcé à accorder aux montagnes neigeuses plus d'attention qu'on ne l'avait fait pendant un siècle et demi, jusqu'à ma venue.

— Croyez bien que tous mes efforts n'auront pas uniquement pour fin de remplir les herbiers et les collections de lépidoptères, mon intérêt se porte avant tout vers ce monde de glaces élevées, dont vous, notre maître, parlez avec tant d'inspiration.

— J'ai confiance en votre noble mission. Mes savants collègues ont montré que la force des Russes en Asie n'est pas dans leur nombre, mais dans la civilisation qui les place au-dessus des nomades. Vous allez, mon jeune ami, découvrir un monde auquel un savant ne peut que rêver. Vous allez entrer dans le pays qui constitue la grande porte de l'histoire. C'est par ces chemins montagneux qu'à l'époque des grandes migrations, les peuples asiatiques quittaient leur terre. J'ai tellement vécu que j'ai depuis longtemps dépensé le temps donné à chacun. Mais je voudrais, avant de fermer les yeux, voir des échantillons des roches volcaniques de votre Tian-chan. Je pourrai alors mourir tranquille.

— Mon itinéraire est fixé...

La porte s'ouvre toute grande, et, dans l'encadrement, apparaît un visage rouge dont les yeux embrassent instantanément toute la chambre.

— C'est l'heure ! prononce Seifert d'un ton à la fois déférent et familier.

Sémionov se lève.

— Dans vos voyages sur le Rhin et le Harz vous avez vu beaucoup de ruines du passé. Je vous remercie de n'avoir pas refusé de jeter également un regard sur la ruine de celui qui fut jadis Humboldt.

Sémionov, en toussotant, prononce quelques mots de protestations. La dernière chose qu'il voit est une main desséchée, levée comme pour le bénir avant son voyage.

EN ROUTE VERS LE PAYS DES MONTAGNES CELESTES

Sémionov se prépara à affronter les steppes couvertes de stipa, les hordes de Kirghiz errant sur leurs immenses étendues, les chaînes de montagnes dressées au-dessus des nuages où, à l'encontre des recommandations de Ritter, il n'avait aucune chance de pouvoir utiliser comme guides les aigles planant dans les airs, les glaciers dévalant des montagnes, les crevasses d'où souffle un froid séculaire, tous obstacles que la nature a semés sur le chemin de l'homme.

Au printemps de 1856, Sémionov débarquait à Nijni-Novgorod*, pour repartir, quelques jours plus tard, sur la grande route sibérienne, dans un large et solide tarantass chargé de boîtes et de caisses. Le tarantass était conduit par un cocher follement audacieux. On franchit les premières verstes** du pays que les cartes allemandes du XVIIe et même du XVIIIe siècle désignaient sous le nom de « Grande Tatarie ». Devant Kazan, ancienne capitale de l'empire tatar***, Sémionov vit la Volga printanière. Grossi de ses affluents, le roi des fleuves russes avait plus de dix verstes de large.

La route de Sémionov passait par le Sémirétchié, région qui s'étend par-delà la rivière Ili, au pied des versants nord de l'énorme chaîne de l'Alataou Tran-

* Aujourd'hui Gorki, du nom du grand écrivain qui y vit le jour.

** Verste, ancienne mesure russe valant 1,06 km.

*** Aujourd'hui capitale de la République autonome de Tatarie, qui fait partie de la R.S.F.S.R.

silien (Alataou signifie « montagnes bigarrées »), puis, plus vers le sud-ouest, par la muraille inconnue et couverte des neiges éternelles des « Montagnes Célestes ». Les rares villages russes, comme des îles isolées dans une mer immense, étaient perdus dans les vastes espaces des steppes où erraient des hordes dont le genre de vie remontait presque à l'époque de Timour-Leng.

A Omsk, Sémionov s'habilla pour la visite protocolaire, comme diraient les diplomates, au gouverneur général, dont les fonctions étaient assurées à ce moment-là par le vieux général d'infanterie Gustave Hasfort.

— La Société impériale de géographie, lui dit Sémionov, m'a confié le grand honneur de rendre hommage à la noble activité qu'exerce Votre Excellence aux confins de la steppe kirghize. Je suis chargé de l'humble mission d'étudier la nature de ce pays et les progrès de la civilisation qui y fleurit sous l'égide d'un glorieux général.

Hasfort fut enchanté :

— J'estime que mon rôle d'introducteur de la civilisation en Asie Centrale doit vous être profitable. Je vais donc prescrire à toutes les autorités locales de vous aider par tous les moyens dans vos recherches scientifiques. Il vous sera adjoint une escorte militaire suffisante, et des topographes chargés de relever vos itinéraires dans les montagnes. Les cartes établies par mes géodésistes sont à votre disposition.

Mais le premier contact de Sémionov avec ces cartes lui cause un vif désappointement. Les planchettes étaient fort bien exécutées. Mais qu'était cela ?...

— D'où viennent ces chaînes entre les rivières de Kirghizie, demanda-t-il au baron Silverhelm, chef des topographes militaires du pays.

— Elles sont là sur le désir du gouverneur général, répondit le baron, non sans malice.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien voilà ! Lorsqu'il reçut les nouveaux relevés, le général ne trouva pas de montagnes à cet endroit. Il manifesta un extrême mécontentement. Je lui expliquai longuement que les topographes n'avaient pas vu de montagnes en ces lieux. « Le manque de culture des topographes les empêche d'avoir un critère pour juger de cette question », affirma le général. Les montagnes, d'après ses inébranlables conclusions, doivent donc se trouver ici.

— Et vous, baron ?

— Nous sommes des fonctionnaires disciplinés. Quelques jours plus tard, nous avons présenté une nouvelle carte où étaient portées les montagnes imaginées par le général.

— Mon Dieu ! Quelle profanation de la science ! Avez-vous vraiment détruit les relevés d'origine ? Ce serait un acte digne d'Erostrate !

— Pas le moins du monde ! Le général a été très satisfait de constater que les montagnes se trouvaient exactement là où il le supposait...

— Mais les relevés ! Qu'avez-vous fait des relevés d'origine ?...

— Au nom de tous les saints, ne vous inquiétez pas pour eux. Les gouverneurs arrivent et passent, mais les cartes demeurent. Il est évident qu'en établissant la carte synoptique, nous avons voulu faire plaisir à notre chef. Mais, bien entendu, nous n'avons en rien modifié les relevés, nous les avons simplement dissimulés.

Pour se rendre à la ville récemment fondée de Kopal, on emprunta la route postale, où chaque équipage est accompagné par une escorte de cosaques. Couvert de poussière, le tarantass arrivait au relais de poste. A son grand étonnement Sémionov n'y vit pas de chevaux de rechange. A la question du voyageur, un cosa-

que d'un certain âge répondit tranquillement. « Veuillez ne pas vous inquiéter. »

Avec des cris et des sifflements, les cosaques isolèrent trois chevaux d'un troupeau kirghiz. C'étaient des bêtes de petite taille, long poil, yeux injectés de sang. Sémionov observa avec intérêt la méthode employée avec ces chevaux à demi sauvages, qui n'avaient jamais été attelés. On leur banda les yeux et on les plaça face au tarantass. Quand tout fut prêt, on leur fit faire demi-tour et on enleva leurs bandeaux. Alors commença une course effrénée à travers la steppe. Le cocher lâcha la bride et seuls les cosaques à cheval galopant de chaque côté guidaient la troïka à coups de fouet, évitant les combes et les fossés.

Fin août, dans les montagnes du Sémirétchié d'Alataou les voyageurs vécurent un tremblement de terre. Le soleil avait déjà disparu à l'horizon, les cimes lointaines couvertes de neige se teintaient des derniers reflets roses. Seule, la lueur blafarde du croissant éclairait les ravins. « Sous cet éclairage un peu fantastique, je fus frappé par un phénomène imprévisible, auquel j'assistais pour la première fois de ma vie, écrit Sémionov. Les rochers se mirent à trembler précipitant avec fracas des blocs qui se détachaient des cimes montagneuses. C'était un tremblement de terre assez violent, dont heureusement nous n'eûmes pas à souffrir. »

Le groupe de Sémionov gagna Kopal, où s'était répandue la nouvelle de l'arrivée, de Saint-Pétersbourg même, d'un haut inspecteur ayant rang de « ministre de la botanique » (dans ses papiers de route, Sémionov portait le titre de « maître de botanique »).

Au début de septembre, du haut du plateau Outch-Merké, Sémionov vit dans le lointain, par-delà la rivière Tchilik, une ligne blanche ondoyante, scintillant aux rayons du soleil, et nettement détachée sur le bleu du ciel. « *Mouztag* » ! répondaient à qui mieux mieux

les Kirghiz, en secouant la tête, à la question du voyageur. Telle était la muraille ininterrompue de la chaîne enneigée du Tian-chan central. « Je vis se réaliser mon rêve longuement caressé, objet de toutes mes pensées et aspirations », écrivait Sémionov.

Il nota dans son journal : « La chaîne géante se détachait nettement de la chaîne méridionale plus proche de l'Alataou Transilien, sur laquelle je ne pouvais voir que les traînées des neiges éternelles, mais les rafales de vent dissimulèrent bientôt sous des nuées la crête montagneuse la plus proche. Lorsque le même vent eut dissipé les nuages, les sommets de la crête étaient déjà couverts de neige nouvelle. »

Mais ce n'est qu'un an plus tard qu'il parvint à voir les plus hauts sommets des Montagnes Célestes.

... De nouveau, son cheval foule les herbes de la steppe, et les Kirghiz accueillent amicalement leur connaissance de l'an passé. Dans ses récits, il y a une seule chose qu'ils ne peuvent admettre : est-il possible que les Russes aient inventé une mouche qui fabrique du sucre ? Mais l'hôte russe leur propose de se rendre eux-mêmes dans les stanitsas cosaques des environs de Verny.* Il y a là, dit-il, de petites maisonnettes dans lesquelles vit la mouche en question. On l'appelle « abeille ».

Près des yourtes paissent des moutons, des chevaux, des chameaux. Par-ci par-là, le voyageur voit des semis de froment, de millet, d'orge. Le soir, il écoute les chansons langoureuses qu'improvisent les rhapsodes, où il est question des steppes, des montagnes et de glorieux preux-chevaliers. Les Kirghiz sont un peuple si ignorant des notions les plus élémentaires de la civilisation, qu'ils considèrent comme un péché de laver la vaisselle.

* Actuellement Alma-Ata, capitale de la R.S.S. de Kazakhie.

Ils sont tellement habitués à la hardiesse et au calme du hôte russe, que les sultans et les beys des tribus des doulates et des atbaks ont élu Sémionov juge suprême de leurs controverses.

Quelques jours passent, et Sémionov inscrit une nouvelle note dans son journal : « 9 juin. (1857.—*E.S.*) C'est avec un enthousiasme indescriptible que je me suis enfin mis en marche avec tout mon détachement, pour mon premier voyage dans les profondeurs du Tian-chan. »

Ainsi, il y a exactement cent ans, la caravane de Piotr Sémionov, quittant les aouls de Bourambay, sultan et manap des « Kirghiz de pierres sauvages »*, se mettait en route vers le sud-est. La caravane se composait de Kirghiz caracolant sur leurs petits chevaux hirsutes, d'une cinquantaine de cosaques au crâne orné d'une mèche de cheveux et aux pantalons bouffants à bandes rayées, de chameaux, avec des paquets ballottant sur leurs dos.

A côté de Sémionov chevauchait au trot le nommé Vassilkov, cosaque extrêmement bronzé et plein de bonhomie, portant gaillardement la casquette sur l'oreille. Vassilkov trouvait le moyen de parler dans leur langue maternelle à tous ceux que les voyageurs rencontraient, qu'ils fussent Boguintz, Sarybaguiches, Ouigoures, Kachgarlykes, ou autres.

— Voici le Santach, Votre Noblesse, dit-il en désignant un amas de pierres empilées sur un col montagneux.

— Ceci, mon vieux, est une ligne de partage des eaux, dit Sémionov. Certaines rivières coulent d'ici dans l'Ili, et de l'autre côté, toutes les eaux aboutissent à l'Issyk-Koul. Mais dis-moi pourquoi a-t-on appelé cet endroit Santach ?

* C'est ainsi que les Russes appelaient les peuplades kirghizes errant sur les contreforts et les alpages des Montagnes Célestes.

— Dans leur langue cela signifie « les mille pierres », dit vivement le cosaque lorsqu'on approcha du petit lac auprès duquel se dressait le tas de pierres. De vieux Kirghiz m'ont raconté qu'il y a mille ans, leur plus célèbre sultan est passé par cet endroit avec sa horde.

— Ils parlaient de Timour. Seulement cela s'est passé il y a moins de quatre cents ans, lorsqu'il entreprit à Samarkand sa première campagne. Il passa ici, le long de la rive de l'Issyk-Koul, dans la province chinoise de l'Ili. Et ce passage était, bien entendu, le plus commode pour une grande armée. Eh bien, je t'écoute.

— Les Kirghiz racontaient encore que ce même Timour avait imaginé de compter combien de guerriers l'accompagnaient. Il ordonna à chaque homme de prendre une pierre sur la rive du lac et de la poser sur le col. Et lorsqu'ils revinrent, il ordonna aux survivants d'enlever chacun une pierre. Il vit alors que l'amas avait diminué, et put constater le nombre des victimes restées en pays étranger.

Dans les derniers jours de juin, Sémionov établit son bivouac dans la vallée de Kok-Djar. Le lendemain matin, la tente était gelée, et les nappes d'eau recouvertes d'une couche de glace. Les 2 740 mètres d'altitude et le voisinage des montagnes se faisaient sentir.

Encore un jour d'ascension. La caravane s'étirait lentement en direction du défilé qui réunit les possessions de Dzoungarie et de Kachgar. A ce moment, Sémionov se sentait comme un pèlerin qui approche de ce qu'il a adoré pendant de nombreuses années.

Devant lui, comme les vagues d'un océan figé, des crêtes sans nombre s'étalaient à perte de vue. « Sarydjaz », fit laconiquement un Kirghiz d'un certain âge qui, même dans la chaleur de midi, ne quittait pas son vêtement de ouate piqué comme une courtepointe, ainsi

que son bonnet de fourrure bordé d'une queue de renard. Sur la demande de Sémionov, les Kirghiz, gesticulant avec animation, lui montrèrent comment les eaux qui s'écoulent des glaciers du Tian-chan donnent naissance au Sarydjaz qui, après avoir percé un passage dans le granit, se perd au-delà des frontières de la Chine.

Mais, naturellement, ce qui l'attirait le plus, c'était les montagnes. « Droit au sud se dresse la plus majestueuse des chaînes de montagnes que j'aie jamais vue, écrivait-il dans ses notes de route. De haut en bas, elle est entièrement constituée de géants enneigés, que l'on pouvait, à droite et à gauche, dénombrer jusqu'à trente au moins. Toute cette chaîne, ainsi que tous les intervalles entre les sommets, est entièrement couverte de neiges éternelles. Au milieu de ces géants, une pyramide deux fois plus élevée que les autres sommets. Et effectivement, l'altitude du Khan-Tengri, d'après les estimations établies à partir d'un col, atteint environ 7 000 mètres, dépassant de 3 500 mètres celle du col, tandis que les autres sommets culminent à plus de 2 000. »

C'est ainsi que Sémionov fut le premier Européen à voir la pyramide du Khan-Tengri, ou « Maître du Ciel », composée de marbres de couleur, dont les tons orangés tranchent sur la blancheur de la neige. Sémionov vit, chemin faisant, des crêtes constituées de granit, de syénites, de calcaire. Mais pas un des blocs erratiques sur les versants et sur les moraines ne témoignait de l'origine volcanique des montagnes.

Le voyage touchait à sa fin. Bientôt, ils ne penseront plus avec anxiété aux rencontres éventuelles avec les hordes des Sarybaguiches, aux jours passés à cheval dans des sentiers étroits longeant de profonds précipices ; à la nuit, à la faveur de laquelle un ours se glissait dans le camp et effrayait les chevaux, qui s'en-

fuyaient à travers le défilé; aux mois de voyage parmi les Kirghiz, attardés aux échelons inférieurs et lointains de la civilisation, au milieu des cosaques encroûtés dans ces steppes.

Mais l'homme est drôlement fait! A mesure que s'éloignait le monde rude et froid des montagnes et que devenaient plus proches les vallées où éclate l'argent duveteux des edelweiss et où passe un courant de tiédeur, le sentiment nostalgique du départ étreignait le cœur. C'était comme s'il avait laissé dans les lointaines montagnes une parcelle de son cœur: «Mon cœur est dans les montagnes et moi je suis dans la plaine», disait Burns.

Adieu, Tian-chan!

Le grave et majestueux Bourambay, patriarche octogénaire des Boguintz nomades, accueillit Sémionov avec le plus grand respect. Un jour plus tard, fatigués et amaigris par la longue route à travers les défilés montagneux, quelques Kirghiz descendirent de cheval. Oui, racontèrent-ils, ils étaient allés à Kachgar. Là, ils apprirent tout ce que voulait savoir le fameux hôte russe. Qu'il ne se fâche pas, mais lorsqu'ils franchirent prudemment les murs de Kachgar, cachant le véritable but de leur voyage, la première chose qu'ils virent, ce furent des têtes. Oh! combien de têtes coupées! Plantées sur des bambous flexibles, elles se balançaient au vent, tels des fruits cultivés par des démons. C'étaient les têtes des hommes qu'avait fait exécuter le nouveau souverain de Kachgar. Parmi elles, l'un des marchands leur fit voir la tête de ce même étranger dont s'enquérait leur hôte distingué (qu'il lui soit donné une longue vie et autant d'enfants qu'il y a d'étoiles au ciel).

— Schlagintweit? s'exclama Sémionov ahuri.

— Oui, oui, approuvèrent les Kirghiz en secouant affirmativement la tête, on l'appelait comme tu as dit.

— Mais en quoi a-t-il pu provoquer la colère des autorités de Kachgar ?

— Mais il n'y a pas d'autorité là-bas. C'est la volonté du Vélikhan Turia qui y fait loi. Il fume le haschich et ses yeux sont pleins de sang, sa main se saisit plus souvent du glaive meurtrier que du kalam (plume) du sage. Il a fait couper la tête au gouverneur chinois de la Kachgarie, et il ne se passe pas de jour qu'il n'y ait de sang versé dans son palais. Lorsqu'un tigre a goûté au sang d'un homme, il devient antropophage. C'est un tigre semblable, portant turban et manteau d'or, qui gouverne maintenant Kachgar.

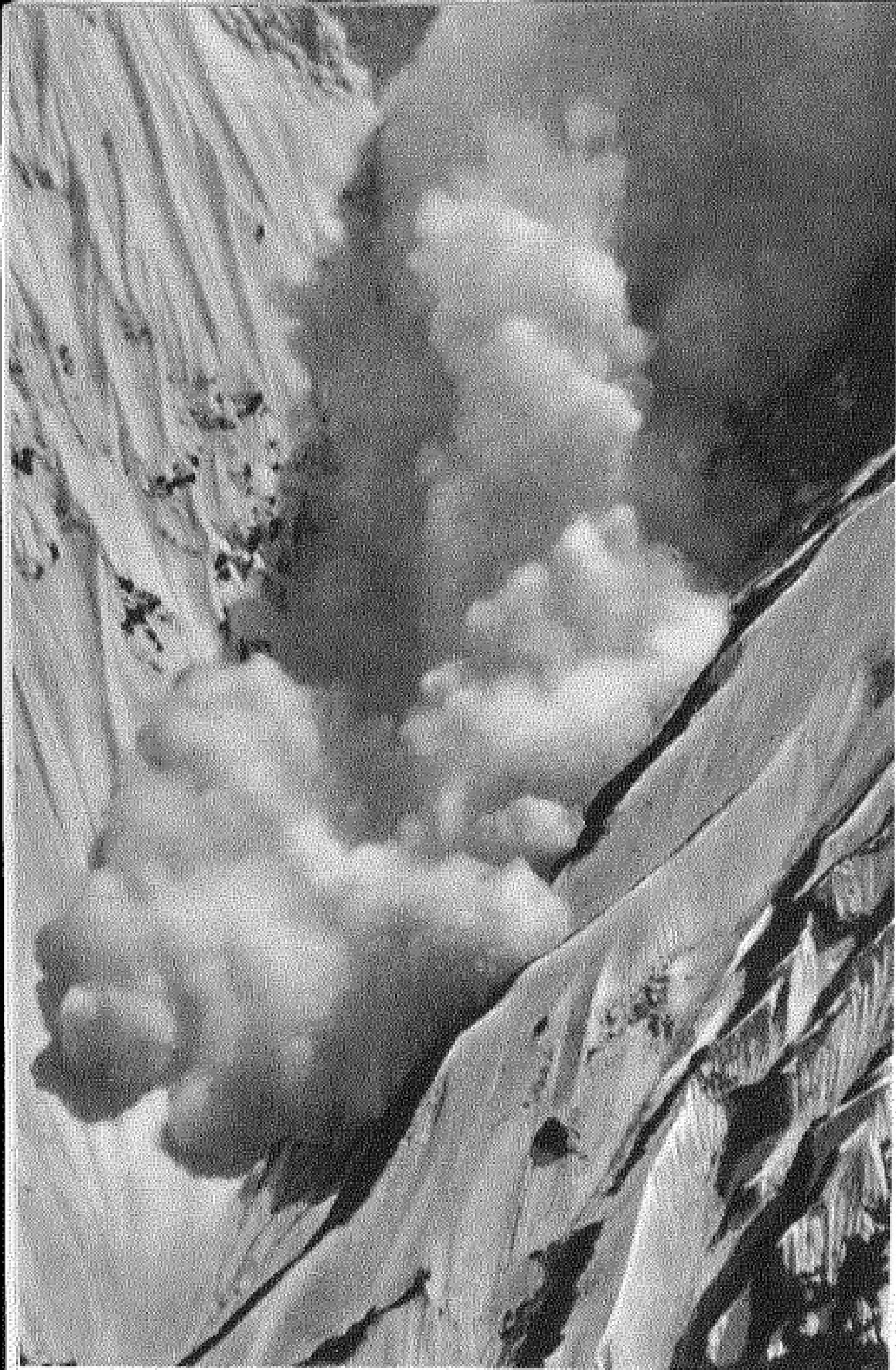
— Cet étranger était mon ami, dit tristement Sémionov à Bourambay, nous marchions vers le même but, bien que par des voies différentes. Et voilà que... Il se tut et se prit à penser à la destinée du voyageur...

Mais le pays des sommets sans nom, l'un des plus puissants systèmes montagneux du monde, continuait à attirer les savants et les amateurs d'aventures. Et jusqu'à aujourd'hui, ce pays n'a pas franchi le stade du développement et de la formation. Témoins les tremblements de terre fréquents en ces lieux, sur les rives de l'Issyk-Koul et dans l'Alataou Transilien.

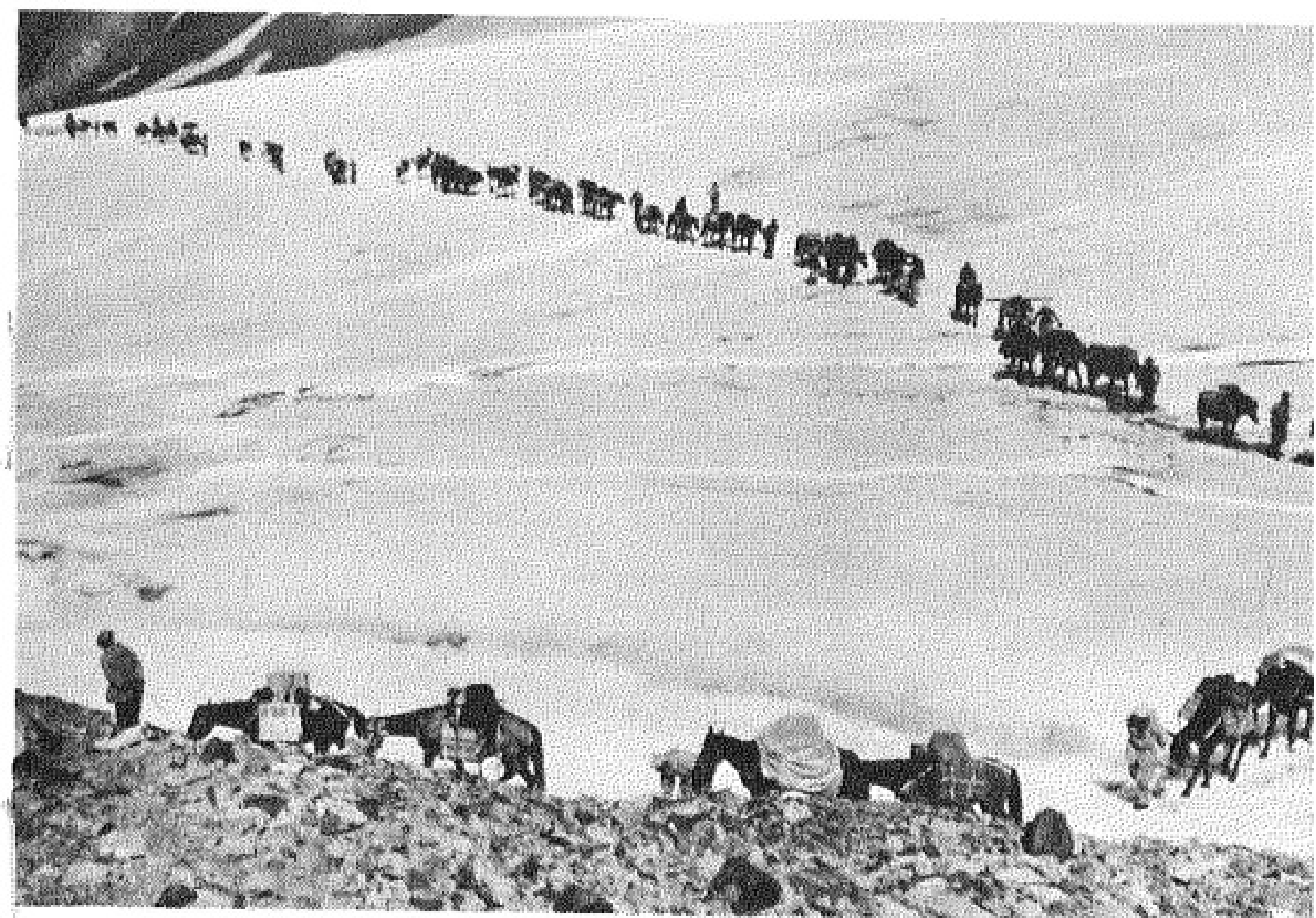
L'ingénieur des mines I. Ignatiev fut le premier, trente ans après Sémionov, vers 1886, à visiter cette région. L'ingénieur porta sur la carte deux glaciers auxquels il donna les noms de ses grands compatriotes: P. Sémionov, dans le cours supérieur du Sarydjaz, et I. Mouchkétov, dans celui de l'Adyr-Ter, premier affluent gauche du Sarydjaz. En l'honneur de l'un de ses guides kirghiz, il appela le glacier qui descend



Des sommets émergent au-dessus du flot de nuages. . .



Une avalanche...



La caravane monte au col d'Atchik-Tache.



Le camp de l'expédition de 1955 au pied du Pic de la Victoire.

dans la vallée de la rivière Karakol, du nom Bektour.

Ignatiev ne se proposait pas de faire de découverte importante, car il n'était pas préparé aux passages difficiles en montagne, et beaucoup de cols lui étaient inaccessibles. Pourtant, il passa par le Tez (ne pas confondre avec le Tiouz !) dans la vallée de la rivière Inyltchek et, voyant dans le lointain une énorme masse grise surplombant toute la vallée, il monta jusqu'à la langue glaciaire Inyltchek. C'est ainsi que fut découvert le plus grand glacier des Montagnes Célestes, l'un des plus importants du monde, ce que d'ailleurs l'auteur de cette découverte ignorait. L'ingénieur estimait que la vallée glaciaire ne dépassait pas 10 verstes.

« Le glacier est situé dans une vallée d'une largeur de 600 mètres. (En fait, sur environ deux kilomètres — *E.S.*) La glace a 60 mètres d'épaisseur. Elle est de couleur sale, mêlée de débris de roches et de boue. La rivière s'écoule de deux couloirs de glace, du côté droit du glacier. »

Au cours des années suivantes, les nomades de la vallée de l'Inyltchek entendirent plus d'une fois des langues étrangères : des Hongrois et des Bavarois, des Suisses et des Allemands. Au seuil de notre siècle, le Hongrois Almaschy tenta, sans succès, d'atteindre le Khan-Tengri. En 1900 des alpinistes italiens (le prince Borghèse et le docteur Brockerel, accompagnés du célèbre guide Zurbriggen) quittèrent le Sarydjaz pour passer à l'Inyltchek, par le Tiouz. Arrivés à la langue de l'Inyltchek, ils prononcèrent leur verdict : « Le glacier est inaccessible aux chevaux. » Et ils ne se risquèrent pas à poursuivre leur ascension sans porteurs.

En 1902, un étranger grand et robuste, avec des moustaches roussâtres en pointe et des manières autoritaires, monta à l'assaut de l'un des nombreux sommets du Sarydjaz. Il questionna longuement les Kir-

ghiz : « Une fois pour toutes, y a-t-il une voie d'accès à votre Khan-Tengri ? » N'ayant pas obtenu de réponse satisfaisante, il erra longtemps à travers les hauteurs du Baïankol. Hélas, il n'y avait pas de voie d'accès au Khan-Tengri ! Gottfried Merzbacher, qui avait à son actif les Dolomites et les Alpes, les Pyrénées et les montagnes de Tunisie et de Maroc, l'Asie Mineure, le Grand Caucase, l'Himalaya, entreprit l'ascension du glacier Sémionov. On prétend que le glacier a pour source les versants du « Maître du Ciel ». Mais le Bavarois eut beau aller de l'avant, il ne découvrit aucune voie d'accès conduisant à ce sommet.

Un an plus tard, il trouva enfin la bonne direction : c'était l'Inyltchek. Dans la partie nord de son lit, la voie est barrée par un lac. C'est précisément ce lac qui aïda l'explorateur à découvrir le chemin du sommet dominant le glacier. Il en suivit « à tout hasard » le lit sud, qui le conduisit au sommet.

La forteresse demeurait imprenable. Mais on savait maintenant de quel côté diriger l'attaque.

LE MAITRE DU CIEL

Couvert de neige et de glace, le massif du Khan-Tengri est situé entre la Kirghizie et la province autonome chinoise Sin-kiang-Ouigoure. C'est l'un des plus beaux sommets du monde. La nature elle-même, avec une harmonie parfaite, a tiré du chaos primitif ces formes majestueuses. Dominant toutes les crêtes environnantes, dans une coupure de la chaîne de montagnes, surgit soudain, comme ciselée par la main d'un habile sculpteur, la pyramide étincelante du Khan-Tengri, qui s'élance vertigineusement dans les profondeurs infinies du ciel.

« Tous les voyageurs qui passaient d'un côté ou de l'autre du Khan-Tengri, écrivait le célèbre géologue

russe I. Mouchkétov, étaient frappés par ses proportions colossales, par ses étendues neigeuses, mais se contentaient de l'observer de loin et n'osaient pas l'approcher. »

Un quart de siècle après la tentative infructueuse de Merzbacher d'escalader le massif du « Maître du Ciel », un petit groupe de reconnaissance s'approcha du Khan-Tengri. L'expédition était organisée par l'Association orientaliste d'Ukraine, le Commissariat du peuple de l'Instruction publique, et le Conseil supérieur de l'Education physique de la jeune République Soviétique.

Les montagnes du Tian-chan étaient alors dangereuses non seulement par leurs avalanches et les trains des pierres, mais aussi par les bandes de basmatch.*

Mais cela n'empêcha pas M. Pogrébetski et les premiers alpinistes d'Ukraine d'explorer minutieusement les versants nord et nord-ouest du Khan-Tengri.

Du bras sud du glacier Inyltchek, leur groupe étudia les versants sud-ouest et sud.

L'expédition ukrainienne savait par les travaux de ses prédécesseurs que ceux-ci avaient plus d'une fois été arrêtés par le lac qui ferme la vallée à l'extrémité de la langue nord de l'Inyltchek, entre les parois verticales des montagnes. Pogrébetski et ses compagnons entreprirent de franchir cet obstacle.

De loin, il semblait que toute l'étendue de l'eau fût recouverte par d'épais blocs de glace, sur lesquels les alpinistes décidèrent de traverser le lac, afin d'atteindre le fameux sommet du côté nord. « Toutefois, les glaçons, nota dans son journal Pogrébetski, s'avérèrent isolés les uns des autres par des intervalles, et il nous fallut progresser par bonds. De hauts murs de glace nous environnaient, nous barrant la route. Com-

* Bandes contre-révolutionnaires pendant la guerre civile en Asie Centrale. *(Note du Trad.)*

bien de fois, après avoir perdu beaucoup de temps et d'énergie, un mur de glace à pic ou un large vide faisaient nous rebrousser chemin, pour recommencer notre route à zéro. »

Ce n'est qu'à la fin du jour que les alpinistes atteignirent l'extrémité du lac, mais là une déception les attendait : en cet endroit il n'était pas gelé, et ses eaux constituaient une barrière empêchant de rejoindre les rives latérales. Avec le crépuscule, alors qu'un léger brouillard s'étendait déjà au-dessus de l'eau, il fallut revenir en arrière. Les lambeaux de tissu rouge dont Pogrébetski avait marqué le chemin devenaient à peine visibles, mais on ne pouvait trop se hâter, dans la crainte, d'un bain glacé. « Les passerelles de glace que nous avions franchies auparavant, écrit Pogrébetski, devenaient friables en raison du brouillard humide, et s'affaissaient sous nos pas. Les blocs s'enfonçaient, s'inclinaient, changeaient de forme, et, dans l'obscurité croissante, il était impossible de dire quelle distance nous séparait de la rive. Epuisant nos dernières forces, nous trébuchions constamment dans l'eau et la neige mouillée, et ce n'est qu'à deux heures du matin que nous atteignîmes une place plus solide, sur laquelle nous nous endormîmes d'un sommeil profond, à un kilomètre du camp. »

Un an plus tard, Pogrébetski put observer la disparition du lac glaciaire, phénomène caractéristique de cette région. En faisant l'ascension d'un bras du glacier, les membres de l'expédition eurent la surprise d'entendre, pendant plusieurs jours, un bruit d'avalanches, bien que celles-ci demeurassent invisibles. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du lac, le bruit devenait de plus en plus fort. L'expédition aborda de près les rochers formant l'écran devant le lac. Ce n'est qu'en escaladant l'un d'eux que les alpinistes comprirent d'où venait ce bruit : le lac disparais-

sait. De toute son étendue, il ne restait que quelques nappes à la surface des glaçons déposés sur un fond limoneux dénudé. L'eau s'en allait par les crevasses du glacier, menaçant de jaillir par quelque fissure, et de rouler vers la vallée, en un énorme torrent boueux.

L'écroulement incessant des glaçons emplissant le lit du lac obligea les alpinistes à rejoindre la ramification sud de l'Inyltchek. On était au septième jour de départ. Le groupe avançait toujours dans le chaos de glace, sans voir les montagnes voisines, enveloppées de nuages. Pogrébetski apaisait les impatients, rendait espoir aux découragés. Quant à lui, il manifestait sa tranquillité et son assurance habituelles, ne laissant rien paraître des doutes qui le tourmentaient. « Nous aurons encore beau temps », disait-il à ses compagnons d'un ton toujours tranquille. Et, comme obéissant à son ordre, les nuages commençaient à se disperser. En se déchirant ils devenaient plus transparents, le ciel s'éclaircissait. Et soudain, dans le ciel bleu foncé, surgit un cône lumineux auréolé de nuages. « Le Khan-Tengri ! » s'écrièrent d'une seule voix tous les alpinistes. « Devant nous, nota le soir même Pogrébetski à la lumière du feu de camp, se dressait un roc monolithe, une pyramide ciselée dans le marbre massif et coulée sur un piédestal de glace. »

D'année en année, les alpinistes dirigés par Pogrébetski progressaient davantage. Déjà, ils avaient vu de près les marnes couleur paille constituant toute la montagne, du piédestal de glace au sommet. La partie inférieure se teintait de tons plus sombres, et en particulier le contrefort, d'où émergeaient par endroits des schistes vert foncé.

Il était clair qu'il n'y avait pas d'accès par le côté sud, paroi abrupte vertigineuse. L'équipe de reconnaissance passa du côté est. Mais là encore, les murs de marbre enneigés tombaient presque à angle droit, sil-

lonnés par la trace des avalanches. Une paroi en forme d'arc emprisonnait de ses roches noires le glacier, sillonné de crevasses, au-dessus duquel se dressaient des blocs de glace menaçant de tomber. « Il faut trouver un passage », dit Pogrébetski, sans la moindre trace de présomption, à ses compagnons qui se taisaient, l'air sombre. Et le passage fut trouvé !

L'année suivante, toute une expédition s'installait sur les champs de glace. Des géologues collectionnaient des échantillons des roches de la vallée de l'Inyltchek. Des topographes comblaient les « blancs » du côté sud et sud-est du Khan-Tengri. Des physiologistes observaient le comportement de l'organisme à haute altitude. Des géomorphologistes et des glaciologues y effectuaient leurs recherches.

C'est le versant sud-ouest qui fut choisi pour l'assaut. Il était moins difficile que les autres, où l'ascension eût été folie, un risque sans nom. Mais même sur l'itinéraire choisi, on aurait à livrer une rude et longue bataille, compliquée par l'altitude du pic, les versants abrupts, le fait que les rocs étaient de marbre glissant, les brusques changements de temps, les ouragans et les avalanches.

Après avoir, sur le glacier Inyltchek, dit chaleureusement au revoir à l'alpiniste moscovite G. Soukhodolski, qui l'année d'avant avait été le premier à atteindre le bras nord de l'Inyltchek, les alpinistes ukrainiens se remirent en route à travers les montagnes, au milieu des glaces et des neiges éternelles. Le thermomètre tomba à —29° C.

Le 5 septembre commença l'assaut du « Maître du Ciel ». Du campement dressé à 5 300 mètres d'altitude, Pogrébetski, dès avant le lever du soleil, examina, dans des jumelles grossissant huit fois, le Khan-Tengri au-dessus duquel scintillaient encore des étoiles nocturnes. Le visage de l'alpiniste s'assombrit, mais le

chef de l'expédition ne se confiait qu'à son journal : « Il devient évident que l'ascension sera très difficile, que ces rocs effrayants, ces glaces et cette neige seront impitoyables, qu'au moindre mouvement mal calculé, on pourra dire adieu à ce monde, qu'il faudra peser chaque pas, étudier avec soin chaque section du parcours. . .

. . . Au-dessus de nous, dans un air immobile et transparent, est suspendue l'énorme tente noire du ciel qui nous regarde de ses milliards d'étoiles flamboyantes. Boris Turine marchait en tête. Soudain, nous l'entendîmes pousser un sonore cri de joie : « Hourra ! »

Serait-ce vraiment le sommet ? Nos corps éreintés reçoivent comme une décharge électrique. Nous escaladons la crête avec des forces redoublées. Tout proche, tout accessible est le cône sommital, au-dessus duquel il n'y a plus rien. . .

Le 11 septembre était le 6e jour [depuis le début de l'assaut]. . . Les dernières forces étaient épuisées, cependant que le but était tout proche. La pente qu'il restait à gravir, en comparaison de celles que l'on avait déjà franchies, ne présentait pas de grandes difficultés. Son inclinaison n'excédait pas 30 à 35 degrés. Nous laissons toutes nos affaires : les sacs de couchage engivrés, les tentes et deux piolets. Dans un instant, ce sera une nouvelle halte ! Il reste à peine cent mètres jusqu'au sommet. Nous le sentons déjà, mais nous avons peine à avancer. Au somme, le vent fait tourbillonner la neige. Il y a des endroits couverts d'une mince couche de neige durcie, sur laquelle on entend le bruissement du névé balayé par le vent. La neige est tassée par le vent, il est agréable de sentir cet appui ferme sous nos pieds, habitués que nous sommes à la neige molle. . . Pas à pas, nous approchons du sommet, qui devient moins raide et semble s'éloigner ; le cœur trépide comme un moteur et nos haltes peu

espacées n'y font rien. Nos poings sont crispés, nous serrons les dents. Encore quelques efforts, encore quelques pas... Mais soudain le vent nous souffle au visage la neige du sommet, la paroi que nous gravissons s'arrondit. C'est le sommet ! »

C'est ainsi que Pogrébetski termine son récit de la conquête du Khan-Tengri en 1931.

LES FRERES ABALAKOV

Parmi ceux qui ont atteint en 1936 le point culminant du massif du Khan-Tengri, se trouvaient deux jeunes alpinistes, les frères Abalakov. Tous deux connaissaient bien les particularités de ce pays de haute montagne par les récits du professeur Letavet, qui se rendit plusieurs fois dans le Tian-chan, et du vainqueur du Khan-Tengri, Pogrébetski. Le froid pénétrant se fait particulièrement sentir sur les hauteurs. Le fléau de l'alpiniste, c'est la neige molle qui glisse avec vous le long du versant, et dans laquelle il est impossible de tailler une marche. « Les jambes y enfoncent... jusqu'à la ceinture », disaient pour rire les anciens grimpeurs.

Le groupe accepta la proposition de Vitali Abalakov : « Commencer l'assaut de nuit. Il n'y a ni avalanches, ni chutes de pierres. Les neiges ne fondent pas, les chaussures d'alpinisme resteront sèches. »

Ils passèrent la nuit suivante dans une caverne creusée dans les neiges, à l'altitude 5 500. Le lendemain ils continuèrent l'assaut, et cinq jours plus tard parvenaient au sommet Kan-To, en kirghiz le « Mont du Sang », car, lorsque le soleil décline à l'occident, les neiges de tout le Khan-Tengri s'enflamment d'une lueur rubis, qui rayonne à l'heure où toutes les autres cimes sont éteintes. De là ils avaient sous les yeux les larges chaînes latitudinales et longitudinales, les deux

Inyltchek, les neiges du Sarydjaz et du Kokchaaltaou, scintillant au soleil. Glissant de l'ouest, le brouillard envahissait les vallées, s'infiltrant dans les défilés latéraux. Maintenant, seuls les sommets comme des îles émergeaient au-dessus du flot des nuages.

— Je voudrais bien savoir ce que c'est que cette paroi neigeuse, dit Evguéni Abalakov, en désignant le sud.

— A mon avis, c'est le Kokchaaltaou, répondit Dadiomov, réputé pour sa mémoire visuelle, et se souvenant des photos qu'il avait étudiées, lorsqu'il se préparait à l'ascension.

— Il dépasse certainement les sept mille mètres, lança Vitali avec assurance.

— C'est vraisemblable. D'ici, il rappelle la crête du Zaalaï, au Pamir. Vous ne trouvez pas? demanda Evguéni.

— Tu as raison. Mais dans le Zaalaï, le point culminant apparaît net. Ici, non. Si cette élévation est le sommet, celui-ci ne frappe pas la vue du premier coup.

Le froid règne. Un froid envahissant, qui vous poursuit, ne vous laisse pas de répit, et pénètre finalement jusqu'à la dernière goutte de votre sang qui se fige. Il marche sur les talons des alpinistes. Des flocons du brouillard qui s'élève s'accrochent aux rochers. Le vent souffle, violent et glacé. Les alpinistes s'enfoncent dans ce tourbillon véritable mélange diabolique de vent, de brouillard et de neige.

Le Khan-Tengri veut prendre sa revanche.

Il ne saurait être question d'attendre au sommet le retour du beau temps. Vite en bas, c'est là qu'est le salut. Et les deux cordées (l'une de deux, l'autre de trois) continuent leur descente, tantôt se perdant de vue, tantôt se retrouvant. Vitali est encordé avec Dadiomov. Evguéni est avec Gutman et leur bon ami et hôte, le Suisse Lorenz Saladin. Le froid humide pénètre dans

chaque cellule du corps, et Dadiomov sent s'engourdir ses doigts et ses orteils.

— Vitali, comment ça va ?

— Pas fameux, je gèle.

— Moi, j'ai les mains complètement engourdies.

— Et la tempête ne s'apaise pas.

— Si nous remontions à la caverne supérieure ?

— Impossible. En haut, c'est encore pire. Et combien de forces perdues pour la montée. Allez, en bas !

Dadiomov, alpiniste expérimenté, regarde les rochers qu'il se souvient avoir vus au cours de la montée, et remarque :

— A la descente, on va encore plus lentement qu'à la montée. Voilà ce que c'est qu'une tempête dans les sommets.

— Où êtes-vous ? C'est la voix inquiète d'Evguéni ; et on voit surgir du brouillard la silhouette de Lorenz Saladin. Il souffre aussi cruellement du froid.

— Comment ça va, Evguéni, et toi, Léonide ?

— Il fait froid, bien sûr, mais en somme ça se supporte.

Ils arrivent à une rangée de rochers. Vitali largue la corde et fait d'abord descendre Dadiomov. Celui-ci s'efforce de s'accrocher aux pierres. Ses doigts ne se plient pas. Il veut le dire à Vitali, se tourne vers lui, voit ses yeux qui le suivent attentivement, des yeux vivants sur un visage immobile, un visage inerte, marqué par le froid et la fatigue ; il entend ces mots brefs : « Je contrôle, Micha. Va, ne t'inquiète pas. Va. » Et il va, s'accrochant aux pierres avec le tranchant des mains, déplaçant ses pieds avec peine, mais la corde glisse à sa suite. Micha la sent se tendre autour de sa poitrine lorsque, frissonnant, il laisse un instant retomber sa main, et alors il entend derrière son dos une voix autoritaire et familière, il sent qu'il n'est pas seul dans cette lutte.

Enfin, une plate-forme neigeuse. Ici, peut-être, on peut dresser la tente. Non, rien à faire. Le vent l'arrache instantanément. Alors les alpinistes sortent le sac de couchage imperméable, s'y glissent et s'endorment.

La tempête gronde toute la nuit. Oui, le Khan-Tengri veu. venger sa défaite.

Le matin, Dadiomov voit ses doigts violet foncé. Saladin veut se frotter les mains, mais la peau morte s'en détache en lambeaux.

Il faut continuer la descente.

La cordée de deux se dirige droit vers le bas. Là, à 5 500 d'altitude, il y a la caverne de neige. La cordée de trois prend plus à droite, afin de prendre au camp « 6200 » la tente et les crampons. « Il faut se replier en bon ordre, dit Evguéni. Quoi qu'il advienne, rendez-vous à la caverne « 5500 ».

La montagne a tout fait pour dissimuler le refuge dont, maintenant, les hommes ont tant besoin. Levant la tête de temps à autre et regardant les éléments déchaînés, Dadiomov, par une bizarre association d'idées, se remémore l'averse sous les tropiques décrite par Maïakovski : « Qu'est-ce que la pluie ? C'est de l'air avec des couches d'eau intermédiaires. Qu'est-ce qu'une pluie tropicale ? C'est une masse d'eau compacte avec des couches d'air. »

— Chez nous, dans les environs de Moscou, la tempête de neige, c'est de l'air avec des couches de neige. Sur le Khan-Tengri, c'est une masse compacte de neige sans traces d'air, n'est-ce pas ainsi ? dit-il d'une voix monocorde et enrouée à Vitali tout étonné.

Ici, c'est moins abrupt. Cela tombe bien. Les pieds avancent avec peine, on peut s'asseoir et se laisser glisser le long de la pente ; il faut simplement freiner un peu, pour ne pas prendre de la vitesse et risquer de ne plus pouvoir s'arrêter. Les mains n'obéissent plus, et Dadiomov serre son piolet sous ses aisselles et, s'y

appuyant de tout son corps, il règle sa vitesse et se dirige en évitant les blocs de pierre.

La caverne est emplie de neige. Vitali creuse seul, perdant parfois connaissance, mais reprenant chaque fois sa pelle à manche court. Ils pénètrent dans la caverne. Le calme y règne. Le corps se repose après la tempête. Mais maintenant, pas moyen de se défaire de cette pensée: «Où est Evguéni?... Où sont les autres?... Pourquoi tardent-ils tant?»

Ce n'est qu'au soir que l'on distingue nettement la voix de basse d'Evguéni: «Lorenz! Ici! La voilà, la caverne!»

Un froufroutement et de nouveau la voix d'Evguéni: «Nous sommes arrivés! Allez, sortez.» Son visage apparaît par l'ouverture: «Il est arrivé malheur à Léonide.»

Les camarades introduisent Gutman. Son visage est sillonné de petites égratignures, ses yeux ne s'ouvrent pas.

— Que s'est-il passé?

— Le vent lui a arraché son sac à dos. Léonide s'est élancé pour le rattraper et a dégringolé la pente, dévalant sur plusieurs centaines de mètres.

Ils tâtent leur camarade avec précaution. Ses os sont intacts. Ils le mettent dans un sac de couchage.

Evguéni s'affaire autour du réchaud, cuisine portative. Boire. Chacun ne pense qu'à cela. La benzine brûle, l'alcool lance une flamme bleuâtre; dans les marmites, dans les gobelets, la neige fond. On n'a pas la patience d'attendre que la neige fonde. On boit, bien que le récipient soit à moitié plein de neige. Ils boivent avec de l'extrait de canneberge, avec du sucre, avec du chocolat. Avidement. Sans s'interrompre. La première gorgée est pour le blessé, puis on boit à la ronde. Ce n'est qu'après avoir bu à leur soif qu'ils entrepren-

nent de faire bouillir le café, qu'ils sortent des provisions.

— Jusqu'à quel point l'organisme s'est-il déshydraté ces jours-ci ? réfléchit à haute voix Evguéni. On avale de l'eau sans s'arrêter, et on a toujours soif.

— Et on ne pense qu'à boire. De l'eau de narzan, de la bière, du kvass, de l'aïran, du koumys...

— Oui, en ce moment, l'organisme de chacun de nous rappelle de la viande déshydratée, dit Vitali, toujours enclin à l'analyse. Regarde dans quel état reviennent les alpinistes après une ascension pénible : leurs visages sont comme desséchés. Qu'est-ce que tu as inventé là, Lorenz ?...

C'est Saladin qui plonge ses mains gelées dans le pétrole ; il assure que dans les Alpes, on tient que c'est un remède souverain contre les gelures.

Pendant la nuit, Dadiomov est réveillé par une voix rauque et saccadée. Il tourne la tête : Gutman, gesticulant, répète, sans ouvrir les yeux : « Les gars, notre bateau a accosté au Khan-Tengri. Le capitaine est une connaissance. Il nous prendra avec lui. Allons... »

Plus moyen de dormir. Dadiomov se tourne et se retourne, et perçoit le clapotis de l'eau qui dégoutte des parois. La nuit n'en finit plus. Quelle heure peut-il être ? Il fait toujous nuit. Et tout le monde dort. Mais il devient de plus en plus difficile de respirer. La neige a dû boucher tous les orifices ; l'air devient étouffant. Il faut respirer peu profondément, économiser l'oxygène. Non, cela ne donne rien. Il prête l'oreille ; on entend la respiration haletante de Gutman, les gémissements de Lorenz, les soupirs réguliers, mesurés d'Evguéni. Quelle heure est-il donc ? Il fait toujours nuit. Et l'atmosphère est si étouffante que l'on a mal à la tête. Il n'a plus la force de se tourner vers Vitali, de l'éveiller, de lui demander si l'on ne risque pas de s'étouffer...

Il prononce avec effort :

— Vi-tia, comment ça va ?

— Comment ça va ?... Pas très fort. On manque d'air. Evguéni ! appelle-t-il. Il faut percer un trou pour l'aération. C'est toi le plus près.

— Hein... quoi ? demande Evguéni en s'éveillant. C'est vrai, j'ai mal à la tête. Mais on étouffe là-dedans !... Il frotte une allumette, une deuxième, une troisième ; les bouts s'enflamment mais ne brûlent pas. Voyez, elles aussi manquent d'oxygène, elles ne brûlent pas. Il faut se hâter.

Il prend les piquets de duralumin de la tente. Il perce la paroi, mais pas un seul filet d'air vivifiant ne passe à travers l'épaisse couche de neige. Sans souffler mot, il se saisit d'un piolet, remarquant involontairement la façon dont le manche tourne dans sa main mal assurée. Mais il faut se hâter. Il devient de plus en plus difficile de respirer. L'étouffement vous prend à la gorge, vous oppresse. Il creuse tout allongé. Il se glisse de plus en plus loin dans le trou qu'il creuse, jusqu'à ce que soudain la lumière frappe ses yeux, une lumière intense, dorée, si vive qu'il plisse ses paupières,. sentant sa poitrine boire, boire, boire l'air pur et glacé.

Le soleil brille. Tout, aux alentours, est blanchi par la neige fraîchement tombée, et chaque cristal de neige réfléchit le soleil, et ce sont des myriades de soleils qui scintillent devant les yeux. L'un après l'autre, les hommes se glissent hors de la caverne.

— Il est déjà midi, dit Dadiomov, regardant au zénith.

— Nous nous sommes éveillés à dix heures. Nous avons mis deux heures à creuser une sortie, répond Evguéni, en disposant sur les roches les ustensiles mouillés.

Ils passent ici toute la journée, attendant que Gutman revienne à lui, et qu'eux-mêmes aient repris des

forces. Puis ils s'efforcent de porter leur camarade dans un sac de couchage. Mais après trente pas, leurs forces les abandonnent.

— Nous n'en pouvons plus, lance Vitali. Il faut remettre Léonide sur ses pieds, alors nous pourrons gagner le glacier...

Le soir, Dadiomov distingue la voix de Gutman chuchotant tout bas à Vitali : « Laissez-moi ici... Partez tout seuls... Vous enverrez une équipe de sauvetage. » Il entend répondre, sur un ton décidé : « Jamais ! Es-tu fou ? Dors, reprends des forces, pour commencer la descente demain » puis Vitali attend que Gutman se mette à ronfler.

Le repos les a retapés, mais impossible d'attendre plus longtemps à cette altitude. Les provisions sont près de s'épuiser, de même que les forces, le temps.

— Hier il était trop tôt pour descendre, demain il sera trop tard. Nous partons aujourd'hui, annonce Vitali le matin, approuvé tacitement par Evguéni. Celui-ci ouvre la marche, sondant le chemin de son piolet. A sa suite, trois hommes, Saladin et Vitali encadrant Gutman. Ils avancent en se tenant par le cou, titubant d'un côté à l'autre, et rappellent à Dadiomov, qui ferme la marche, un groupe joyeux revenant d'une fête...

De temps à autre, Evguéni jette un regard sur ses compagnons. Il voit Dadiomov s'affaisser à quatre pattes sur la pente glacée, Saladin qui souvent laisse retomber sa tête d'épuisement. Il sent qu'il faut les secourir, mais il ne peut le faire, ne pouvant abandonner le groupe. Ils ont un long chemin à parcourir à travers les glaces, les éboulis, les cols, avant de parvenir à un point d'où ils pourraient donner signe de vie.

Ils arrivent ainsi au glacier, chacun cachant aux autres cette pensée : comment venir à bout des quarante-trois kilomètres qui restent à parcourir ?...

Que faire, maintenant, si Dadiomov ne peut plus avancer, si les forces abandonnent Saladin, si Gutman ne s'est pas remis de sa chute ? et si la caravane, comme convenu, n'arrive que dans une semaine ? Sept longs jours et sept longues nuits d'attente ! Que faire, si cette attente équivaut à la mort ?...

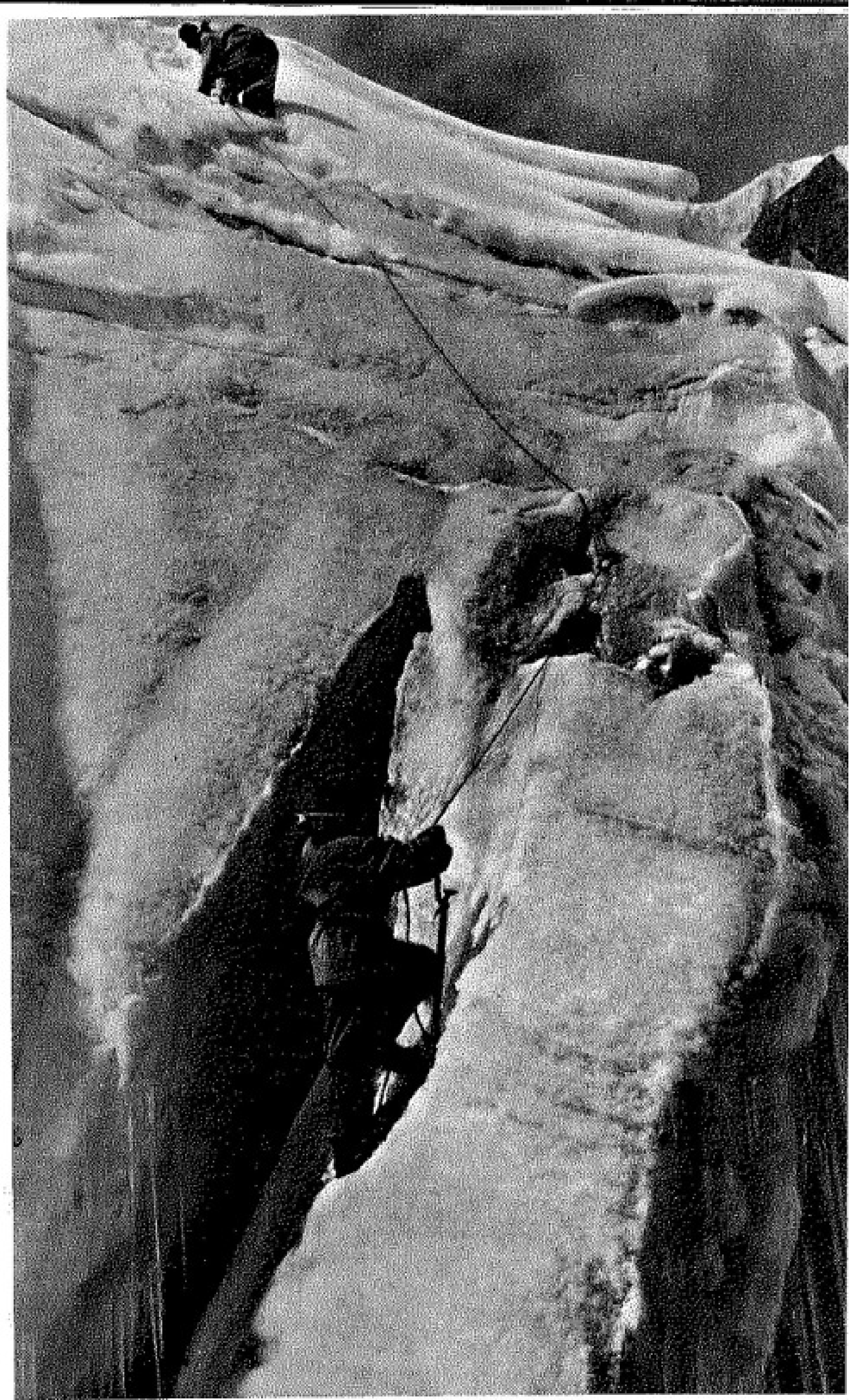
— Tu es le seul d'entre nous à être bien portant, dit Vitali à Evguéni d'un ton décidé. On ne peut pas te laisser partir. Sans toi, ils sont perdus, ajoute-t-il en désignant de la tête le pitoyable bivouac, qui fait penser à un poste de secours en première ligne. C'est moi qui dois partir.

— C'est logique, répond son frère d'un ton mal assuré. Mais comment pourras-tu ? Tu es toi-même à bout de forces.

— Chaque jour compte. On ne peut pas attendre. Maintenant, je peux encore marcher. Tu comprends toi-même — comment pourrai-je être maître de sports et ingénieur d'études, si je n'ai pas mes mains ? décide brusquement Vitali, en regardant du coin de l'œil ses doigts noircis non par le soleil, mais par une sensation de mort qui semble venir du dedans du corps. Il faut se hâter. Sans les chevaux et sans la caravane, nous sommes... et il fait un geste désespéré de la main.

Et Vitali se met en marche sur ce glacier que les glaciologues mentionnent comme étant le plus grand du monde. Dès les premiers pas, il se rend compte des souffrances que lui vaudra cette marche. Vitali sait que ses forces baissent, qu'elles peuvent l'abandonner. Qu'importe ! Il rampera à quatre pattes, il enfoncera ses ongles dans la glace, mais il rejoindra. Quoi qu'il lui en coûte !

... Qu'est-ce ? Il regarde avec étonnement... Les empreintes toutes récentes de fers à cheval dans le névé. Des chevaux ? Mais d'où peuvent-ils venir ? Il fait encore quelques pas, et une nouvelle empreinte

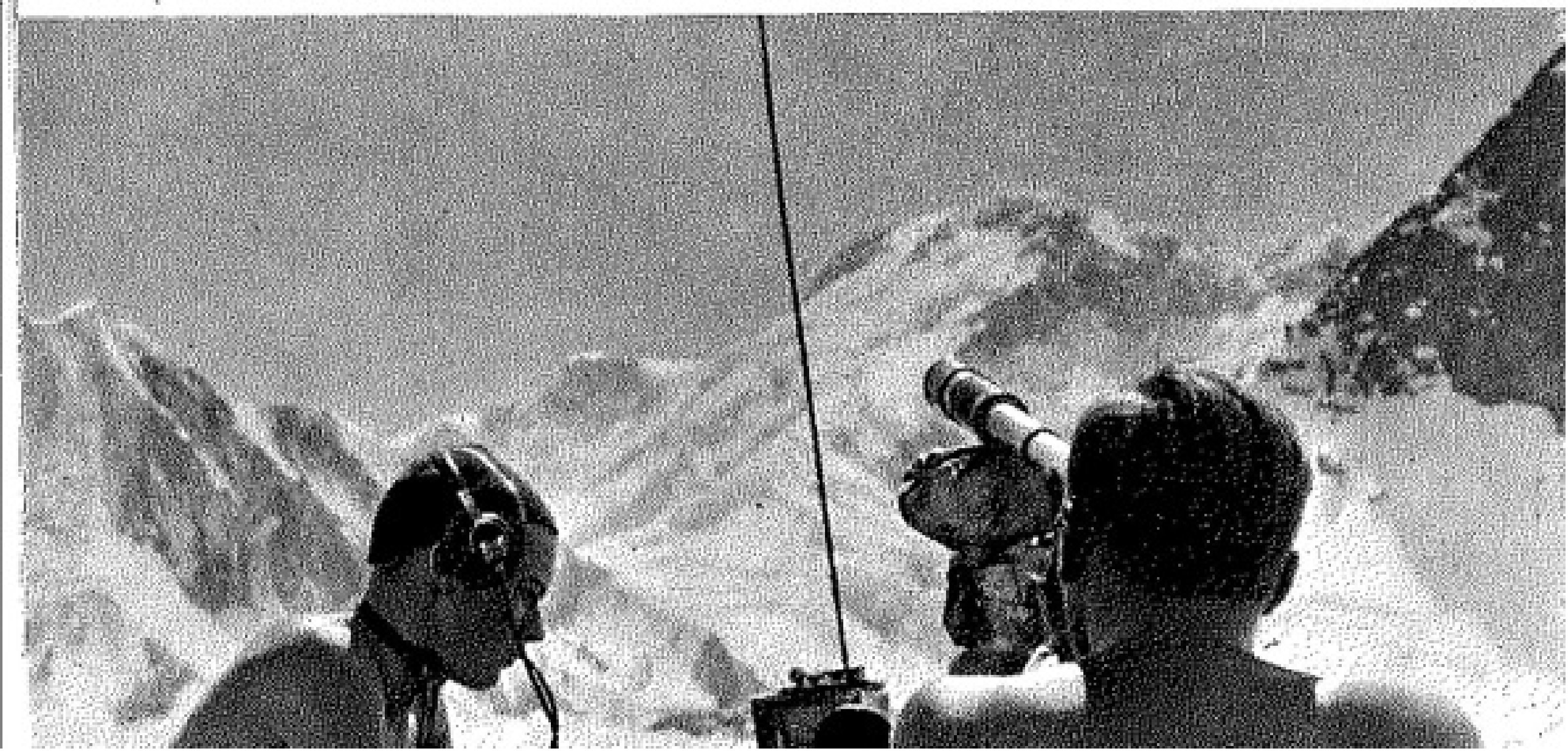


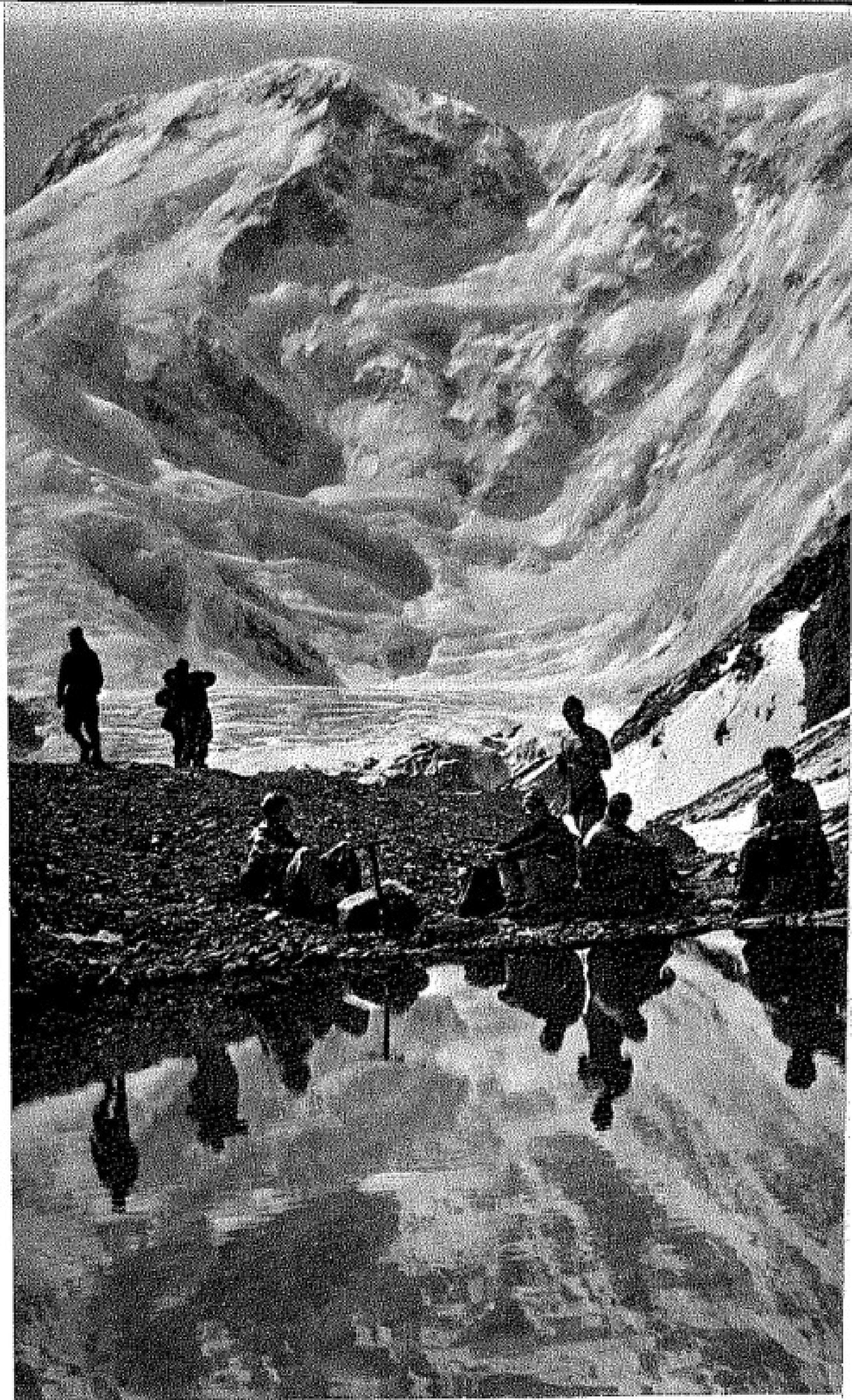
Sur la paroi glacière coupée de crevasses.



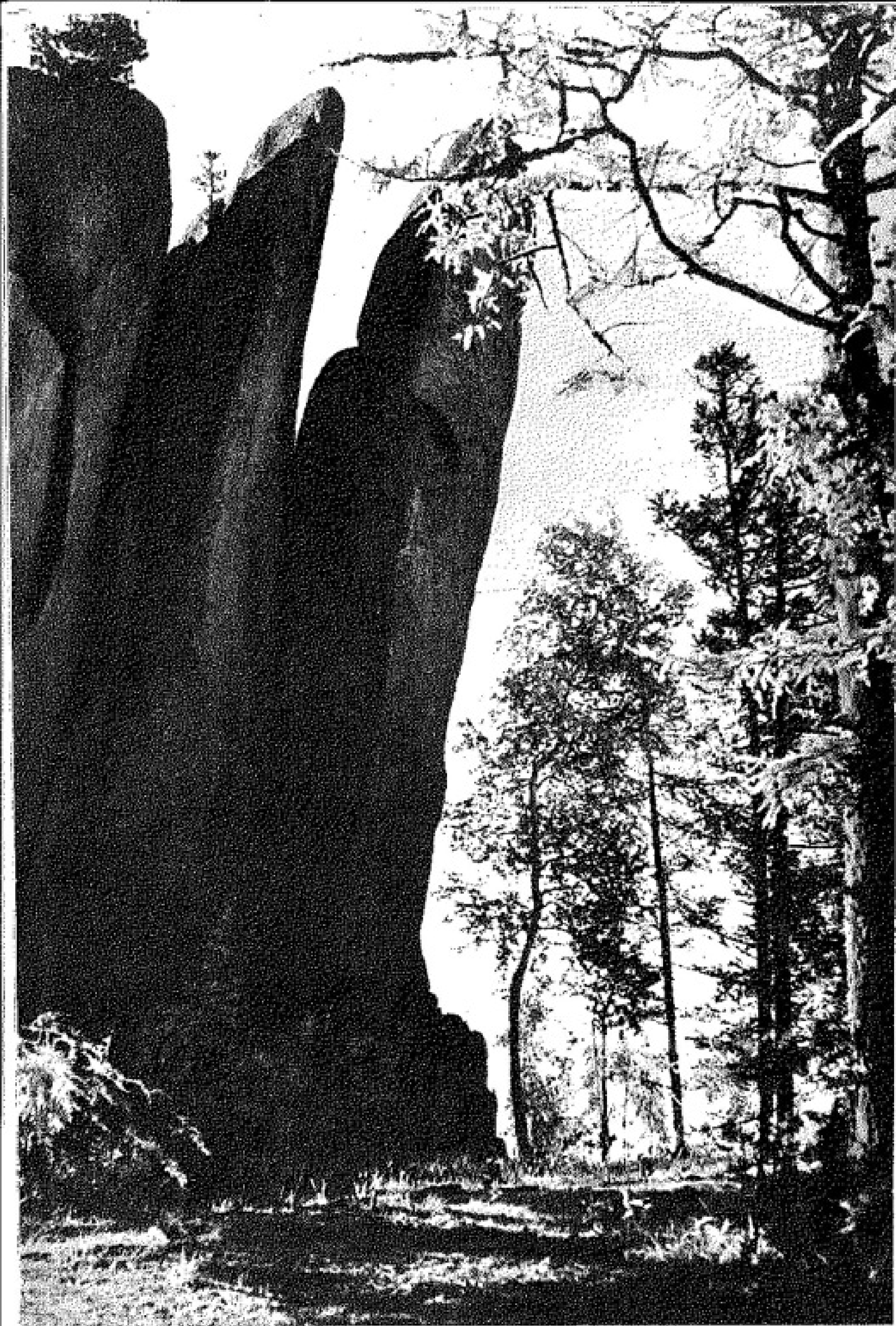
Sortie d'une avalanche.

On suit en permanence toutes les évolutions du groupe d'assaut.





Halte au bord du lac, sur le glacier de la Petite Etoile.



C'est sur les rocs « les Plumes », dans les « Colonnes » de Krasnoïarsk, que Vitali Abalakov commença ses ascensions.

dans la neige ne lui laisse plus aucun doute : une caravane est passée par là, tout récemment. Des chevaux se trouvaient ici quelques heures avant son arrivée.

Qui cela peut-il être ? N'importe qui, mais à coup sûr, pas leur caravane : qui donc s'avancerait dans les montagnes une semaine avant le jour fixé ?

Comment saurait-il que, depuis plusieurs jours déjà, les Kirghiz habitant les pâturages d'été fixaient avec anxiété le sommet fumant du Kan-To, tout enveloppé de nuages ; que le vieux chef grisonnant, hâlé par le soleil et les vents, brandit son fouet d'un geste décidé et, refermant son tchapan, il donne l'ordre de seller tout de suite les chevaux et en route !

— Pourquoi cela, Soliman ? ont demandé les autres ; ce n'est pas encore le moment.

— Tu vois bien comme le Kan-To est en colère. Cela va mal sur les cols, et en haut, ce doit être terrible. Allons à la rencontre des gars...

L'empreinte dans la neige était la leur. Et, dès le lendemain, Vitali et ses camarades se balancent tranquillement en selle, montés sur des bêtes au long poil ébouriffé, qui renâclent craintivement, en cherchant leur chemin parmi les crevasses. Trois jours plus tôt, ils souffraient atrocement du froid. Maintenant c'est la chaleur qui les accable. Le froid, accumulé dans le corps humain, a fait son œuvre. Et des taches sombres, de mauvais augure, courent le long des bras, indiquant la voie par laquelle progresse la maladie.

Voici une rivière : c'est l'eau qui coule des glaces du Khan-Tengri. Sur le flanc de la montagne, depuis la langue du glacier, les chevaux s'avancent lentement sur la rive. Un autre groupe de cavaliers, les apercevant de l'autre bord, se hâte de passer à gué pour venir à leur rencontre. Plus ils se rapprochent, plus leurs exclamations se font assourdies. Ils s'approchent et fixent avec une compassion silencieuse ceux qu'ils ont lon-

guement cherchés sur le massif d'Ottouk et dans la vallée du Sarydjaz.

...En tête chevauche un alpiniste de petite taille, large d'épaules. C'est Evguéni Abalakov. Il tient la bride d'un autre cheval, sur lequel est fixée en selle une silhouette inerte. Les jambes de l'étrange cavalier sont attachées aux étriers avec des sangles. La tête retombe sur sa poitrine. Ses bras pendent inertes le long du corps qui ballotte au rythme du mouvement du cheval. Un Kirghiz à côté tient la corde qui ligote le corps de l'homme.

— Que se passe-t-il ? demande à voix basse l'alpiniste Pogrébetski, venu avec les gardes-frontières au secours des Abalakov. Qui est-ce ?

— C'est Lorenz Saladin. C'est un homme vigoureux. Et endurant. Mais il est gravement gelé. Il s'est plaint aujourd'hui d'intolérables maux de reins. Il a demandé qu'on l'abandonne. Les hommes de la caravane lui ont fait une selle de sacs de couchage. Et on est repartis. Tout d'un coup je l'ai vu pâlir. Même en dépit du hâle, on voit comme il est devenu blanc. Je chevauchais à côté de lui, et nous venions à peine de dépasser la langue du glacier, quand une de ses moufles est tombée. Je l'ai ramassée, j'ai pris le bras de Saladin, il était inerte. Evguéni se détourne avec précaution et baisse la voix : maintenant, je crains pour eux... Vitali et Mikhaïl.

Pogrébetski mesure la situation d'un regard rapide et compréhensif... Il a vu du sang coagulé sur les bandages qui entourent le front de Gutman. Il a vu les visages assombris, à la fois amaigris et boursouflés. Il a vu les extrémités inertes des doigts, couleur charbon, lorsque Vitali a retiré ses moufles fourrées.

Mais qui donc a prévenu Pogrébetski ? En réponse, il sort un télégramme : les gardes-frontières font savoir que le groupe de... Pogrébetski(?) est en détresse dans

les montagnes. Il raconte à mi-voix à Vitali comment, en se hâtant d'aller à leur secours, par une nuit de pleine lune, il a franchi le col du Tiouz avec tout un détachement monté ; le Khan-Tengri se dressait devant eux de toute sa hauteur, baignant dans la lumière argentée de la lune ; sur les versants du pic Nansen dévalait la plus énorme avalanche qu'il eût jamais vue. Et il pensait : pourvu que les frères Abalakov n'aient pas dressé leur camp sur ce versant. Pendant un jour et une nuit, ils chevauchèrent sans arrêt. Et les voici. Frounzé et Prjévalsk, Alma-Ata et Moscou savent déjà qu'il y a une tempête sur le Khan-Tengri et que les alpinistes risquent d'y être pris.

Des avions les recherchent. Les gardes-frontières quittent leurs postes. Des chirurgiens se précipitent au secours...

Ils regardent longuement l'avion qui vole au-dessus des montagnes, emportant les malades. Gutman, qui a déjà retrouvé sa gaîté habituelle, désigne l'est. Les nuages se sont éparpillés, et sur le fond du ciel pur surgit la vision blanche familière. Un petit nuage plane harmonieusement à son sommet, comme un mouchoir avec lequel la montagne ferait ses adieux à ses vainqueurs. « Adieu toi aussi, mon vieux, sourit Evguéni. Tu n'as pas voulu te rendre sans lutte. Tu as eu tes victimes, mais tu n'as pas pu nous faire prisonniers. Ce n'est pas toi qui as vaincu, c'est nous. Pas vrai ?... »

Le « Maître du Ciel », en réponse, s'assombrit et s'enveloppe à nouveau de nuages.

Deux mois plus tard, lorsque Vitali, d'une étrange démarche sautillante, repassa le seuil de la clinique Botkine, il avait en poche un ordre de paiement de l'Assurance nationale, pour un versement de soixante pour

cent du montant de sa police d'assurance. Les paroles d'adieu du chirurgien l'obsédaient.

— On t'a sauvé la vie, Vitali. En effet, pendant que tu volais vers Alma-Ata, ta fièvre est montée à près de quarante et un. Tu pourras travailler. Mais comme alpiniste, ta carrière est terminée. Mets-toi aux échecs ou à la pêche à la ligne. Voilà, mon vieux, c'est ainsi...

Ce charmant chirurgien aurait-il pu penser que cette carrière d'alpiniste ne faisait que commencer, et que le patient qu'il avait plus ou moins amputé de treize doigts et orteils et d'un morceau de la plante de pied, était promis à de nouveaux vols vertigineux vers des sommets à la vue desquels le montagnard enfonce un peu plus son chapeau et la peur fait fermer les yeux au citadin. Par toute sa biographie ultérieure, Vitali Abalakov a montré qu'il n'existe pas d'infirmité physique pour qui ignore l'infirmité morale.

LE CAHIER A RELIURE DE TOILE

Sur la toile grise de la reliure du cahier posé sur mon bureau, on peut lire en lettres déteintes « S.O.P.S. A.N. S.S.S.R. » (« Conseil pour l'étude des forces productives, Académie des Sciences de l'U.R.S.S. ») et la date « 1936 ».

Celui qui couvrit de son écriture les pages de ce cahier n'est déjà plus de ce monde. Ce cahier, c'est le journal d'expédition de Léonide Gutman, ingénieur et maître de sports, qui fut un homme gai et actif. Ses camarades le ramenèrent sain et sauf du Khan-Tengri, malgré tout ce que devait leur coûter cette interminable descente : la vie à Saladin, l'amputation totale ou partielle de treize doigts et orteils à Abalakov, des dix doigts et des dix orteils à Dadiomov.

Mais cinq ans plus tard, dans une campagne des environs de Pskov, périt dans son tank en flammes le

sergent Gutman, et seules les lignes déteintes du journal rappellent la vie de Léonide Gutman, vainqueur du Tikhtinghen dans les montagnes de Svanétie et du Khan-Tengri dans les Montagnes Célestes ; ce journal a été commencé au moment où son auteur, avec les frères Abalakov, prospectait le plomb dans la chaîne du Turkestan. A mesure que l'on feuillette des pages, les notes deviennent plus brèves et souvent aussi moins lisibles ; mais tous ceux qui sont allés dans les montagnes se représentent parfaitement combien il est difficile, lorsqu'on s'est enfin glissé dans son sac de couchage, de le rouvrir et d'y laisser pénétrer le froid de la nuit, et de tenir son stylo au-dessus de la flamme d'une bougie (l'encre s'y est transformée en une neige violette !) pour parvenir à prendre dans un cahier quelques notes sur les événements de la journée.

Les lignes jetées à la hâte par la main de Léonide Gutman relatent les nouvelles expéditions dans les profondeurs et sur les sommets des Montagnes Célestes, auxquelles Gutman prit part après que les mains de ses amis l'eurent arraché des griffes glacées du Maître du Ciel.

Dans les eaux aigue-marine de l'Issyk-Koul se réfléchissent les neiges du Terskéi-Alataou et du Kounguéi-Alataou. Près de ce lac le monument de Prjévalski : roc monolithe où la main du sculpteur a tracé la carte de l'Asie et dans l'ovale le profil de l'explorateur aux traits vigoureux. Au-dessus du roc, un aigle aux ailes déployées. De l'Issyk-Koul les alpinistes s'éloignent vers les chaînes lointaines et blanchissant sur l'émail bleu du ciel des Montagnes Célestes.

La ville de Prjévalsk, chef-lieu de la région d'Issyk-Koul, est le point de départ des expéditions au Tian-chan. Il y a vingt ans, une expédition atteignait la chaîne Kouilu.

Un homme vigoureux et large d'épaules, aux moustaches couleur tabac, les manches de sa chemise à carreaux retroussées, contemplait en silence les épaisses lignes brunes qui, sur la carte, tantôt s'entrechevêtrent, tantôt se dispersent en tous sens à proximité de la frontière séparant l'Union Soviétique de la Chine. Derrière une murette d'argile murmurait un petit canal d'irrigation, et le vent faisait bruire le feuillage des peupliers, hauts et touffus, derrière lesquels la ville disparaissait.

Près de l'homme à la carte se tenait un Kirghiz de petite taille, et son fouet glissé dans la tige d'une de ses bottes poussiéreuses, le teint foncé de son visage hâlé par le soleil, tanné par les vents, témoignaient qu'il était descendu en ville des lointains alpages.

— Que diras-tu, aksakal ? s'enquit le Kirghiz, lorsque l'homme vigoureux enroula la carte d'un geste décidé. Le Kirghiz l'appelait « aksakal » (vénérable), en signe de grand respect, encore qu'il ne fût guère moins âgé que son interlocuteur. Mais il savait que cet homme allait partir dans des régions où les plus hardis chasseurs n'oseraient poser le pied, que ce savant russe était déjà plus d'une fois allé dans des endroits semblables.

La réponse fut sans réplique :

—Je dirai, Duchembaï, que nous partirons sitôt les chevaux ferrés...

L'homme, physiologiste réputé, mais alpiniste par vocation, était le chef de l'expédition du Tian-chan de 1937. Son autre passion était la photographie artistique, dans laquelle d'ailleurs il excellait, et cette passion l'accompagnait jusqu'à dans ses ascensions les plus ardues. Son nom, Letavet, était bien connu non seulement de ses collègues médecins, mais aussi de tous ceux qui avaient eu l'occasion d'assister à des congrès de géographes, ou de consulter des manuels et des guides des

montagnes d'Asie, car il ne se passait pas une année sans que le professeur Letavet partît pour des régions montagneuses inexplorées et, à son retour, portât sur la carte des noms nouveaux et le tracé de chaînes et de sommets jusqu'alors inconnus.

Le pic Nansen ! C'est ainsi que le professeur nomma l'un des sommets qui dominent la chaîne de l'Inyltchek-Taou... L'auteur de ces lignes a planté sa tente au pied de ce sommet un soir, à une heure tardive, alors qu'une mousseline brumeuse était suspendue sur la vallée. Mais le matin, en écartant les bords de toile de la tente, j'ai vu, dressé de toute sa hauteur (5 700 mètres exactement), le plus majestueux des monuments au hardi voyageur. Droit devant moi, au-dessus des sapins séculaires qui, à ses pieds, semblaient lilliputiens, au-dessus des rangées de rochers et des rivières filiformes, le pic, comme ciselé par la main d'un sculpteur audacieux, s'élançait vers le ciel. Sa coupole diamantée scintillait au-dessus des nuages. Ses contreforts en saillie faisaient tache noire. On voyait de là de lourdes masses de neige en surplomb. De temps à autre, comme sous l'effet d'une explosion, des colonnes de poussière neigeuse montaient indiquant le passage d'une avalanche.

Du haut du col de Tiouz, les alpinistes de l'expédition de 1937 examinèrent attentivement les versants du pic. Mais qu'était-ce donc, là-bas, au sud-est ?... Quel était ce sommet ?... Même les géants couverts de neige de la chaîne de l'Inyltchek-Taou, la plus rapprochée des alpinistes, semblaient le lui céder en hauteur. Et l'attrait de l'inconnu faisait que, même en regardant le versant du pic Nansen qu'ils avaient décidé de prendre d'assaut, les alpinistes tournaient leurs regards vers le point où se découpait sur le ciel la ligne claire du massif mystérieux.

« C'est un pic aigu, qui présente au nord une paroi glacée abrupte, nota dans son journal Ivan Tchérépov.

Son versant sud semble un peu moins escarpé. La base du pic est dissimulée par les crêtes environnantes. A en juger par la brume qui adoucit les contours de la cime, celle-ci en est distante d'environ 50 kilomètres en ligne droite. »

— Pourquoi ne pas essayer de savoir l'adresse de l'Inconnue ? dit un grand alpiniste coiffé d'un chapeau de feutre, en tirant une carte de son sac. Il étala la carte sur une pierre plate et s'orienta, boussole en main. Les caravaniers et les alpinistes se pressaient autour de lui. — Premier point de repère sur le Khan-Tengri, dit-il ; dommage, seulement, qu'il soit justement caché par toute la chaîne Staline. Ah ! ah ! je l'ai ! (Il se pencha sur la carte.) C'est bizarre, les gars, cette cime n'est pas sur la carte !

— En effet, c'est bizarre. On voit bien, même à l'œil nu, qu'elle est au moins aussi haute que le pic Nansen, appuya Tchérépov.

— Mais tiens, c'est une cime qui peut servir de repère, dit Popov. Qu'en pensez-vous, Auguste Andréévitch ?

Sans hâte, Letavet répondit :

— Il est indiscutable qu'elle n'est mentionnée sur aucune carte. Je pense qu'elle est l'une des énigmes du Tian-chan. Qui sait ? Peut-être la plus grande des énigmes qui n'a pas encore été résolue. D'ailleurs, je me doutais bien qu'il devait y avoir quelque chose de pas clair. Ce n'est pas par hasard que nous devons faire l'ascension du pic Nansen.

C'est un point d'observation, qui nous a été préparé par la nature elle-même. Du sommet, nous pourrons voir toutes les chaînes qui s'étendent vers le sud et, sait-on jamais ? nous découvrirons les défilés qui nous conduiront auprès de l'Inconnue...

Et le 27 août, avant le coucher du soleil, quatre alpinistes (Tchérépov, Béloglasov, Popov et Ratsek),

s'accrochant aux piolets plantés l'un au-dessus de l'autre dans la paroi verticale du névé, atteignirent le cône de glace sommital du pic Nansen. Mais, comme pour se moquer d'eux, où qu'ils dirigeassent leurs regards, de toutes parts, flottaient des masses de nuages. Une traînée grise compacte dissimulait les sommets. Les alpinistes s'assirent dans la neige avec l'espoir de voir le vent chasser les nuages et que, comme cela arrive en montagne, une main puissante et inconnue écarterait le rideau, laissant apercevoir les sommets, les crêtes, les neiges et le soleil.

Peine perdue! Ils se regardèrent d'un air sombre et, presque sans un mot, commencèrent la descente dans le brouillard qui flottait alentour. Ainsi, ils ne pourraient rien dire au professeur : l'Inconnue s'était enveloppée d'un voile et n'avait pas laissé voir son visage!

Et les voilà de nouveau en route. Vers les sept petits pics-« gendarmes » qui, comme des sentinelles zélées, montent la garde sur le chemin conduisant à la plus belle montagne de la chaîne du Kouïlu, celle de la Constitution. Les quatre hommes une fois parvenus au sommet, c'est Tchérépov qui, le premier, s'écria joyeux :

— Ah! cette fois le voilà!

Ratsek fit un signe de tête affirmatif :

— C'est, sans conteste, un sommet impressionnant dit-il à Tchérépov. En effet, vus d'en haut, des pics imposants comme le Kaïndy-Kata, l'Inyltchek-Taou, le Boz-Kyr, ne paraissent pas plus élevés que sa base. Mais où donc cette belle Inconnue s'est-elle cachée pendant tant d'années?

— Apparemment, elle est éloignée d'environ quatre-vingts kilomètres, supputait Popov. Impossible de la photographier sans téléobjectif, elle se fond dans cette atmosphère bleutée. Pour plus de précision, je vais prendre ses coordonnées. Je voudrais bien savoir si Auguste Andrééivtch l'a vue.

Si l'un d'entre eux avait pu feuilleter le journal du professeur, il le saurait déjà. En effet, Letavet et ses compagnons, deux jours plus tôt, avaient atteint le sommet du pic Karpinski. La chance les favorisait : l'air était pur et transparent. Pas un nuage. Pas trace non plus de ce « brouillard sec », de ces vapeurs qui embuent le ciel, et qui viennent du terrible désert asiatique du Takla-Makan. Et le soir, à la lumière d'une lampe de poche, le professeur nota à la hâte ce qu'il avait vu du haut des 5 050 mètres du Karpinski :

« Au nord-ouest, à proximité, se trouve le pic de la Constitution. Loin au nord, les sommets du Terskéi (chaîne du Terskéi-Alataou. — *E.S.*) dominés par le pic de Karakol. A l'est on voit bien le pic Nansen, déjà connu, et juste derrière lui, la pyramide du Khan-Tengri. Mais notre attention est attirée en particulier par un sommet situé au sud du Khan-Tengri (apparemment dans l'un des affluents du glacier Inyltchek), et dont l'altitude le dispute à celle du Khan-Tengri. Ce sommet totalement inconnu forme un vaste massif de glace surplombant toutes les montagnes environnantes. »

Mais quel était donc ce sommet ? Se trouvait-il sur le sol soviétique, ou au-delà de ses frontières, dans le Sin-kiang, où s'étendent les imposants contreforts des Montagnes Célestes ? se disait Letavet, en regagnant son camp. La logique de l'explorateur, l'habitude de confronter les faits suggéraient à Letavet que l'on avait déjà vu l'Inconnue d'au moins trois points différents. A savoir, du col de Tiouz, de la coupole du pic Karpinski et du sommet du pic de la Constitution. Timachev, revenu au camp, nota sur la carte, le soir même, à la lueur d'une lampe de poche, la nouvelle coordonnée, à partir du pic de la Constitution.

— Voici le point d'intersection des trois coordonnées, montra-t-il à Letavet.

— Je vois, Jénia, je vois.

— Mais sur la carte il n'y a rien d'indiqué.

— Et que disent les cartes de l'expédition Pogrébetski ? dit Moukhine, passant sa tête dans la tente. Le schéma des glaciers du Khan-Tengri avait été dressé quelque six ans, et l'on n'a pas pu ne pas voir notre Inconnue.

— Reste à supposer que le pic se situe tout au fond des chaînes, pensa à haute voix Letavet. Les topographes n'ont pas pu l'atteindre. Les alpinistes ont fort bien pu longer la chaîne sans voir ce qui se cachait derrière.

— Permettez, Auguste Andréévitch, mais nous n'avons tout de même pas été victimes d'une hallucination collective. Nous n'avons pas devant nous un mirage, mais une réalité en granit et en glace, s'échauffa Timachev. Et la hauteur de cette « vision » est sans doute d'au moins sept mille mètres !

— C'est bien possible, dit discrètement Letavet. Ceux d'entre nous qui ont assisté en décembre 1931 au rapport de Pogrébetski, vous souvenez-vous ? D'ailleurs, après son retour du Khan-Tengri, vous devriez vous en souvenir... Il parlait déjà d'un sommet très élevé, quelque part au sud du Khan-Tengri. Il est vrai qu'il supposait que ce sommet se trouvait en territoire chinois. Et c'est probablement pour cette raison qu'il n'a pas intéressé nos alpinistes, et qu'ils n'ont pas jugé nécessaire de le noter sur le schéma.

— Maintenant, nous avons le droit de le faire, dit Timachev d'un ton convaincu. Les trois coordonnées se rencontrent en ce point-ci, situé à environ vingt kilomètres au sud du Khan-Tengri. Je voudrais bien savoir si ce n'est pas ce sommet que les frères Abalakov ont vu de ce même Khan-Tengri. Et si ce n'est pas lui qu'on voit sur le panorama photographique de Merzbacher.

— Le temps nous l'apprendra, dit sentencieusement une voix endormie, dans la tente voisine.

...Un an plus tard. Dans le défilé de Tourguen-Aksou où se dressent, comme d'énormes colonnes vertes, les silhouettes droites des sapins du Tian-chan, une caravane s'avance. Elle progresse à travers une végétation de petits buissons et sur un tapis d'edelweiss argentés. Le chef de l'expédition est ce même personnage vigoureux et actif, légèrement voûté, comme c'est le cas des gens qui sont obligés de passer de longues heures à une table de travail. Mais ici, parmi les roches qui s'éboulent sous les pieds, parmi les crevasses des glaciers, chacun de ses mouvements, sûr et comme calculé, montre que Letavet est un montagnard exercé.

Une pluie torrentielle fait rage depuis la tombée de la nuit, et les rares passants s'écrtent craintivement lorsque surgit de l'ombre, pour disparaître à nouveau dans les ténèbres, une troupe de cavaliers vêtus d'imperméables argentés, leurs capuchons bien enfoncés. Ce sont les alpinistes ! Ils poussent leurs chevaux dans le défilé de Tourguen-Aksou, traversant les monts Terskéi, où doit se compléter la caravane.

On a déjà dressé une dizaine de tentes. On entend résonner des coups de marteau — on cloue des caisses. Une lime grince, qui aiguise des crampons. Letavet et Gutman, son second pour les questions d'alpinisme, procèdent à l'inventaire fastidieux mais inévitable dans n'importe quelle expédition : tant de boîtes de tant de kilogrammes à transporter, tant de kilomètres à parcourir.

Evguéni Ivanov marche lentement au bord du ruisseau descendu des montagnes. Les traits de son visage arrondi et respirant la bonhomie sont tendus. Il scrute l'eau du regard, et lorsqu'une ombre imprudente se reflète sur le fond, Ivanov, se retournant, lance un regard furieux à l'importun et, sans mot dire, exhibe un poing imposant. Ivanov est pêcheur. Comme hypnotisé, il erre le long du cours d'eau, et le premier corps ar-

genté qui jaillit, comme une étincelle, au-dessus des pierres, le fait sursauter. Dans ses yeux se lit une expression rêveuse, et sur ses lèvres, un mot prononcé dans un murmure plein de vénération : « une t r u i t e ! »

Il faut maintenant, collé aux pierres, ramper jusqu'au bord de l'eau, en tenant devant soi la ligne appâtée d'une libellule aux ailes déployées, déplacer un certain nombre de fois la ligne au-dessus de l'eau, pour que la truite aperçoive l'appât volant au-dessus de sa tête. Il ne reste plus alors qu'à laisser glisser doucement l'insecte dans l'eau, et... deux heures plus tard, revenir bredouille au campement pour entendre les plaisanteries des gens qui, totalement dépourvus de sens artistique, sont incapables de considérer la pêche d'un autre point de vue que celui de la cuisson du poisson...

On se remet en marche. A travers les cagnons, percés dans les massifs de granit par le courant tumultueux des cours d'eau, à travers les sentiers, surplombant dangereusement les cagnons au fond desquels grondent des torrents. Les chevaux kirghiz à poil long, agriffants comme des chats, contournent des précipices en chauvissant des oreilles. Les tapis bariolés des champs alpestres font place aux pierres grises des éboulis, et, près des champs de neige du col, s'étend le névé de la chaîne du Terskéi. Le glacier du col Tchon-Achou, ou « col élevé », est couvert d'une telle couche de neige que les alpinistes saisissent leurs piolets. Il faut tailler des marches pour conduire les chevaux dans la vallée de l'Ottouk, qui serpente dans le bas.

Et ainsi, comme sur les montagnes russes, en haut et en bas, en bas et en haut.

Le matin ensoleillé du 26 août trouva l'expédition sur le col Atchik-Tache. Qui ne s'arrêterait pas pour jeter un regard sur la multitude des cimes qui barrent l'horizon, les formes lourdes et proéminentes du pic Nansen, l'énorme bloc scintillant du Khan-Tengri ?

C'est sous l'aspect d'une masse gris cendré que se présente d'ici l'épaisse surface de moraines, sous laquelle, au premier regard, on ne devine même pas le corps du glacier Inyltchek qu'elle recouvre, et dont l'épaisseur est de plusieurs centaines de mètres. Mais l'œil des alpinistes ne s'y attarda pas. Il cherchait dans l'horizon lointain la tache blanche, suspendue comme un léger nuage au-dessus des crêtes les plus éloignées.

C'était l'Inconnue, à laquelle les alpinistes allaient rendre visite.

Secouant la tête, les chevaux, chargés de caisses, de sacs, de skis, de bidons, s'avançaient sur le glacier à la suite des explorateurs. D'ailleurs, même ici, on ne voyait presque pas la glace : ce n'était que pierres, de taille ou réduites en sable, d'un gris morne ou de ce ton rose chaud que l'on voit sur les plaques de marbre des palais.

— C'est un admirable échantillon de marnes marmorisées, dit Mirochkine, en faisant sauter un morceau de pierre dans sa main. Tu sais, Léonide, dit-il en se tournant vers Gutman, il vient du Khan-Tengri.

Gutman arrêta son cheval, qu'il conduisait par la bride.

— Combien de temps lui a-t-il fallu pour faire ce voyage ? dit-il, considérant la pierre. Peut-être se trouvait-elle sous les pieds de Saladin lorsque nous faisions l'ascension du Khan-Tengri. Et maintenant, elle sera un jour emportée dans l'Inyltchek, et commencera ainsi son voyage à travers monts et vallées...

— Halte ! résonna de loin la voix des éclaireurs. Impossible d'aller plus loin. Il y a un lac !

— Quel lac encore ? s'étonna Gutman. Il n'y a pas ici le moindre lac ! J'y suis passé il y a deux ans.

Mais les éclaireurs avaient raison. L'énorme crevasse de la rive était emplie d'eau dans toute sa largeur. Comme dans les rapides d'une rivière, émer-

geaient çà et là des récifs de pierre, et on entendait le clapotis produit par la chute dans l'eau des blocs qui dévalaient des rives noires et comme carbonisées. Des glaçons se balançaient sur l'eau verdâtre. C'était l'Arctique, à la latitude de Naples et de Batoumi.

— Il va falloir passer la nuit sur la rive, décida Letavet. Et demain, nous chercherons un passage. La nuit porte conseil.

Après une journée de travail pénible, le campement s'endormit sur-le-champ. Le matin, lorsque le chef de l'expédition sortit, comme d'habitude, le premier de la tente, il abaissa, tout étonné, la caméra : il s'apprêtait à filmer le lac glaciaire. Celui-ci avait disparu. Letavet, amusé, sourit en lui-même. A ses pieds s'ouvrait une excavation profonde et large, où courait un petit ruisseau. Sur des tas de gravier traînaient des glaçons boueux, ternis au soleil. Il n'y avait plus trace de lac.

...Vu à vol d'oiseau, le chemin parcouru par la caravane rappelait les mouvements d'un homme copieusement éméché, titubant d'un côté à l'autre, et retournant constamment sur ses pas. Ce n'est que le troisième jour que le groupe pénétra sur une moraine large et relativement plate.

En travers du glacier Komsomol, qui débouchait de droite, apparut la chaîne qui sépare la partie nord de la partie sud de l'Inyltchek : une dizaine de géants à tête chenue, parfois séparés par des failles, parfois reliés entre eux, comme s'ils posaient la main sur l'épaule du voisin. Au centre de la rangée se trouvait le Khan-Tengri, dressé bien haut au-dessus de l'ensemble et dominant les deux sommets de six mille mètres à l'est. Et à côté de lui, côté ouest, on apercevait les pics Tchapaev (6371 mètres) et Maxime Gorki (6050 mètres), et encore cinq sommets, tous beaucoup plus élevés que le Mont-Blanc.

— Combien de buts pour un sportif ! dit Tchérépov en les embrassant du regard. Combien de possibilités pour un explorateur, quand on sait que, sur toute cette rangée, on n'a triomphé que du Khan-Tengri et du pic Tchapaev ! Et, gardant leurs secrets, les huit géants lui apparaissaient comme huit énigmes du Tian-chan. On savait déjà beaucoup de choses à leur sujet. Comme au sujet des volcans mythiques que Humboldt plaçait ici, et des glaciers imaginaires indiqués par Merzbacher. Mais plus les explorateurs apprennent de choses, plus il surgit d'énigmes dans ce monde où la connaissance et la recherche scientifique sont sans limite.

La tempête de neige courait sur les talons des alpinistes, tandis qu'ils contournaient le Khan-Tengri et tournaient à droite, vers le sud-est, dans l'étroit défilé creusé par le glacier de la Petite Etoile, dans les épaisseurs des chaînes de l'Ak-Taou et du Kokchaaltaou. Dans la brume blanchâtre, ils prirent congé des caravaniers ; et le dernier cheval, avec le Kirghiz qui se balançait en selle, disparut à l'horizon. . .

Au matin Letavet, sortant de sa tente, vit un ciel pur et un énorme mur de glace au sud du camp : « l'Inconnue ! »

D'ici, au nord, elle n'a pas du tout le même aspect que de l'ouest, d'où on l'avait vue jusqu'à présent : ni sommet vertigineux, ni pic aigu. Une paroi enneigée masque le ciel d'énormes éboulis de neige pointillés de saillies rocheuses. Et pas de cône dominant la crête. On eût pu croire que la main qui avait créé, sculpté ce massif en avait sciemment aplani le sommet.

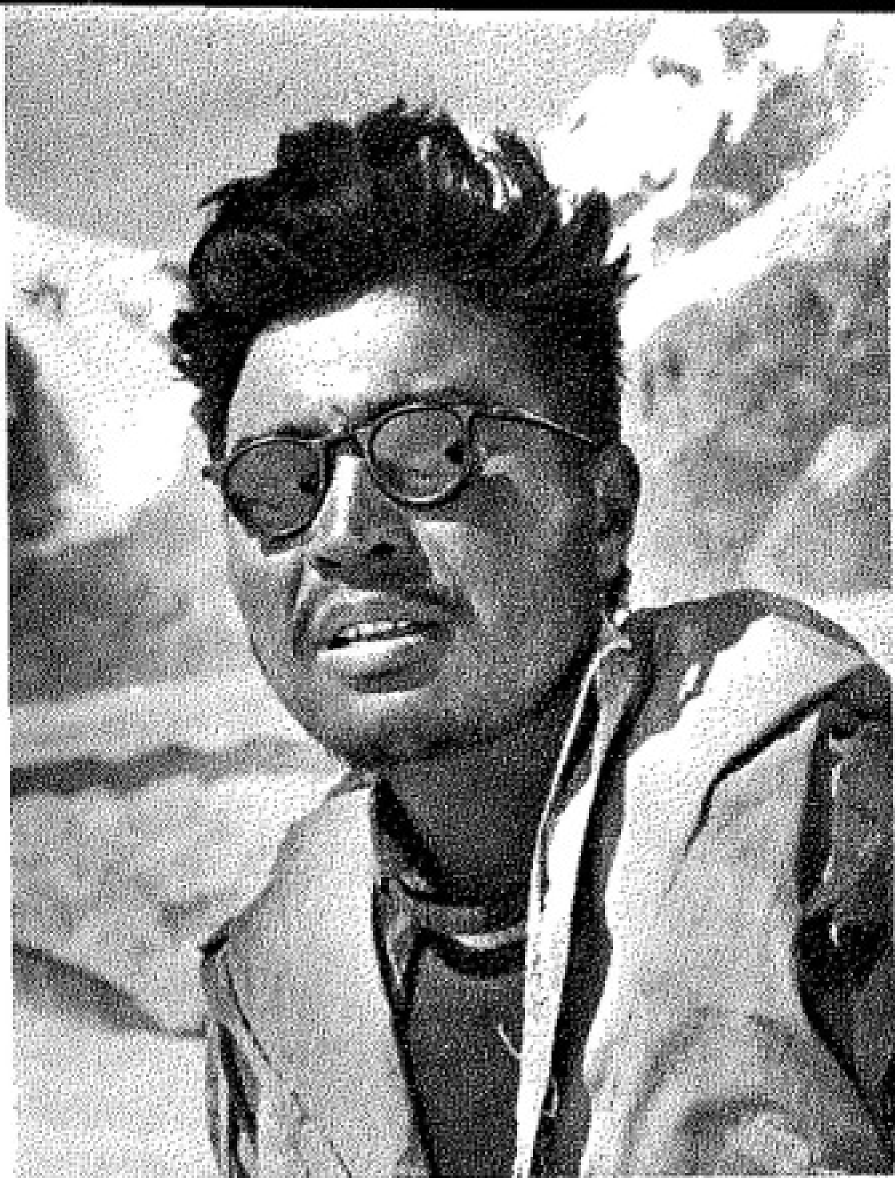
N'était-ce pas lui, cependant, que les alpinistes avaient vu sur les photos prises du Khan-Tengri et du glacier Sémionov ? N'était-ce pas lui dont on voyait la masse blanche sur la photo de Merzbacher ? Mais là, ce n'était qu'une petite tache blanchâtre, à peine visible



Evguéni (à gauche) et Vitali Abalakov pendant leur séjour au Caucase en 1931.



Vitali Abalakov en 1956.



Oural Oussénov.



Une des meilleures alpinistes du pays, maître émérite de sports, Valentine Tchérédova.



Kizel et Filimonov, de la société « Spartak », à l'assaut d'une paroi rocheuse.

dans un coin de la photo ; ici, c'était un géant vautré qui masquait la moitié du ciel.

Tout ce qui s'offrait au regard, ici, était du domaine de l'inconnu. Où se cachait, par exemple, le chemin conduisant au point culminant ? Où est le glacier de la Petite Etoile, ainsi baptisé dès 1936 par l'expédition de Pogrébetski, mais où le pied de l'homme ne s'était jamais posé, quelles étaient sa longueur, ses sources, sa direction exacte ? Les membres de l'expédition devaient répondre à toutes ces questions, sans oublier leur but principal : l'assaut du massif sans nom.

— On est déjà le premier septembre, dit le professeur. Chaque jour compte. Nous sommes au seuil de l'hiver, et nul ne sait quand il s'avisera de fondre sur nous. Trois détachements ont été formés. Demain partira en reconnaissance le détachement numéro un, dirigé par Gutman ; après-demain, le second détachement. Le troisième reste en réserve, au campement, prêt à porter secours au signal.

Le camp était en proie à une animation fiévreuse pareille à celle qu'éprouve le coureur au moment de prendre le départ : il semble que tout soit prêt, on a écouté les derniers sermons de l'entraîneur, on est convenu à quel virage il se tiendrait, on s'est bien mis en train, on a vérifié les lacets des chaussures. Mais une pensée anxieuse ne vous sort pas de la tête : n'a-t-on pas oublié quelque chose ? C'est cette même excitation qui possédait maintenant les alpinistes ; ils faisaient et défaisaient leurs sacs dans lesquels il ne faut pas mettre un gramme de trop (car cela se ferait sentir là-haut !), mais il ne faut rien oublier de ce qui est indispensable, depuis la pommade contre les engelures et les lunettes fumées, jusqu'aux blousons fourrés et aux sacs de couchage, protégeant du froid pendant la nuit.

Mais les montagnes réservaient aux hommes un accueil inhospitalier. Semblable au dragon contre lequel

Hiuan-Tsang mettait en garde, rampait vers le bas, dans le défilé, une traînée onduleuse qui le lendemain se transformait en chute de neige.

Cela dura quelques jours, et ce n'est que le 4 septembre que la lumière aveuglante du soleil, qui blessait la vue, baignait les montagnes, les glaciers et les roches, dissimulés jusque-là par un fleuve cotonneux et blanchâtre. Ivan Ioukhine fait aligner les alpinistes. En slip et bottés de feutre, ils commencent une série d'exercices de gymnastique avec leurs piolets ; après quoi, ils se lavent avec de la neige, les plus hardis se roulant dans la neige molle, duveteuse.

— La journée d'aujourd'hui n'est pas perdue, dit Letavet, en réponse aux regards interrogateurs dirigés vers lui. Mais il ne faut pas oublier que les versants sont surchargés de neige. Hé ! regardez-moi celle-là !... dit-il, en montrant une avalanche qui filait à toute allure. Voici une preuve nouvelle qu'il est impossible de commencer l'ascension. Attendons un jour ou deux la fin des avalanches. Aujourd'hui, nous allons explorer le glacier.

...La pénombre grise du crépuscule était déjà suspendue au-dessus du glacier, lorsque, le quatrième jour, les deux détachements de reconnaissance se rejoignirent au campement, que l'on avait baptisé « Ville de Komsomolsk sur la Petite Etoile ». Certains avaient atteint les lointains bassins de névé où prend naissance l'Inyltchek méridional, au pied de la selle connue sous le nom de col élevé. Les autres avaient suivi le glacier de la Petite Etoile, encastré entre les chaînes du Kokchaaltaou et de l'Ak-Taou, et qui, commençant son mouvement vers l'ouest, tourne tantôt vers le sud-sud-est, tantôt vers le nord-nord-ouest ; là se dresse, comme une île au-dessus du torrent de glace qui l'environne, le groupe des sommets de plus de six mille mètres de l'Ak-Taou.

Ce n'est que le 8 septembre, enfin, que l'on se mit en route vers le sommet.

Déjà les empreintes laissées par le groupe de Gutman apparaissent sur la neige, et le lendemain, le deuxième détachement, avec Letavet, s'est mis en marche, tirant des traîneaux faits de skis assemblés. Mais les montagnes avaient déjà apporté leurs modifications aux plans, la tempête de la nuit ayant enseveli les empreintes laissées par le groupe de Gutman. Moukhine, le plus fort du détachement de Letavet, trace la route. Ses camarades avancent avec lenteur, enfonçant dans un tapis léger et profond. Tout était si blanc que les rochers et les sommets avaient disparu dans ce scintillement et qu'il semblait que le monde entier fût enseveli dans les profondeurs d'un océan blanc. L'œil cherchait des repères et n'en trouvait pas.

Mais voici le plateau. C'est là que devaient se trouver les tentes du premier camp. Moukhine avança d'un pas, et Tchérépov, qui le suivait, leva la tête, étonné de ne voir personne devant lui. Moukhine avait disparu ! Seul le trou qui s'était formé et sur les bords duquel de la neige coulait lentement, expliquait les choses : une crevasse, où Moukhine s'était effondré.

Tchérépov s'approcha du bord avec précaution.

— Il y fait complètement noir, dit-il en se tournant vers ses camarades. Je n'y voit goutte. Et Moukhine ne me répond pas. Taisez-vous donc, on n'entend rien...

Mais voici qu'il saisit un léger gémissement. Puis un autre.

— Dieu soit loué, Victor est vivant ! Il demande qu'on lui envoie une corde... Déroulez-la en vitesse... Victor, je te l'envoie, attrape, mon vieux !

— Eh bien ?... Elle n'arrive pas jusqu'au fond, fit-il, interdit, tourné vers ses camarades. Attachez-en vite une seconde !

— On en a envoyé en tout vingt mètres, murmura Sidorenko en déroulant la corde, et tu vois, cela n'a pas suffi. Cela veut dire que Moukhine a fait un saut de plus de vingt mètres. Au moins que ce ne soit trente.

— La hauteur d'une maison de quatre étages, répondit également à voix basse Ioukhine. Il risque d'avoir des traumatismes graves.

Mais Moukhine trouva la force de s'entourer de la corde. Une fois remonté, il perdit connaissance. Comme c'est l'usage dans une collectivité bien réglée, chacun fait ce qu'il a à faire sans en attendre l'ordre. Une tente fut dressée. On étala un sac de couchage bien chaud pour le blessé. Le réchaud s'illumina d'une flamme bleue.

Letavet pouvait-il penser qu'après avoir depuis longtemps oublié sa pratique à la clinique chirurgicale de l'Université de Moscou, près de trente ans plus tard, il lui faudrait faire une délicate opération ? Et où ? Sur un glacier ! Ce sont les entraîneurs Tchérépov et Ioukhine qui lui servirent d'assistants, et c'est le contremaître d'usine d'aviation Gojev, qui lui fit passer les crochets, taillés dans une boîte de conserve. C'est dans ces conditions qu'il lui fallut pratiquer de la chirurgie faciale !

A l'aide de crochets provenant d'une boîte de lait condensé, il tira la mâchoire, brisée en deux endroits. Il la maintint avec un bandage, observant les yeux troublés de Moukhine...

Maintenant, il fallait transporter le blessé au plus vite à Tachkent. Sa température était de 39°, et qui sait tous les dangers qui le menaçaient sur le glacier ?...

Si l'avalanche qui tombe des montagnes augmente de volume à chaque mètre parcouru, le groupe d'alpinistes fondait, lui, de jour en jour, comme un bloc de neige sous les rayons du soleil. Arrivé à douze dans les montagnes, il en restait cinq au pied du mur de neige inconnu, au moment de l'assaut. Mais trois seulement pourraient y prendre part ! Un sur quatre ! Comme

dans une unité militaire placée sous un feu nourri, lorsqu'au moment de l'attaque un régiment se trouve réduit aux proportions d'une compagnie...

...Un matin sombre sur le glacier. Le ciel était gris. Un brouillard gluant flottait dans l'air, se collait aux rochers de l'Ak-Taou. Sur le glacier de la Petite Etoile descendaient lentement des alpinistes, tirant des espèces de traîneaux faits de skis assemblés avec un tas de sacs de couchage, où l'on voyait le visage blanc de Moukhine. Letavet avec sa barbe rousse et drue, le visage assombri par la fatigue, se pencha vers son patient pour le rassurer.

— Ne parle pas trop, Victor, le strict nécessaire. Et puis ne crains rien. Nous allons t'évacuer sur Tchon-Tache, nous ferons venir un avion de Frounzé* et alors nous consacrerons toutes nos forces à l'assaut. Tchaïbékov est déjà parti en avant, pour se mettre en relation par radio avec Frounzé.

Il entendit des voix et se retourna. D'un tournant du glacier apparurent deux hommes. C'étaient Vladimir Ratsek et Evguéni Ivanov. Le premier portait un tricot et un casque, Ivanov seulement une chemise à carreaux, dont le col ouvert laissait voir une poitrine d'athlète, large et solide comme une enclume. Il faisait des gestes animés, et son visage large et placide s'éclairait d'un sourire, qui s'effaça lorsqu'il aperçut la tête blanche de Moukhine, gonflée comme un ballon et entourée de pansements. On avait introduit dans la bouche de Victor un tuyau, au moyen duquel Letavet lui faisait boire du thé.

— Voilà ce qu'il en est, Evguéni, répondit celui-ci à la question muette d'Ivanov. Et vous là-haut, comment cela va-t-il ?

* Frounzé, capitale de la R.S.S. de Kirghizie.

— Assez mal, Auguste Andréévitch. Ratsek se plaignait constamment des gencives.

— Nous pensions que vous n'aviez pas pu monter bien haut et nous avons décidé de vous faire redescendre et d'évacuer Victor tous ensemble. Nous nous demandions s'il ne fallait pas arrêter là l'ascension ?

— Allons donc! Mais les nôtres approchent déjà du second plateau ! Ils y dresseront un troisième camp et c'est là où ils nous attendront. Est-ce permis d'arriver près du sommet et de ne pas le prendre ?

— Ça va bien, Evguéni ! Nous déciderons ce soir.

On arriva au camp de base. De la tente, on entendit résonner tantôt le claquement rythmique de l'appareil de transmission, tantôt la voix du radio Zaïkine. Il examina le télégramme, mais son inquiétude fit rapidement place au ton affairé du spécialiste.

— Le gouvernement de Kirghizie est déjà informé de l'accident sur la Petite Etoile. Le signal d'alarme est donné. Jour et nuit, on écoute nos appels. Toutes les stations radio d'Asie Centrale sont à l'écoute. Frounzé, Tachkent, Alma-Ata ne nous perdent pas de vue. Il y a une heure j'ai pris un radio adressé par le gouvernement à tous les sans-filistes à ondes courtes : entrer en relation avec nous. Un appareil de l'aviation sanitaire de l'U.R.S.S. a atterri à 16 heures à l'aérodrome de Frounzé et est prêt à s'envoler vers le Tian-chan. Un détachement de cavalerie du poste frontière s'est mis en route vers l'Inyltchek. En un mot, tout sera fait pour nous venir en aide.

— Bon, Zaïkine. Cela change la situation. Il semble que nous n'ayons pas perdu toutes les chances de livrer l'assaut. Pendant que l'on évacuera Moukhine par l'Inyltchek, trois d'entre nous au minimum, Ivanov, Sidorenko et Gojev, pourront repartir là-haut, sur le second plateau où on ignore tout de l'accident. J'ima-

gine comme Gutman doit s'énerver : il s'est passé tant de jours et personne encore ne l'a rejoint.

— Bien sûr, Mirochkine et lui s'inquiètent déjà, Auguste Andréévitch, se hâta d'ajouter Ivanov. Ils doivent être là à guetter pour voir si quelqu'un ne se montrera pas enfin sur le versant...

...Trois jours avant cette conversation, au camp numéro deux, à l'altitude 4 800, Gutman et Mirochkine disaient au revoir à Ratsek et Ivanov qui redescendaient.

— Eh bien, bonne chance, les gars !

— Bonne chance à vous aussi !

— Une recommandation, Evguéni : ne vous hâtez pas lorsque vous passerez sur la pente glacée. Regardez autour de vous. On y risque toujours d'être surpris par une chute des pierres.

— Ne t'inquiète pas, Léonide, j'accompagne Ratsek, je prends du combustible et des provisions et, avec les gars, nous te rejoignons.

Et Gutman et Mirochkine enfoncèrent dans la neige dès le premier pas vers le sommet. Une neige d'hiver, molle et sèche. Un pas, et le pied redescend avec le duvet blanc. Le piolet y pénètre sans effort, mais à peine y a-t-on pris appui, qu'il glisse vers vous, et l'on a déjà perdu le mètre que l'on a eu tant de mal à gagner. « Ah, Diable ! » fit en soupirant Gutman, et, bien qu'il y ait de la neige autour de lui, de millions de mètres cubes de froid, son visage est baigné d'une sueur brûlante.

— Il n'y a rien à faire, dit-il. D'alpinistes, nous allons nous transformer en balayeurs.

Il gratta de sa moufle de grosse toile la neige jusqu'à ce qu'il en trouvât la couche durcie, puis, à coups de soulier ferré, il creusa une marche. Des pentes raides et de petites plates-formes se succédaient. A un certain endroit, il fallut dévier de la ligne d'ascension pré-

vue : des crevasses ! La neige était de plus en plus profonde. Si, plus bas, le poids de leur corps creusait une tranchée qui leur montait jusqu'au genou, ici, sur la pente raide, ils enfonçaient jusqu'à la ceinture. Ou-ouf ! Ce n'était plus une ascension convenant à un alpiniste, mais un fastidieux déplacement à la nage, où l'homme de tête, progressant à la manière d'un nageur de brasse, déblaie la masse blanche et avance centimètre par centimètre, en s'ébrouant et en crachant la neige.

— Maintenant je suis sûr que c'était moins dur sur le Khan-Tengri, s'écria Mirochkine. Changeons de place.

Et, passant en tête, il repoussa la neige avec les genoux, la chassa avec la poitrine et la déblaya avec les mains. Et tout cela pour tailler une marche, une seule marche, pour s'élever d'un demi-mètre et se dire que deux milliers de ces mètres vous attendent encore, et que l'on n'a même pas dépassé les cinq mille mètres d'altitude.

— Il est temps de chercher un endroit pour passer la nuit ; elle doit être plutôt fraîche, par ici, dit Gutman, inquiet, en regardant les ombres grises qui rampaient le long des versants et disparaissaient dans le noir de la vallée, et les couleurs dorées du couchant sur le sommet de la crête.

Ils enlevèrent avec délices leurs sacs à dos et, plantant les piolets dans la neige molle, ils dressèrent leur tente. Derrière eux, pas très abrupte, assez large, se dressait la crête. Mais où était le sommet ? Se cachait-il quelque part derrière les saillies de la crête ?

Une nuit et un jour, et encore une nuit, ils écoutèrent le bruit monotone de la tempête. De lourdes masses de neige pesaient sur la toile de la tente et il fallait la secouer de temps à autre, pour éviter que l'abri et ses occupants ne soient ensevelis sous les amoncel-

lements de neige. Des cristaux de givre se formaient à l'intérieur sur la paroi, et les rafales de vent les jettaient sur les hommes, étendus dans leurs sacs de couchage. Eux et la neige. Eux et la montagne. A leur murmure ne répondait que la voix sauvage du vent. C'est le règne du vent et du froid. A l'intérieur de la tente il y avait —14°. Quel froid faisait-il donc au-dehors ?

Ce n'est que le troisième jour que la tempête s'apaisa enfin et que Gutman réveilla Mirochkine avec énergie.

— Réveil musculaire. Ouvrez la lucarne, respirez profondément.

— Laisse-moi tranquille, Léonide.

— Nous allons mettre notre matériel en ordre, Vania.

— Laisse-moi dormir encore, une petite heure au moins...

— Pas une minute ! Gutman ouvrit la porte, et, dans la neige qui s'envole, la tente est inondée de soleil. Il n'est pas possible que par une journée aussi magnifique les gars ne montent pas nous rejoindre !

Gutman déblaya la neige, dégagea et rangea l'équipement nécessaire à l'ascension. « Travailler, agir, remuer ! » disait chacun de ses mouvements. Il savait que la passivité qui se saisit de l'homme agit comme un lent poison. Et même lorsqu'il était bloqué sous la tente par la tempête, il rédigeait son journal, il étudiait la carte. Maintenant, il ne tenait pas en place, il harcelait Mirochkine.

« Tu ne me plais pas, aujourd'hui, Vania », se dit Gutman, en regardant les mouvements mous de son compagnon. Celui-ci s'était comme replié sur lui-même, et ne soufflait mot. Il semblait ne pas entendre les questions que ne cessait de lui poser Léonide.

— Eh bien, ça y est, nous sommes prêts, dit Gutman avec satisfaction. Il fait un dernier paquet sur la tente séchée et enroulée. Assieds-toi là et veille sur notre bien, dit-il joyeusement à Mirochkine. Je vais jusqu'à la pente.

Il scruta longuement la blancheur scintillante des neiges. Rien en vue.

Il lança un long appel :

— Eh ! ho-o-o !

...et un écho prolongé répéta le son de sa voix.

Mais qu'est-ce ? Il prêta l'oreille :

— O-ho-ho !

Mais oui, c'était une voix ! Une voix qui montait vers eux.

— Je te l'avais dit, saint Thomas, cria-t-il en se tournant vers Mirochkine. Ce sont eux qui arrivent ! Ils apportent du combustible et des provisions. Finie, la halte. On reprend l'assaut !

D'un geste décidé il mit son sac sur le dos. « Maintenant, pas une minute à perdre. »

Il passa la main dans la poignée de son piolet :

— On va faire le chemin.

— Et ceux qui montent ?

— Ils suivront.

Gutman se retourna. « Comme convenu, nous prenons la direction de la côte est. C'est moins raide. » De l'endroit encaissé où ils avaient dressé la tente, ils passèrent sur le versant, et le vent qui, semblait-il, les y guettait, se jeta sur eux.

Leurs capuchons bien enfoncés, ils montaient sans dire un mot. Les voix de ceux qui venaient derrière se rapprochaient sans cesse. Maintenant, ils n'étaient plus seuls. Ce n'était pas un grand complément, mais l'importance numérique du détachement avait plus que doublé. Vers le soir, ils étaient cinq à atteindre le pied de la côte est. Ils se saisirent de pelles et de piolets et

creusèrent la neige durcie qui crissait, et la neige duveteuse. Et, deux heures et demie plus tard, ils s'installaient dans la caverne.

Encore un jour de marche sur la crête, et la caverne du camp numéro cinq se dressait, comme l'indiquait l'altimètre, à près de 70 mètres au-dessus du sommet occidental de l'Elbrouz, qui domine toutes les crêtes et tous les sommets d'Europe. Altitude du camp : 5 700 mètres...

Anxieux, Gutman se retournait de plus en plus souvent vers Mirochkine. Les camarades avaient déjà pris dans leur sac une partie de sa charge. Mais, de temps à autre, il perdait du terrain. Ses camarades ralentissent. A la halte, il s'évanouit presque dans la neige, et Gutman vit ses lèvres noircies et son visage bleui.

— Comment ça va, Ivan ?

— Eh bien, les gars, je ne peux plus avancer. Je ne serai qu'une gêne. Laissez-moi redescendre. Je descendrai tranquillement de caverne en caverne.

— Oui, il faut que tu descendes. Si tu continues, ce sera de plus en plus difficile. Mais on ne peut pas te laisser partir seul.

On se concerta un instant, puis il fut décidé que Gojev partirait avec Mirochkine.

— Nous comprenons parfaitement, Sacha, lui dit doucement Gutman, que tu as toutes tes chances pour l'ascension. Mais...

— Inutile de me faire la morale, dit Gojev, levant la tête. Il faut que quelqu'un accompagne Mirochkine. Puisque c'est décidé, j'y vais.

Il restait donc trois hommes pour continuer l'ascension : le solide Gutman, aux épaules puissantes, Ivanov, avec son large visage, l'homme qui ne connaît pas la fatigue, et le grand Sidorenko, cosaque d'une stanitsa du Don. L'aiguille de l'altimètre ne cessait de monter sur le cadran, le mercure du thermomètre ne cessait de

descendre. L'aiguille indique « 6 280 ». Le mercure descend au-dessous de —30°.

19 septembre. Le sommet ne semble plus très loin, mais le froid paralyse et glace. Les hommes ne sont pas seuls à le ressentir ; les montres l'éprouvent elles aussi. Les aiguilles se déplacent avec une extrême lenteur, retardent de plusieurs heures — le lubrifiant n'a-t-il pas gelé ? « Nous avons l'impression que nos bottes de feutre se sont rétrécies, peut-on lire dans le journal de Gutman. Il semble qu'elles soient devenues trop étroites et qu'elles compriment les pieds... Enfin, nous n'avons plus nos sacs ! Rien ne nous embarrasse, et cependant la marche est pénible. »

La principale gêne, maintenant, ce sont les crampons. La jambe semble peser un poud. Alors que les montres se sont arrêtées sous l'effet du froid (pendant la descente, elles marchèrent régulièrement), les hommes continuent leur marche. Chacun a une seule question sur ses lèvres engivrées : « Où est le sommet ? Quand y parviendra-t-on ? » Mais on a franchi la pente qui, comme on peut le voir d'en bas, mène au sommet, au-delà se dressent des séries de terrasses de glace, et plus loin on aperçoit des rangées de rochers et, finalement, une large crête enneigée qui s'éloigne vers l'ouest.

— C'est le sommet de la paroi ? s'enquiert Gutman.

— Ça y ressemble, approuve Ivanov. L'altitude ?

— Six mille neuf cent trente, répond Gutman, consultant l'altimètre. Indiscutablement, c'est le sommet, plus loin, la crête redescend.

Et voici la descente. Toutes forces tendues, ils se traînent jusqu'à la tente qu'ils ont laissée en bas. Ils frictionnèrent les pieds gelés de Sidorenko et, un jour plus tard, se retrouvèrent enfin sous les voûtes de la caverne, laissant derrière eux le sommet, qu'ils avaient,

ayant été les premiers à l'atteindre, nommé « le Pic des vingt ans du Komsomol ».

Et Gutman nota dans son journal :

« 19 septembre 1938. Le but est tout proche. Nous avons gravi les rochers du sommet à trois heures environ et retiré nos crampons. D'ici à la crête il y a moins de 100 mètres. Et voici la crête enneigée — c'est le sommet de la paroi. Altitude 6 930 mètres. Vers le sud-est et vers l'est s'éloignent, en s'amenuisant, les chaînes de montagnes. L'harmonie est rompue, puis cette multitude de petits pics disparaît. Du sud-ouest montent des nuages épais. Ils recouvrent tout ; seul, un sommet anonyme, qui, tel un coup de couteau acéré, perce les nuages, domine cette mer démenée. Voilà un très haut sommet. »

Mais quel est ce « très haut sommet » ? De nouveau, les alpinistes t'ont vu, et de nouveau ils n'ont pu connaître ton adresse. Où te trouves-tu donc ? Quelles sont tes coordonnées ? Et comment te joindre ? Et où te caches-tu, alors que les hommes sont déjà si proches de toi ?

L'année 1938 a laissé ces questions sans réponse.

LE SOMMET SANS ADRESSE

L'énigme fut éclaircie cinq ans plus tard, pendant la Grande Guerre Nationale, alors que le tankiste Gutman, mort au champ d'honneur, reposait dans la terre du pays de Pskov, que l'officier des troupes de montagne Sidorenko plantait le drapeau rouge sur l'Elbrouz et que Ivanov sortait de l'hôpital, toujours vivant et toujours joyeux.

Un robuste officier au teint bronzé, portant le passepoil des troupes du génie et l'insigne d'officier topographe, repousse sur sa nuque d'un air rêveur sa casquette militaire fanée par le soleil de montagne. Il exa-

mine la carte divisée en carrés, et son regard s'arrête à l'endroit où la chaîne du Kokchaaltaou serpente en traits horizontaux épais le long de la frontière de l'U.R.S.S. Penché sur la carte avec ses camarades, le chef-géomètre, Pavel Rapassov, définit encore une fois la tâche de chaque détachement.

L'été est de courte durée dans les montagnes, et ils ont un long chemin à parcourir dans le Tian-chan: des vallées chaudes et verdoyantes aux hautes chaînes de montagnes, couvertes de la cuirasse froide des glaciers.

Et voici que les topographes se mettent en marche vers les points panoramiques et les cols. Ils conduisent par la bride des chevaux ferrés de crampons aigus, comme des alpinistes. Comme une pelote qui se déroule, le fil du sentier s'étire de plus en plus haut. Vers les hauteurs maîtresses du Sarydjaz, vers les crêtes du Maï-Bach et les défilés étroits du Koï-Kap, devant lesquels avait abandonné l'expédition de l'alpiniste italien Césare Borghèse, vers le Djanguidjer inconnu, dont le nom signifie « Nouvelle Terre », ainsi que l'ont dénommé les chasseurs kirghiz qui y montaient rarement. Et le Koï-Kap, d'après les croyances rapportées par les aksakals à leurs auditeurs respectueux et attentifs, signifie « Le bout du monde » : celui-là seul pourra séjourner au-delà du Koï-Kap qui aura quitté ce monde.

Trente ans avant Rapassov, des topographes russes ont déjà essayé de pénétrer dans les montagnes du Tian-chan central, ainsi qu'en témoignent les dossiers des archives et les tomes énormes, grands comme la moitié d'une table, contenant les notes du bureau de topographie militaire, où on peut lire :

« La science fera des découvertes dans le Tian-chan central, elle explorera les glaciers, elle fouillera les entrailles de la terre, en quête de diverses richesses, mais la science ne triomphera pas de la nature du Tian-chan,

qui protégera les nomades de la poussée de la civilisation, et dans un lointain avenir, ces nomades demeureront les vivants monuments de l'humanité primitive. »

Nous ne pouvons nier le courage et l'endurance aux difficultés de ces sept officiers qui, pendant l'été 1912, firent des relevés de la région du Sémirétchié, en rencontrant sur leur route des crêtes qui se dressaient plus haut que les nuages et des glaciers qui s'éloignaient vers des régions inconnues.

Le petit détachement, accompagné de deux cosaques et de cinq Kirghiz, passa par le col de Tiouz, où l'attendaient les premières difficultés. Un sentier uni, foulé par des milliers de pieds, s'élevait sur la pente neigeuse. Mais, alors que l'on voyait déjà nettement au-dessus de sa tête la ligne de la crête, le premier cheval glissa le long de la pente glacée. Il fallut alors tailler de larges gradins pour les chevaux et porter eux-mêmes les ballots. Plus on avançait, plus la montée s'avérait pénible. Aux cris des caravaniers et aux hennissements effrayés, on renversait les chevaux et on leur entravait les pattes. Chacun d'eux était placé sur un tissu de feutre, et au son des cris d'encouragement où les noms d'« allah » et de tous les saints étaient mêlés à des expressions cosaques savoureuses, qu'il n'est pas possible d'imprimer, chaque cheval était halé sur l'escarpement glacé à l'aide de lassos.

« Il faut dix heures d'effort pour gravir 10 à 16 mètres », lisons-nous dans le rapport du détachement.

— Sur l'Inyltchek, cela ira tout à fait mal, prévint l'un des Kirghiz. On peut marcher un jour, et encore un jour. Au-delà, le diable seul peut passer. Le loup n'y va pas, et l'aigle évite d'y voler.

— Voyons, Kinechbaï, tes parents et toi vous avez pourtant accompagné Merzbacher. Tu te souviens de ce monsieur ?

— Comment ne pas s'en souvenir — je l'ai accompagné par deux fois. Les Kirghiz l'appelaient « Grandes moustaches ».

— Parfait. Eh bien, vous avez franchi avec lui tout l'Inyltchek. Vous êtes restés quelque temps au pied du Khan-Tengri, le Kan-To, comme vous l'appelez.

— Très juste! Kan-To! Seulement, sache bien ceci : personne n'a encore été jusqu'à l'endroit où se trouve la fin de l'Inyltchek ; « Grandes moustaches » n'y a pas été, lui non plus. Le Kirghiz secoua la tête. Seul le vieux corbeau peut voler jusque-là. Je te le dis.

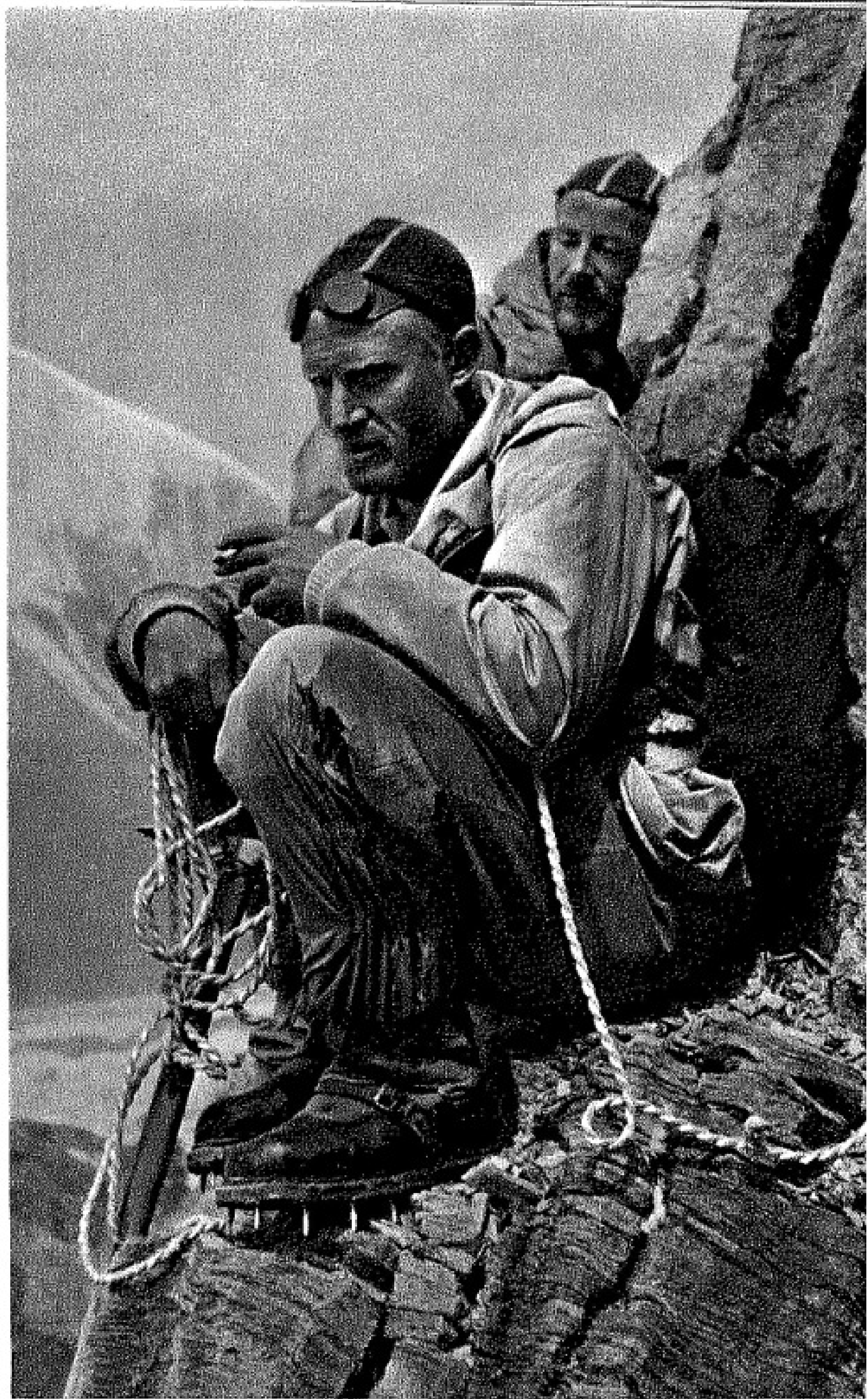
Les topographes passèrent alors plus d'un mois dans les montagnes et, à l'automne finissant, ils notèrent dans leur compte rendu : « La chaîne n'est accessible d'aucun côté et est partout recouverte de neiges éternelles »...

Et, pendant l'été de 1943, alors que la flamme du combat embrasait encore le ciel de l'Europe et de l'Asie, d'autres topographes escaladèrent les Montagnes Célestes. C'étaient les détachements de Rapassov, Kokcharov et Gamaléev.

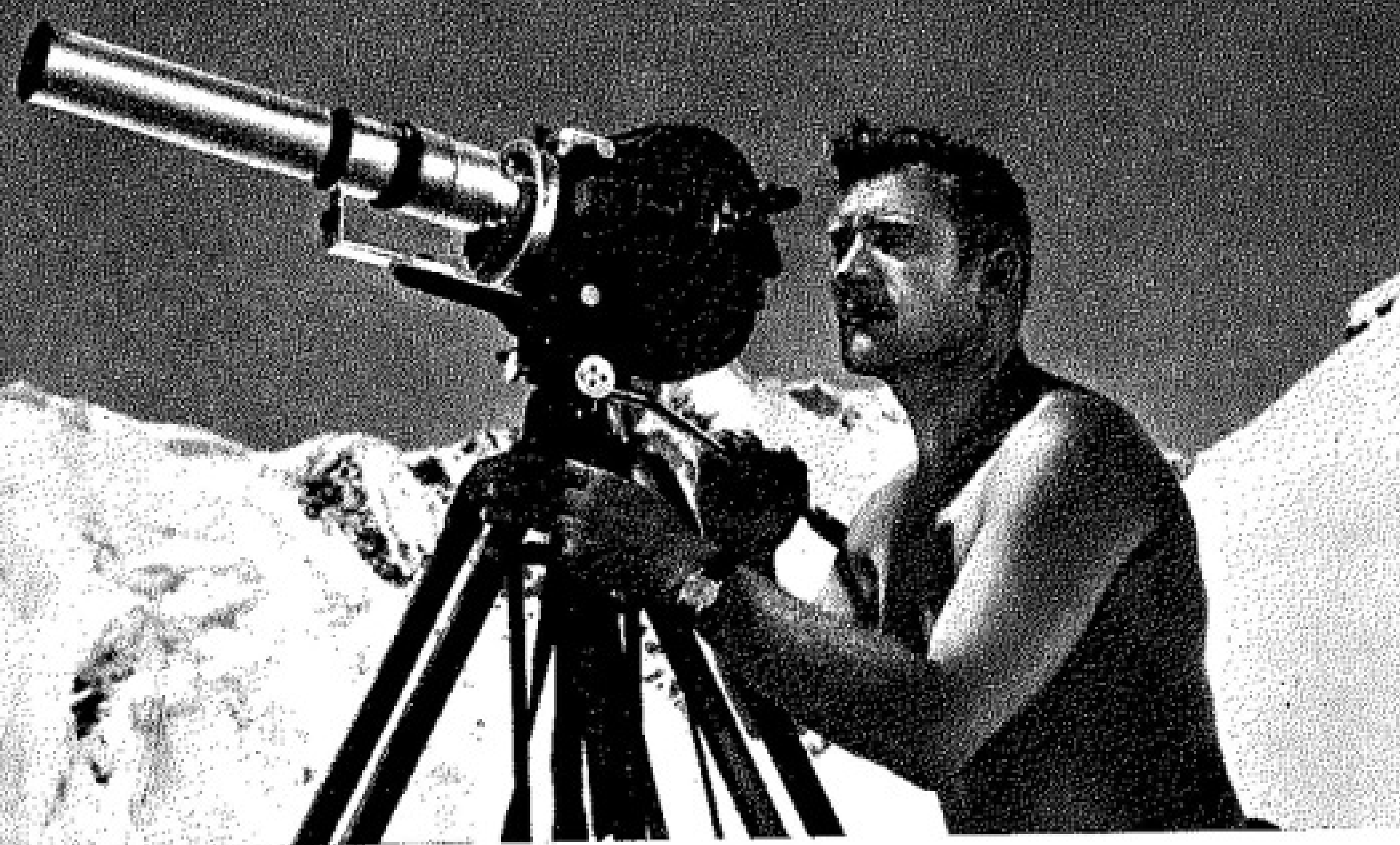
Balancé au pas de son cheval, Alexandre Kokcharov s'avance sur un sentier, à l'ombre de hauts sapins, semblables à d'énormes colonnes, ombragées de chapiteaux verts. Par endroits, les couronnes des arbres se rejoignent et forment des voûtes, à l'ombre desquelles les chevaux trottent sur les aiguilles crissantes. Une pie s'envole. Un picvert frappe inlassablement l'écorce d'un arbre. Et de nouveau le silence.

— Ton ounkoul est ici, Amazbaï? demande Kocharov à l'un des caravaniers.

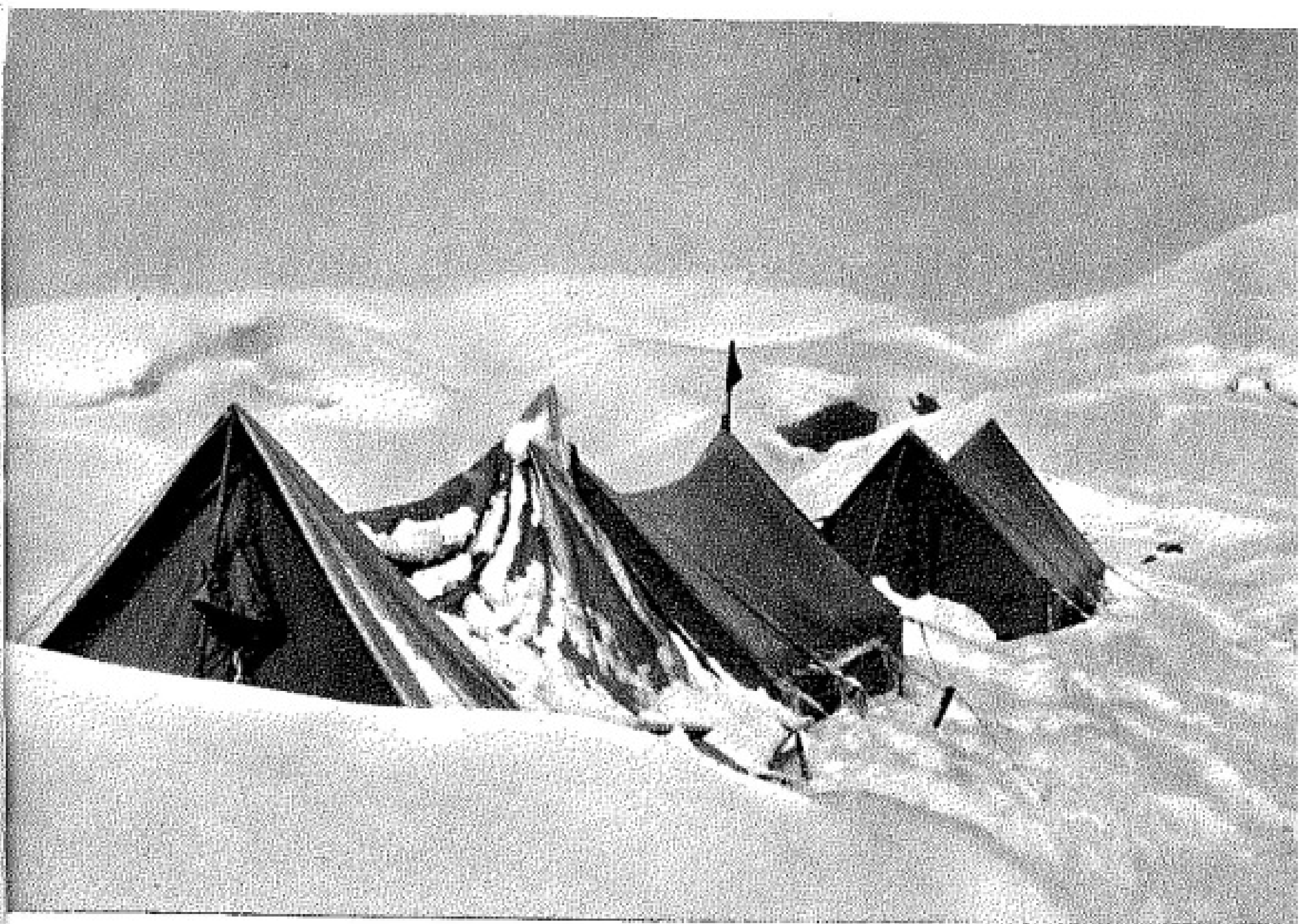
Le vieux Kirghiz pose le couteau à l'aide duquel il nettoie la peau d'un chamois qu'il a abattu, et désigne les rochers.



On va en fumer une !



Mikhaïl Anoufrikov filme une ascension.



« Le matin, le camp est méconnaissable. . . »



Le Kazakh Sembaï Moussaev est impressionné par les crampons d'Abalakov.

— Ce n'est pas loin — c'est à moins d'un jour. C'est un bon ounkoul.

Le brouillard de la nuit s'accroche encore aux montagnes et découvre les versants sans hâte et avec coquetterie, telle une beauté orientale qui tarde à abaisser le voile de mousseline sur son visage. Kokcharov et Amazbaï longent une rivière qui descend à la hâte vers un but inconnu. A l'épaule du Kirghiz, un vieux fusil, tel que l'on n'en voit que dans les musées. A sa main, la fourche sur laquelle il assure son fusil. Il tire avec satisfaction des bouffées de cigarette moscovite, et, presque sans regarder à ses pieds, il saute de pierre en pierre. « Il marche gaillardement », remarque à part soi Kokcharov.

— Où es-tu donc, Amazbaï ? demande-t-il en se frottant les yeux.

Amazbaï a disparu. Il n'a tout de même pas pu s'enfoncer sous terre !

— Viens par ici, Iskander ! et le visage rieur et couvert de rides apparaît entre les branches de genévrier. Alexandre se penche pour se glisser entre des blocs d'énormes rochers. L'un d'eux saillit en avant des autres. Un autre est placé en dessus, comme le toit d'un dolmen. Kokcharov se redresse — un tas de cendres entre deux pierres enfumées, un fagot de bois mort, des peaux de chamois suspendues aux parois. Tout ce qu'il faut pour servir d'abri à un chasseur surpris par le mauvais temps !

— Eh bien, c'est ton ounkoul, ton pavillon de chasse, Amazbaï ?

— Pourquoi « mon » ? Pourquoi celui d'Amazbaï ? Tous ceux qui en ont besoin y viennent.

Il tire d'un petit sac de peau un sachet de sel que lui a donné la veille le chef de l'expédition, une boîte d'allumettes enveloppée de toile cirée. Il parcourt du regard l'abri de pierre.

— C'est la règle, chef. Tu vois, nous avons laissé de la lumière et de la chaleur à ceux qui viendront ici.

Dans le vert savoureux de l'herbe humide de rosée, le topographe voit quelque chose de gris. Il se penche... Ce sont d'immenses cornes, épaisses comme les deux bras. Puis encore d'autres cornes. Et, près d'un rocher, toute une nécropole de cornes d'argali.

— Tu trouves souvent des argalis ? demande-t-il au vieillard qui, par une habitude de chasseur, examine les versants. En ce moment, peut-être, masqué par les rochers du sommet, un troupeau d'argalis est en train de déjeuner et le mâle est immobile sur un rocher, comme sculpté dans la même pierre. Il veille sur son troupeau.

— Un vieil argali est un homme à l'esprit vif, répond le Kirghiz après un instant de réflexion. Marche de façon qu'il ne t'entende pas, qu'il ne te voie pas, qu'il ne te flaire pas. Quand tu arriveras à Aksaï, tu verras qu'avec des cornes comme celles-là nous faisons des barrières pour le bétail.

Jadis, le célèbre Vénitien Marco Polo, racontant son voyage à Pamir, écrivait :

« Ici, il y a beaucoup de bêtes sauvages et de gibier. En en partant vers le nord-est, on arrive, après trois jours de chevauchée en montagnes, à l'endroit qui est, dit-on, le plus élevé du monde. En cet endroit élevé se trouve, entre deux montagnes, une plaine dans laquelle coule une charmante petite rivière. On trouve ici les meilleurs pâturages du monde : les bêtes les plus maigres y engraissent en dix jours. Il y a une grande quantité de gibier. On y trouve beaucoup de grands moutons sauvages, leurs cornes sont longues de six mains, et au minimum de trois ou quatre. De ces cornes les bergers se font des gobelets et des récipients dans lesquels ils mangent ; c'est encore à l'aide de ces cornes que les bergers construisent les enclos où ils gardent leur bétail. »

Mais les Italiens ne crurent pas au récit de Marco Polo, ils se moquaient de lui et disaient : ce sont des contes des mille et une nuits.

Plus de six cents ans après, l'Anglais Wood, venu à Pamir, put examiner un crâne couronné de cornes. Il répondait fidèlement à la description du Vénitien. Et le mouton de Marco Polo (ovis polii) entra dans la nomenclature zoologique comme un animal nouveau, hélas, comme écrivait Wood, complètement disparu, comme disparut, par exemple, à une époque historique, la vache de mer.

Mais au cours de ce même XIXe siècle, Sémionov, se rendant aux sources du Sarydjaz, passa par le Tianchan. Il vit une vallée toute parsemée de crânes si énormes que le plus fort des cosaques avait peine à les soulever. Le même jour, sur un sentier, au-dessus des voyageurs, à la distance d'un coup de fusil, s'élança un grand troupeau des moutons de montagne, aux cris des Kirghiz : « Kotchkar ! Kotchkar ! » Sémionov eut le temps de lever ses jumelles, et il vit nettement les cornes caractéristiques du demi-légendaire ovis polii.

Comme on vise un jour de chasse un carnassier encerclé de toutes parts, les topographes visent le carré énigmatique de la carte où, à côté du point indiquant le sommet, figure le numéro d'ordre. Les yeux de verre des théodolites et du stéréo-autographe indiquaient les altitudes. Les rangées de triangles se rapprochaient de plus en plus du glacier de la Petite Etoile. On cerna le sommet anonyme. On l'attaqua par terre et par air. Des groupes de topographes, accompagnés par les alpinistes et les guides kirghiz, avaient relevé les points panoramiques d'où l'on pourrait « rattraper » le géant insaisissable, qui depuis tant d'années, sinon de siècles, échappait aux hommes. On sait d'ailleurs que le Djomo-

loungma (l'Everest) était insaisissable, lui aussi, car on prenait pour lui une autre cime, le Gaurisankar. A partir d'un sommet, atteint par les topographes, on réussit enfin à voir laquelle des cimes était la plus haute. On peut l'évaluer visuellement, au coup d'œil : cet énorme massif blanc au-dessus du glacier de la Petite Etoile, cette longue crête sans sommet nettement marqué est de beaucoup plus élevée que n'importe lequel de ses voisins.

Mais Rapassov ne se hâte pas de tirer des conclusions. Il ne voudrait pas que l'on puisse le comparer à ces topographes de la région que Sémionov put observer en son temps.

La tradition des topographes russes obligeait avant tout Rapassov à donner des renseignements incontestables. Et c'est après vérification que des rangées de chiffres furent alignées comme des soldats sur une place d'armes, et que les clichés développés du stéréoautographe furent disposés sur la table, qu'on put apposer sa signature sous le document; celui-ci disait : « on a découvert et déterminé par sa position horizontale un pic autrefois inconnu, culminant à 7 439,3 mètres ».

Ainsi, ce n'est pas dans les montagnes lointaines, mais dans une maison à Tachkent où ont travaillé Rapassov et les topographes, qu'a été découvert le pic insaisissable. Le savant Nikolaï Korjénevski (maigre et grisonnant), explorateur des montagnes d'Asie, se leva et, serrant la main de Rapassov, le félicita pour « le succès remarquable de la science soviétique ».

Le « nouveau » pic « 7439,3 » dépassait de presque 500 mètres le Khan-Tengri, que l'on considérait comme le point culminant du Tian-chan. La découverte du nouveau sommet réfutait l'opinion de Merzbacher, considérée comme définitive. Pour son altitude le Pic « 7439,3 » tenait le second rang en U.R.S.S..

Où donc s'étaient arrêtés Gutman et ses compagnons ? Apparemment, non loin du point culminant du

massif, sur l'une des éminences de la crête qui, à ce moment-là, disparaissait sous des nappes de brouillard. Voici pourquoi il fallut biffer de la carte le « sommet » nommé par eux ; à sa place, à côté de l'indication d'altitude 7 439,3, les topographes inscrivirent un nom nouveau — « Pic de la Victoire ».

Un « nouveau » sommet de sept mille mètres était découvert. Mais ce n'était pas la dernière page de la biographie du mont, mais la première, semblable à un acte de naissance, qui commence par le nom de son possesseur. Et s'il fallait douze jours, en 1938, aux trois alpinistes pour triompher des 6 930 premiers mètres, il pouvait paraître moins difficile d'évaluer le nombre de jours qui seraient nécessaires à parcourir les 500 mètres supplémentaires. Il est peu probable que l'on pensât qu'après la découverte de 1943, il se passerait non pas quelques mois, mais treize longues années avant que les alpinistes soviétiques ne fissent l'ascension du seul sommet de plus de sept mille mètres, resté invaincu dans leur pays.

UNE EMPREINTE SUR LE GLACIER

Les années passaient, les noms des participants à l'ascension du Pic de la Victoire changeaient ; seul, le nom d'Oural Oussénov figura invariablement sur la liste de chaque expédition, jusqu'en 1956. D'un caractère vif et d'humeur inégale, autoritaire et prêt à exploser comme un tonneau de poudre à la première étincelle, Oural montra qu'une fois qu'il avait mis le pied sur un sentier, il était disposé à ne pas le quitter avant de l'avoir parcouru jusqu'au bout, jusqu'au but fixé. Des dizaines de maîtres de sports et de maîtres émérites s'étaient élancés vers les blanches neiges du sommet qui se dresse au-dessus de la chaîne de Kokchaaltaou. C'étaient des habitants de Léningrad, de Moscou, de Tachkent et

de Samarkand, des civils et des militaires. Mais pour tous la première tentative fut aussi la dernière. Excepté pour Oural. S'il rebroussait chemin lui aussi, ce n'était que pour prendre son élan pour un nouvel assaut.

Il s'attaqua pour la première fois au Pic de la Victoire en août 1949.

Pendant onze ans, le pied d'aucun alpiniste n'avait foulé la neige du glacier dont l'aspect chaotique s'harmonise si mal avec son nom poétique de « Petite Etoile ». Mais si, en 1938, les hommes allaient à la recherche du « sommet sans adresse », sans connaître ni son emplacement exact, ni ses véritables dimensions, maintenant, après le rapport de Rapassov, les montagnes étaient enfin classées. Le sommet avait pour ainsi dire été inventorié. Ce n'était plus le « Pic de 20 ans du Komsomol », mais le « Pic de la Victoire ». Tout avait repris sa place. Il ne restait plus à l'homme qu'à gravir le point culminant du massif.

Rien de plus ?

La caravane s'avançait parmi les éboulis qui roulent sous les pieds, parmi la neige gelée et crissante, à travers cols et vallées, rocs et glaciers. Les Kirghiz étaient secoués sur leurs selles. Les alpinistes marchaient, ajoutant les kilomètres aux kilomètres : tous, depuis le chef de l'expédition, Evguéni Kolokolnikov, peintre d'Alma-Ata, jusqu'au jeune Oural Oussénov, étaient des gars comme triés sur le volet, vigoureux et bien bâtis.

— Regardez, Evguéni Mikhaïlovitch, dit Oural Oussénov à son professeur d'alpinisme.

Kolokolnikov se retourna en direction du petit glacier qui descendait de la chaîne de l'Inyltchek-Taou et son visage s'épanouit en un large sourire.

— En effet, c'est intéressant ! Et, interpellant ceux de Moscou et de Léningrad qui marchaient à côté de

leurs chevaux : Dites, les gars ! je vous recommande d'approcher. On n'a pas souvent pareille occasion.

Le blond et robuste Anatoli Bagrov, le chapeau crânement penché sur l'oreille, le Sibérien Agafanguel Ivanov, aux pommettes saillantes, aux traits anguleux, comme taillés à la hache; Piotr Sémionov, maigre et mobile, mâchant un éternel bonbon, tous s'arrêtèrent au bord du petit ruisseau qui jaillissait d'une grotte, tache sombre sous la langue du glacier.

— Cela valait la peine de jeter un coup d'œil, approuva Ivanov, oubliant, pour une fois, sa manie de discuter. Les buissons avancent avec le glacier. Je n'ai en effet jamais vu rien de tel.

Il se dirigea vers une moraine où poussait un buisson clair, mais très vivace.

— Hé-he ! l'al-pi-niste ! retentit la voix gutturale du caravanier, rappelant que le jour déclinait et que l'on n'avait pas encore atteint la pierre sous laquelle on devait passer la nuit. Il fallait se hâter. D'après le calendrier dressé par Ivanov, incomparable faiseur de plans et de graphiques, la caravane devait quitter la ville dès le premier juillet. Mais existe-t-il un seul voyageur, en dehors de ceux qui figurent dans les pages de Jules Verne ou de Boussenard, pour qui les dates des plans coïncident avec les dates de la réalité ? Stanley et Prjévalski, Scott et Amundsen, Mikloukho-Maklaï et Schlagintweit — lequel d'entre eux ne s'est pas plaint, mi-plaisant, mi-sérieux, que les obstacles les plus difficiles restaient en arrière le jour où, secouant la poussière de la civilisation, ils commençaient leur route dans l'inconnu.

Ainsi, après avoir perdu les semaines précieuses de juillet à toutes sortes d'arrangements, la caravane s'était mise en marche vers l'Inyltchek.

Kolokolnikov rappelle les recommandations des topographes : « Prendre à droite, la rivière passée. Un sentier court en bordure du glacier. Ensuite, on accède à la

clairière Merzbacher par un cirque magnifique, parsemé de galets. »

Ils reprirent la route. De temps à autre, les Kirghiz, dressés sur leurs étriers, échangeaient des bouts de phrases avec animation. Tantôt l'un, tantôt l'autre désignait du manche de son fouet de cuir l'endroit où, semblable à un énorme dragon couvert d'écailles grises, le glacier se repliait entre deux crêtes montagneuses. Maintenant Kolokolnikov saisissait lui aussi le grondement régulier qui parvenait aux oreilles — c'était comme si, quelque part sur l'Inyltchek, travaillait un énorme moulin, dissimulé sous le glacier.

Le karavanbachi [le chef de la caravane] lança quelques mots d'une voix tranchante, et le plus jeune des Kirghiz, fouettant son cheval, s'élança en avant au grand galop. La caravane s'immobilisa et attendit. Puis, de nouveau, on entendit les clameurs gutturales de l'éclaireur qui revenait.

— La voie est coupée, dit le karavanbachi d'un ton décidé. Saryk l'a vu de ses yeux. Une grande masse d'eau s'avance. Si elle nous rejoint sur le glacier, nous nous noierons comme une marmotte dans son terrier.

— D'où vient cette eau ? demanda Oural.

— Il ne fait pas tellement chaud. Il ne semble pas non plus qu'il y ait eu de grandes chutes de neige, médita à haute voix Sémionov. D'où peut provenir une si grande quantité d'eau, qu'elle nous empêche d'approcher du glacier ?

— Et le lac ? rappela Ivanov.

— C'est juste, je l'avais complètement oublié. Il est arrivé à Letavet que le lac auprès duquel il avait dressé le bivouac disparût en l'espace d'une nuit. La même chose s'est produite avec le lac Merzbacher. De temps en temps il se remplit complètement, et alors, ou bien il rompt sa digue de glace, ou bien il disparaît dans des crevasses, mais au bout de quelques heures, toute la

masse d'eau accumulée se précipite dans la vallée. Il va falloir se mettre à l'abri sur un versant élevé.

— Oui, il faut attendre le passage de la grande masse d'eau, acquiesça Kolokolnikov, sans enthousiasme. Pas moins de trois jours de retard.

On était déjà au 16 août, lorsqu'ils dressèrent la dernière tente du camp de base* sur la Petite Etoile. Leurs petits abris de toile semblaient bien frêles et peu sûrs, face à leur adversaire — rude, dressé au-dessus des nuages, déployant ses larges épaules sur deux pays.

C'était lui, le Pic de la Victoire ! Et ils étaient les premiers à le rencontrer, sachant enfin où habitait le géant invisible, comment il se nommait et quelle était sa taille.

Ils étaient déjà habitués à ces voix qui se fondent pour donner naissance à la symphonie des montagnes — le hurlement du vent dans les crevasses, les coups sourds dans la profondeur du glacier, le grondement des avalanches. Mais lorsque résonna un son nouveau, venant du ciel, chacun le saisit. Quelque part, entre les sommets qui se dressent comme des îles dans l'océan, un avion volait. Le pilote survolait la rivière, cherchant l'un de ses petits affluents, peut-être à peine perceptibles de là-haut. C'est là qu'était leur camp. C'est là qu'il devait larguer les paquets.

Et lorsque, dans le bleu profond du ciel, apparaît un point blanc qui grandit, pareil à une fumée de bivouac, cela annonce un parachute. Un seul sur les trente-cinq fut emporté par la rivière. Les autres se posèrent non loin, à portée des alpinistes.

Le mois d'août passa ainsi, et septembre prit ses droits.

Le douze, les alpinistes atteignaient cinq mille mètres d'altitude où ils furent arrêtés par une chute de

* Point extrême où monte la caravane portant les bagages qui désormais seront portés sur le dos des alpinistes.

neige. Dans l'air calme et transparent, sans le moindre souffle de vent, comme dans une mise en scène théâtrale, tombaient de gros flocons duveteux. Cela dura pendant huit jours, avant que le temps s'éclaircît et que le détachement pût se mettre en marche vers le « coussin » — des failles emplies de neige poudreuse à l'altitude « 5700 ».

Midi approchait. La crête sur laquelle se trouvaient les alpinistes n'inspirait aucune crainte, et ils s'étaient arrêtés pour fumer et se reposer un peu avant d'attaquer les six mille. Oussénov s'apprêtait à tirer une bouffée d'une « bélomor », sa marque préférée, mais il se figea sur place, entendant un fracas assourdissant, semblable à un grondement de tonnerre. Il perçut un « Accrochez-vous ! » proféré d'une voix rauque. Il distingua vaguement du coin de l'œil une traînée sombre, d'où rayonnait en zigzag une crevasse ; mais cela ne dura qu'une fraction de seconde. Le versant commença à se dérober sous lui, comme si une main le lui tirait de sous les pieds. Il n'eut même pas le temps de retirer les sangles de son sac à dos, qu'il était déjà emporté lui-même avec le versant, et qu'il se retrouvait sous la neige. Sa tête heurta ses genoux avec force, et il roula vers le bas, sans avoir le temps de songer à ce qu'il devait faire. De nouvelles vagues de neige, précipitées des hauteurs, tantôt le roulaient et le culbutaient, tantôt le rejetaient à la surface, pour l'enfoncer de nouveau dans la pâte blanche, et l'entraîner vers le précipice, qu'il eut le temps de se rappeler. Et cette pensée jaillit dans sa conscience comme un éclair noir.

Il distinguait nettement le bruissement de mauvais augure de toute la nappe neigeuse qui glissait vers le bas. Puis il entendit un sifflement, comme celui d'une locomotive lançant un jet de vapeur. Et ce fut le silence. Il prêta l'oreille à ce silence, si inattendu après cette avalanche de bruits.

Oural souffla avec force, s'efforçant de se pelotonner, de se libérer de la neige qui l'écrasait ; enfin, faisant un effort,il en sortit. L'avalanche s'était précipitée dans une dépression, à laquelle succédait une rampe. En se heurtant à ce versant, elle se répandit et perdit sa force, tout près d'une pente raide. Littéralement à quelques mètres du précipice.

Après l'accident, trois des maîtres de sports retournèrent au camp inférieur, sans rien vouloir entendre. « Les conditions d'enneigement ne favorisent pas l'assaut. » Oural et quelques camarades décidèrent d'attendre, mais, le lendemain, une fusée verte ordonna : « Descendez ! Tous ! »

Ils descendirent le long du glacier, et la tempête balaya leurs empreintes, comme si elle se hâtait d'effacer le souvenir de la tentative des hommes de pénétrer dans le monde de l'altitude et du froid.

Le pic demeurait invaincu !

Ce n'est que six ans plus tard que des hommes revinrent ici. Mais s'ils étaient douze, qui arrivèrent au camp établi sur la crête précédant le sommet, un seul d'entre eux retourna dans le monde où vivent les hommes, où une petite fumée monte au-dessus des villages et où les jeunes filles rient avec insouciance.

Voici comment cela se produisit.

Pendant l'été de 1955, des alpinistes du Kazakhstan reprirent la route des lointaines Montagnes Célestes. Vers le mois d'août, séparées l'une de l'autre par quelques centaines de mètres du glacier « La Petite Etoile », deux expéditions avaient établi leurs camps de départ à la base du Pic de la Victoire : le Club d'alpinisme du Kazakhstan, et celui de la Maison des officiers de la capitale de l'Ouzbékistan, Tachkent. Le sommet du Pic de la Victoire était leur but commun, mais ils avaient choi-

si pour l'atteindre des voies différentes. Les Kazakhs avaient pris par la crête est, bien qu'elle fût plus longue, car il y avait moins de chances d'y rencontrer des avalanches ; les alpinistes d'Ouzbékistan avaient choisi la crête ouest, plus abrupte, mais beaucoup plus courte.

Le 15 août, Kolokolnikov, qui cette fois encore dirigeait l'expédition, passa l'inspection des alpinistes, alignés avant l'assaut, du marin géant Ivan Solodovnikov au pygmée Ergali Ryspaev, physicien moscovite. Après leur avoir fait quelques recommandations, Kolokolnikov suivit longtemps les alpinistes du regard. Pendant plusieurs jours, il regardera ainsi dans leur direction, scrutant chaque matin les versants dès les premiers rayons de l'aube, dans l'espoir de trouver de petits points mobiles dans le silence mort des neiges, et guettant dans le crépuscule, sur les hauteurs, les petits signaux d'une lampe électrique ou d'une allumette au magnésium, dont la brève lueur disparaît ensuite dans le noir d'encre.

15 août. On voit distinctement, dans les jumelles, un pointillé sombre qui progresse dans les neiges. Il a déjà atteint la hauteur du camp « 5100 ». Cependant la ligne grise de la piste est montée encore plus haut, jusqu'au col Tchon-Téren, qui n'a encore jamais servi de passage à personne.

16 août. Ils sont déjà sur le col. Ils ont communiqué par radio : « Nous approchons une altitude de six mille. Le groupe est en bonne condition. »

17 août. La liaison est rompue. La batterie de transmission serait-elle grillée ? Le médecin Zabozlaev et le sous-chef de l'expédition, Batyrbékov, vont chercher la batterie de transmission de réserve.

18 août. Toutes les dix minutes on entend dans la tente la voix monotone du radio : « Ici, montagne ! Ici, montagne ! Répondez, Volga ! » Et la question de Kolokolnikov : « Ils ne répondent pas ? Non ?. . . » Mais Vol-

ga — l'émetteur du groupe d'assaut — se tait. Dans l'obscurité de la nuit montagnarde, à vingt-deux heures précises, Kolokolnikov, avec espoir, allume une allumette au magnésium. La flamme blanche tremblante fait surgir les visages de la nuit. Ils sont tous tournés vers le sud. Ils expriment l'attente. Mais les versants de la Victoire sont obscurs et toujours aussi muets. L'angoisse se glisse dans les cœurs. La première angoisse.

19 août. Arrivée inattendue, au camp sur le glacier, de quatre des participants à l'assaut.

— Qu'est-il arrivé ?

— Rien de particulier : Méniaïlov a été pris de violents maux de tête, Chevtchenko ne s'est pas senti très bien lui non plus. Ils n'ont pas voulu les laisser partir seuls et ont envoyé avec eux Semtchenko et Torodine, qui ont amené par la même occasion la batterie radio endommagée.

— Et le groupe d'assaut ?

— Il n'y a pas à se plaindre — tout se passe conformément au plan.

Mais le soir, la même obscurité impénétrable règne sur les versants. Et le silence répond aux appels. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?...

A la nuit, la neige se met à tomber — des petits flocons qui volètent et se fondent en un torrent de neige, comme si un abîme s'était ouvert, là-haut, dans les nuages.

Et ainsi jusqu'au 23 : neige, obscurité, silence ! Et ce n'est que le 23 que Semtchenko put partir. Il avait dû remonter, trois jours auparavant, avec la batterie radio réparée, au camp établi au pied du Tchon-Téren. Ils partent à quatre, dans la neige profonde que ni le vent, ni le gel n'ont eu le temps de tasser.

— Nous devons grimper aujourd'hui jusqu'au « 5100 », dit avant de partir Semtchenko, un garçon de petite taille, mais solidement charpenté, avec des yeux

pétillants de malice. La marche va être difficile. Voici comment nous allons faire : Méniaïlov et Chevtchenko avancent sur les skis (nous n'avons que deux paires de skis). Ils font le chemin. Pour cela, nous allons décharger leurs sacs ; Torodine et moi nous prenons le plus gros de la charge, la batterie radio, et nous vous suivons.

— A skis, nous allons vous distancer.

— Ce n'est pas un malheur, nous vous rattraperons quand commenceront la montée et les rochers.

— Khop ! répond Chevtchenko en ouzbek. Mais il est tombé tant de neige que l'on peut suivre un itinéraire plus court. Regardez quels ponts sont jetés sur les crevasses, comme si elles n'existaient pas.

Les skieurs s'éloignent aussitôt, et bientôt, seules les empreintes des skis — deux traces uniformes imprimées dans le duvet blanc — courent sans fin devant les autres. Les silhouettes légèrement inclinées des camarades s'éloignent de plus en plus. De temps en temps Semtchenko braque ses jumelles : l'examen des lieux lui permet de s'arrêter, ne serait-ce qu'une minute, d'éponger sa sueur, de reprendre haleine.

Que se passe-t-il ? Il voit les skieurs s'arrêter, se pencher sur la neige, se relever. Il voit nettement une main agitant un anarak. C'est Méniaïlov. Il est arrivé quelque chose... Pas question de se reposer comme ils en avaient l'intention ; il faut rejoindre les skieurs. Ils appellent.

Semtchenko hâte le pas. Quelqu'un vient à leur rencontre. Face au soleil, impossible de distinguer... Ah ! c'est Méniaïlov !

— Pacha, c'est toi ? Que voulaient dire vos signes ?

— Voilà ce qui se passe. Personne du camp n'est parti sur le glacier, or nous avons vu des empreintes dans la neige. Toutes fraîches. Non recouvertes. Cela

veut dire que quelqu'un est passé par ici après la chute de neige. On ne comprend pas dans quelle direction.

— Pourquoi cela ?

— Les empreintes s'arrêtent. Elles vont, elles vont, puis un sillon, et c'est tout ! Nous nous sommes approchés — il y avait un trou dans la neige. Nous nous sommes penchés. Oural était là.

— Oussénov ?

— Lui-même. Il est assis dans la crevasse. Il est tombé dedans. A vingt mètres de profondeur.

Ils s'approchent de l'orifice tout en déroulant une corde.

— Il m'a demandé : « Siguitov est-il arrivé ? » murmure Méniaïlov d'un air sombre.

— Alors ?

— Je lui ai dit : « Il n'est pas encore au camp. » Cela veut dire qu'ils étaient deux.

Il met ses mains en porte-voix et prononce, en détachant les syllabes, dans le vide humide et sombre :

— Tu peux t'at-ta-cher ?

— Qui est là ?

— C'est moi, Méniaïlov. Je suis avec Semtchenko. Amarre-toi !

Ils ramènent la corde et s'étonnent qu'elle offre si peu de résistance, qu'elle monte sans le moindre effort. Des profondeurs de la crevasse émerge un shackleton couvert d'une carapace de glace. Pourquoi un seul ? A sa suite apparaît un costume de duvet. Puis une combinaison de montagne — complètement imbibée de glace, rigide comme un morceau de fer-blanc.

— Quel extravagant ! explose Semtchenko. Le diable t'emporte avec ton bric-à-brac. Attache-toi en vitesse.

Encore un effort, et à la surface apparaît un visage, une main crispée, et Oural Oussénov lui-même. Il re-

garde les autres avec des yeux brillants, et demande rapidement :

— Vous avez de quoi fumer ?

Semtchenko roule un morceau de journal, y verse du makhorka (gros tabac) et l'introduit dans la bouche d'Oural. Lorsque celui-ci y porte la main, tous voient ses doigts raidis, ses ongles noircis, comme calcinés. Il parle, sans s'adresser à personne, et comme s'il se répondait à lui-même.

— Siguitov n'est pas arrivé. C'est donc ainsi. Maintenant il n'arrivera plus... Quant à Souslov, il est mort près de moi. Il s'est adossé et il est mort. C'est que nous sommes montés tous les trois, c'est-à-dire Souslov, Siguitov et moi. Il ouvre un instant ses yeux mi-clos aux paupières enflées et crie avec force : Pourquoi suis-je vivant ? Et les copains ? Où sont-ils donc ?...

Un silence. Semtchenko, aidé de ses camarades, étend un sac de couchage. Il donne à Oural une tablette de glucose vitaminée. Il lui enlève rapidement ses vêtements humides et froids et lui frictionne le corps avec une moufle de laine. Chevtchenko retire les chaussettes de ses pieds enflés et lui met ses propres chaussettes de feutre bien chaudes. A côté, le réchaud à pétrole siffle déjà. Oural est étendu dans le sac de duvet ; il avale avidement la saucisse qu'on lui a servie.

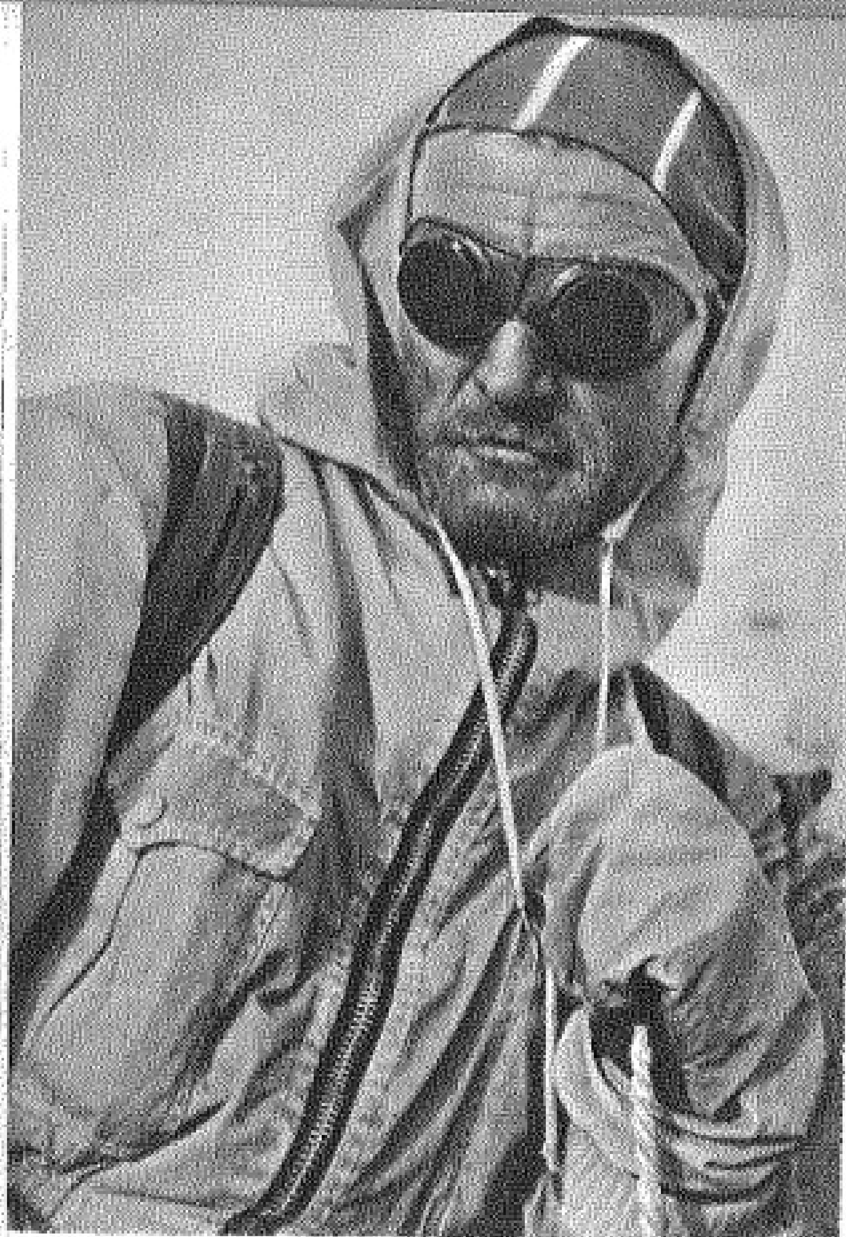
— Encore !

— Après ! Pas tout de suite.

— Eh bien quoi ! vous ne voyez pas que je meurs de faim ?

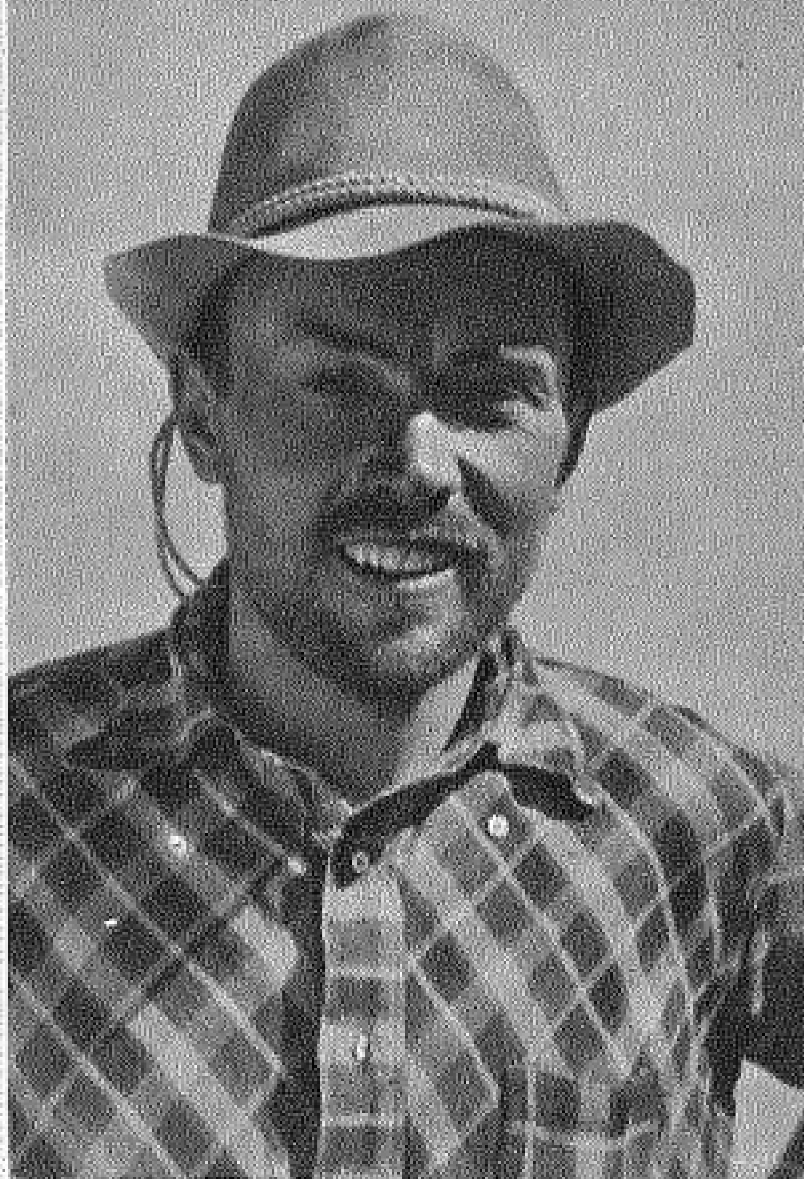
— C'est précisément parce que tu as faim que nous ne te donnons pas davantage. Bois plutôt un gobelet d'eau bouillie, et filons en vitesse au camp. Il faut te remettre entre les mains de Zabozlaev.

— Dis donc, entre autres, combien de temps es-tu resté dans cette crevasse ?

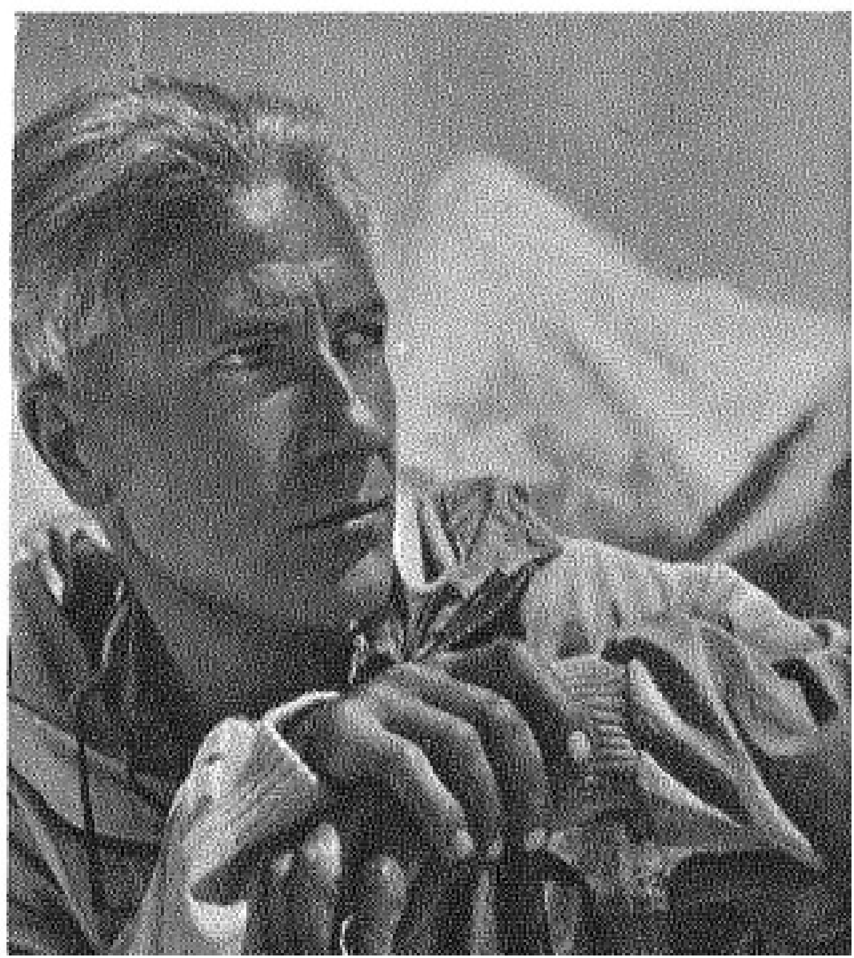


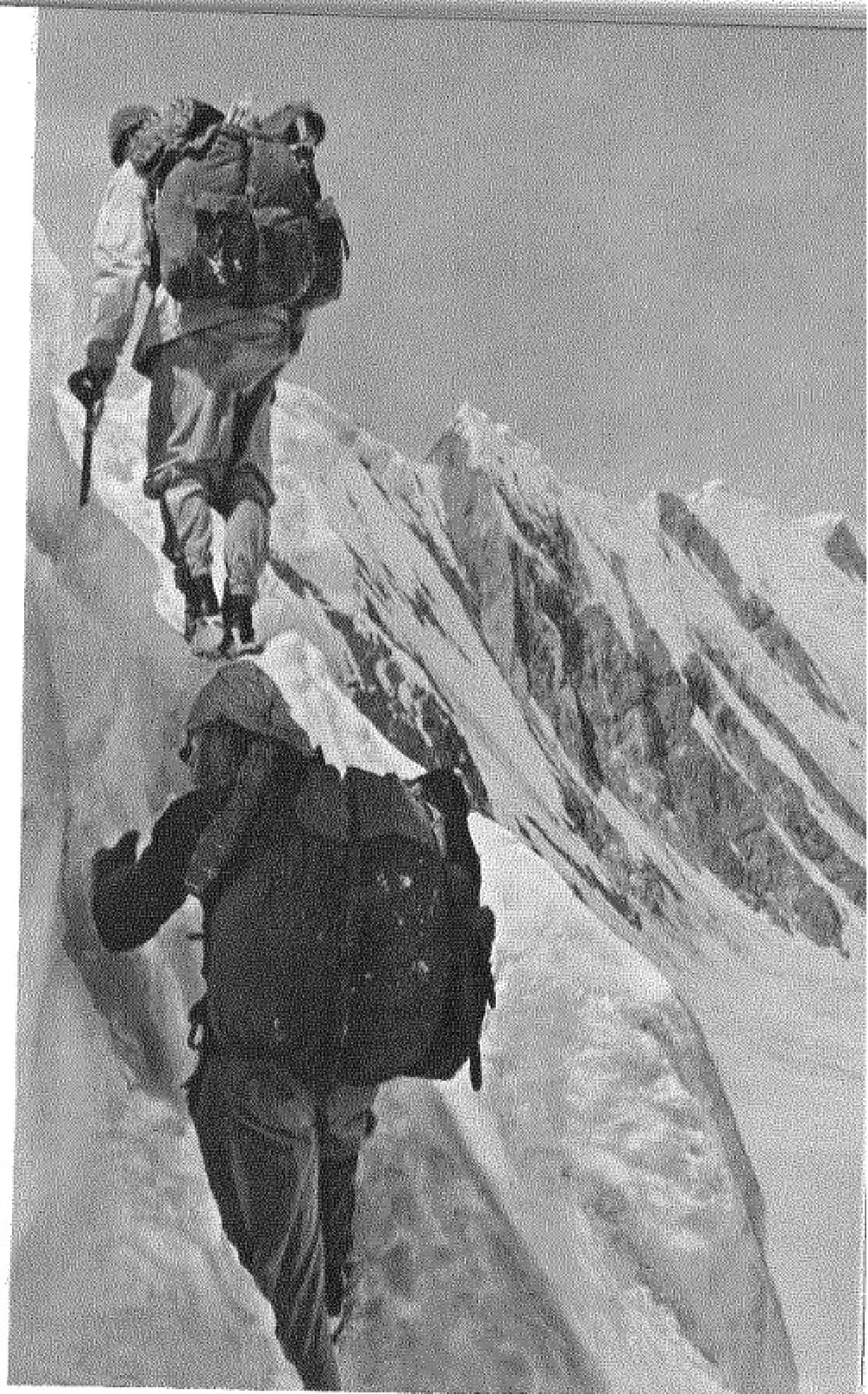
Lev Filimonov.





Piotr Boudanov.







Constantin Kletsko.

Oural remue en silence ses lèvres enflées, noircies, et comme barbouillées de jus de myrtille. Il fait le compte, très lentement.

— Vous savez, près de vingt-six heures !

— Enfermé dans ce caveau. Ça, par exemple !

Ils s'attellent aux skis, auxquels est fixé le sac de couchage, mais ils n'ont pas fait dix mètres, qu'il faut s'arrêter. La neige légère et duveteuse s'amasse en une boule épaisse sous la pointe recourbée des skis, et il est de plus en plus difficile d'avancer.

— Tu sais, Oural, il va falloir que tu marches sur tes propres jambes. Sinon, nous sommes bloqués ici. Comment te sens-tu ?

Oussénov a revêtu les deux maillots de football de Semtchenko. L'un des hommes sort de son sac ses chaussettes de feutre de réserve.

— J'ai la tête qui tourne. Mais ça va déjà mieux. Que fais-tu ? demande-t-il avec étonnement à Semtchenko.

— Il faut donner le signal. Le lance-fusée est resté au camp supérieur. Mais j'ai amené une demi-douzaine de fusées rouges.

A l'aide d'un couteau, il perce la cartouche, approche une allumette, et une ligne rouge fend l'air. Semtchenko regarde sa montre, et lorsque l'aiguille des secondes termine son tour, il élève de nouveau la main avec une cartouche. Six fusées à une minute d'intervalle : le signal international de catastrophe en montagne.

— Maintenant en route !

Oural s'avance en titubant sur ses jambes raidies qui paraissent ne plus lui appartenir. « Tant pis ! murmure-t-il entre ses dents. Si je ne suis pas crevé là-haut, dans la glace, est-ce que je ne vais pas maintenant arriver jusqu'au camp? » Mais chaque pas lui transmet

dans tout le corps une douleur si intolérable qu'il demande qu'on le conduise hors du sentier tracé. Cela va mieux dans la neige molle et intacte. Cela fait moins mal aux jambes.

Et il s'avance appuyé sur les épaules de ses camarades, presque suspendu ; lorsque ses forces l'abandonnent il s'agrippe à leur cou, et se laisse traîner dans la neige. Au camp-dépôt « 4700 », ils étendent Oural sous la tente. Bientôt après apparaît Sergueï Zabozlaev, tout essoufflé après une ascension rapide. Il retire rapidement son sac à dos, en sort ses trousses et ses flacons. Il essuie ses lunettes embuées par la sueur et, en se baissant, il se glisse dans la tente ; il fixe attentivement le visage brûlé d'Oural et murmure quelque chose à part soi :

« Les yeux sont enflés — conjonctivite aiguë. Voyons le cœur et les poumons... La température est montée à plus de 39... Et tous les symptômes d'un début de pneumonie. »

Oural observe en silence tous ses mouvements et soudain il dit avec esprit de suite, mais très lentement :

— Ecoute... bien... Sergueï Sergueïtch. Je me suis bien souvenu tout le temps que le cœur est du côté gauche. Et là-bas, dans la crevasse, je me suis efforcé de rester étendu sur le côté droit. Je vais geler, pensais-je, cela n'a pas d'importance, mais si le cœur gèle, plus moyen de le réchauffer. Même Zabozlaev n'y pourra plus rien.

— Et maintenant comment te sens-tu ? demanda le chirurgien, souriant involontairement, tout en lavant les yeux du malade à la novocaïne.

— Les yeux et les pieds me font très mal... Il me semble que dans la crevasse ils me faisaient moins mal.

— Selon moi, tu t'en tireras à bon compte. Toi, Oural, tu as une constitution de fer. Je vais t'injecter de la pénicilline, puis je m'occuperai de tes pieds.

Zabozlaev sait combien les infections progressent rapidement à haute altitude, et à la dose de pénicilline (cinq cent mille unités) il ajoute quelques centimètres cubes de camphre.

— *Maintenant*, les pieds. Semtchenko, tiens la bougie ! Il enlève adroitement les bandes collées et dirige sur les pieds la lumière de la bougie. « Il y a de l'œdème, les orteils ont déjà noirci, sont devenus des deux côtés d'une couleur rouge sombre. Dans l'ensemble, nécrose nettement caractérisée... Il faut prendre des mesures... Hum ! hum !... Il faut tout faire pour empêcher l'infection de se généraliser ! »...

Il fit encore une injection de pénicilline et s'allongea à côté de son patient. Oural dormait déjà d'un sommeil lourd et profond. Mais son cerveau et quelques cellules de son système nerveux, restées encore actives, continuaient à fonctionner. Et même le sommeil ne pouvait pas les arrêter, de même que, parfois, le frein est impuissant à arrêter la course d'une voiture dévalant une pente. Ainsi, sans se réveiller une seule fois, Oural murmurait les noms de ses camarades, appelait, faisait le geste de courir vers quelqu'un. Chez Zabozlaev, le sang-froid du médecin et de l'expérimentateur cédait la place à l'émotion de l'alpiniste qui prêtait l'oreille à chaque mot d'Oural, appels et menaces, prières et vigoureux jurons, afin, en rassemblant ces bribes, d'essayer de deviner ce qui s'était passé.

Il semblait parfois à Zabozlaev, qui lui-même avait plus d'une fois gravi les sommets, que là-haut, au campement, sur le versant escarpé de la crête, ses camarades, ces hommes avec qui il s'était souvent promené sur les boulevards d'Alma-Ata, avec qui il avait bu de la bière étaient sains et saufs. Il ne manquait que Souslov. Tout là-haut, sous sa tente, à cinq mille mètres d'altitude, Siguitov, un gars d'attaque, un bûcheur, prenait

patience. Et plus haut, dans une caverne de neige, les autres attendaient le beau temps. Mais ensuite, quelques mots prononcés dans un murmure enroué, le convainquirent qu'il n'y avait pas d'espoir...

Le matin, ils chargèrent sur leurs épaules les skis transformés en civière, et Zabozlaev vit que le massif blanchissant au-dessus du glacier, attirait les yeux d'Oural, comme un aimant. Mais ensuite, lorsque Oural porta les yeux sur le premier plateau et le passage sur la crête, son visage fut parcouru d'une convulsion. Et il ferma les yeux, comme s'il ne voulait plus regarder la terrible montagne.

C'était déjà le cinquième jour depuis que, pour la dernière fois, la radio avait apporté la voix de Chipilov, chef du groupe d'assaut, et la petite flamme avait brillé sur la montagne. Depuis lors, plus un mot, plus la moindre étincelle. Comme si la blanche bourrasque de neige avait pour toujours ravi aux hommes ceux qu'ils avaient suivis du regard avec espoir, lorsqu'ils faisaient leurs premiers pas sur la route du sommet.

Etait-il possible que ces pas eussent été les derniers de leur vie ?

Le soir, Oural reprit ses sens et raconta tout ce dont il avait été témoin dans la nuit du 18 au 19.

...Oural ouvrit les yeux et comprit — il se passe quelque chose. Quelque chose d'énorme et d'invincible a surgi dans son sommeil, et déjà il lutte à la fois avec le désir de se rendormir, et avec ce qui l'a fait se réveiller. Ce « quelque chose », il le comprend maintenant qu'il est éveillé, c'est la sensation d'un poids qui s'est abattu sur lui, et qui pèse de plus en plus fort. Sortant sa main de la tiédeur du sac, il s'appuie au faîte de la tente. La toile froide s'est abattue sur eux. Là même gisent les piquets renversés.

Oural est un homme d'action, pas toujours très opportune, soit, mais sans aucun doute rapide et décidée. Il préfère aller à la rencontre du danger que de rester à l'attendre.

— Les gars, la tente s'est affaissée sur nous, dit-il en poussant Sélidjanov, Ryspaev et Gontcharouk qui dorment à côté de lui en travers de la tente. Je sors déblayer. Qui vient avec moi ?

— Quelle heure est-il ? demande quelqu'un d'invisible.

— Que se passe-t-il dehors ?

— Il est onze heures moins quelque chose. Dehors c'est la tempête de neige ; vous ne l'entendez pas souffler ?

En se glissant dehors, il entrouvre juste un instant l'entrée circulaire, ficelée comme le bout d'un saucisson, mais cela suffit pour qu'une vague de neige fasse irruption dans la tente, et que les parois de toile se gonflent avec un grincement menaçant.

Quelle nuit ! Même dans la flotte (le service dans la marine a trouvé lui aussi une petite place dans la biographie mouvementée d'Oussénov) il n'a pas vu une chose pareille ! Sur mer, ton bateau est propulsé par des machines, et l'enveloppe d'acier du navire est autrement sûre que la tente de percale qui doit résister à ce vent du diable.

Il tourne le dos au vent, agissant à tâtons. Il fait une obscurité d'enfer. La neige colle instantanément aux yeux et fouette le visage comme des milliers de petites verges très cinglantes. « Rien à faire, alpiniste, se murmure Oural à lui-même. Personne ne t'a appelé ici. Tu es venu de toi-même. » Et à l'aide d'un couvercle de casserole, énergiquement, il déblaye la neige de la toile.

Mais lorsqu'il attaque à nouveau le côté qu'il a dégagé le premier, il est déjà couvert d'une couche de neige aussi épaisse. Quelle diablerie ! Il a déjà soulevé

et étayé les piquets, il dresse maintenant un remblai de boules de neige gelées, à la manière des barrières des villages asiatiques.

Une silhouette sort de la tente voisine, mais, lorsqu'elle s'adresse à Oural, les coups de vent dispersent ses paroles. Ce n'est qu'en s'approchant tout près qu'ils peuvent tant bien que mal échanger quelques phrases.

— Siguitov, c'est toi ?

— C'est moi, Oural. Tu parles d'un temps !...

— Inutile d'en parler. Il faut déblayer. Sinon, on va être étouffé comme des gosses.

Siguitov se penche vers sa tente.

— Sortez, les gars ! Ce n'est pas le moment de rester allongés. Ou gare !

Par l'ouverture apparaît une silhouette et le regard perçant d'Oural y reconnaît Kouzma Alexandrov.

— Il faut aider Siguitov.

Pas de réponse.

Oural, une pelle en mains, s'approche d'Alexandrov.

— Tu as entendu ce que t'a dit Siguitov ?

Alexandrov réfléchit. Il porte un tricot de survêtement sombre et des caleçons chauds, et tient à la main un sac de couchage. En chancelant sous le vent, il descend lentement vers la tente de Chipilov, située vingt mètres plus bas que les autres. Siguitov hausse les épaules avec étonnement et décide :

— Je passe avec toi, Oural. Nous allons déblayer la neige ensemble.

— Bien sûr, allons-y ! acquiesce Oural, tout en aidant Siguitov à glisser son sac de couchage dans sa tente.

Il ajoute une dernière boule de neige au remblai, qu'il tasse à coups de pelle, et il peut enfin se glisser dans son sac de couchage. Il n'aurait pas cru qu'il se serait refroidi à ce point. Il retire sa combinaison complètement glacée et s'étend dans le sac de laine, bien chaud, en se serrant contre ses voisins ; mais le froid

ne le quitte pas, comme si sous ce vent son sang même s'était glacé. Il faudrait se réchauffer et s'endormir. Il le faut absolument ! Sinon il n'aura plus de forces. Et si dans cet endroit du diable on reste sans forces, tout est perdu.

— Dis donc, Siguitov, dit-il au sac voisin. Voilà que le vent forcit.

— Ça en a bien l'air.

— Je croyais que c'était fini, eh bien, vas-y voir ! Il faudra bientôt recommencer à déblayer la tente. Les gars ! Ryspaev, Sélidjanov ! Sortez, sinon la neige va nous écraser.

Au bout d'une demi-heure Ryspaev rentre dans la tente.

— Je n'en peux plus, je ne sens plus mes jambes, j'ai peur qu'elles ne soient gelées.

— Qu'est-ce que tu as aux pieds ?

— Des chaussettes de feutre.

— Tu n'es pas fou ? Par un temps pareil ! Il fallait mettre les shackletons.

Oural, grommelant dans sa barbe, se comporte avec rapidité et décision, même ici, alors que ses mains, ses pieds et tout son corps sont engourdis par ce froid intolérable qui se saisit instantanément de tous vos membres. Il n'a même pas le temps de réaliser et de réfléchir. Il agit, un point c'est tout ! Il ne pense pas. Cela viendra ensuite. Il est mû par une impulsion. Mais c'est précisément cette impulsion qui lui ordonne : « Tu veux vivre, il faut remuer. » Il sait que la passivité, l'attente, l'hésitation, c'est ce que guette ce géant de neige avec lequel il a engagé la lutte. Il attend une faiblesse, fût-elle de courte durée.

Et de nouveau, Oural et Sélidjanov plongent dans la pâte tourbillonnante, froide, aveuglante, où l'on ne distingue la voix de son camarade qu'en se serrant tout près. Et il voit avec effroi que ni Chipilov, le chef de

l'expédition, ni Souslov qui a une instruction supérieure et une connaissance parfaite des lois de l'alpinisme non seulement en U.R.S.S. mais aussi à l'étranger et connaît mieux que personne la chronique des ascensions, refusent de quitter les tentes qui se couvrent de neige, jusqu'à ce qu'elles se métamorphosent en congères... Ils attendent, les malheureux ! Mais est-ce que la montagne attendra ? Elle utilise chaque minute d'indécision. Elle triomphe de ceux qui ne luttent pas !

Et Oural, glacé, couvert de neige, fatigué, rejette la neige, pelletée par pelletée, et après une heure de travail, rentre dans la tente et se laisse tomber, comme fauchée, sur son sac de couchage. Il est à bout de forces ! Mais pourquoi les autres tardent-ils ? Qu'attendent-ils ? Qu'espère Chipilov ?

Qu'est-ce ?... Quelqu'un déchire plutôt qu'il ne détache l'entrée, et se laisse choir dans la tente en criant : « Je gèle ! »

— Qu'y a-t-il, Kouzma ? Pas de panique !

— En bas les gars vont mourir !

— Pourquoi n'êtes-vous pas sortis déblayer la neige ?

— Nous n'en avons pas la force. Nous sommes complètement glacés.

Oural allume une lampe électrique et voit Alexandrov avec le bonnet de Solodovnikov placé de travers sur la tête. Les mains de Kouzma sont toutes blanches, et Gontcharouk les prend dans ses mains et les frictionne.

— Kouzma, qu'as-tu fait de ton sac ? demande Oural, où l'as-tu laissé ?

— Ne me pose pas de questions. Le vent l'a emporté pendant que je venais ici.

Oural sort de la tente avec décision. Un coup de vent apporte un bruit. Oui, on crie. Cela doit venir d'en bas. Qu'il soit maudit, ce mauvais temps. Mais on ne

peut rien y changer. Il faut faire quelque chose. Ne serait-ce qu'essayer de comprendre ce qui se passe.

Il tire une des cordes dont est tapissé, comme toujours, le sol sous les sacs de couchage, afin que le froid pénètre moins d'en bas. Sans corde, en effet, on risque d'être emporté par le vent. Et alors, tout est fini ! Mais à quoi l'accrocher ? Ah ! il a trouvé ! Oural passe le nœud coulant au pied de Sélidjanov et, accroché à la corde, il se glisse au dehors avec précaution. Ici, tout se confond dans la danse diabolique de la neige et du vent. On ne voit strictement rien ! En se tenant à la corde, comme un aveugle qui n'a plus de guide, il descend la pente. La tente doit être quelque part par ici... Il tâtonne. Du vide rempli de neige et de vent. Il avance de quelques pas et s'arrête, butant contre un amas de neige. Il tâte. C'est bien leur tente.

Avec les semelles de ses shackletons, larges comme des pattes d'éléphant, il rejette la neige de côté.

— Qui est-ce ? lui parvient la voix enrouée de Chipilov.

— C'est moi, Oural.

— Sois un ami, dégage l'entrée !

— C'est déjà fait. Seulement vous avez tort de rester étendus.

— Nous sommes tous sans forces. Nous gelons.

— C'est précisément parce que vous restez étendus que vous êtes sans forces. Allons, debout ! Il faut renforcer la tente. A vous trois, vous y arriverez. Moi, je suis tout seul.

« Eh ! les gars, les gars ! » Oural reprend de sa moufle la corde entourée de neige. Derrière lui il perçoit un mouvement. Une silhouette se dresse au-dessus de la tente. Oural distingue le casque fourré et la silhouette de Chipilov qui s'approche de lui. Dieu soit loué ! Enfin, ils ont surmonté leur faiblesse. Ils sont sortis. Mais Chipilov ne jette même pas un regard sur

la tente affaissée, ensevelie. Il porte sous son bras son sac de couchage roulé à la hâte.

— Je veux me réfugier chez vous, dit-il d'un air éperdu, et sans attendre la réponse, il s'insinue sous la tente d'Oural. A sa suite montent Solodovnikov et Ankoudimov. L'un portant un sweater et des bottes fourrées, l'autre un survêtement de sport et des chaussettes de feutre.

Une idée danse devant Oural : « Ils n'ont même pas pris leurs sacs de couchage. » Et la neige tombe, tombe sans cesse, du ciel sans fond.

— Qu'allons-nous faire ? dit Oural en se baissant vers la tente, où est passé Chipilov.

— Que faire, dis-tu ? Siguitov et toi, vous avez l'air d'être bien. Allons, déblayez la neige. Il ne faut pas que nous soyons bloqués. Tu en réponds. Vous devez veiller toute la nuit. Tu te rends compte ?

Et la neige tombe sans fin ; c'est comme s'il n'y avait rien d'autre au monde que de la neige. Elle emplit le monde tout autour de vous. Elle et le vent. Elle et le froid. La neige, le vent, et le froid si intolérable qu'il semble qu'on n'ait sur soi rien de chaud, et que l'on se trouve tout nu dans le gel.

Chaque fois qu'Oural jette de côté une nouvelle pelletée de neige — il ne sait plus si c'est la centième, la millième ou la millionième ? — il le fait avec une seule pensée — la lumière ! Quand donc pourront-ils se voir l'un l'autre et s'attaquer à la tâche ? Toute l'équipe. Epaule contre épaule. Il se surprend, de temps à autre, en train de se tourner vers l'est avec une prière, comme un croyant — est-ce qu'il n'est pas apparu une légère lueur grise ? Mais les ténèbres l'entourent comme auparavant. Et lui, serrant entre ses dents une cigarette depuis longtemps éteinte, crache avec fureur à l'adresse du soleil des jurons de matelot. Et lorsqu'une faiblesse accompagnée de nausée se glisse insensiblement

vers ses tempes, ses jambes et son cœur, il murmure dans un souffle : « Mais pourquoi donc ? Est-ce qu'on ne verra plus jamais le jour et la lumière ? »

Et de nouveau, il lève et abaisse la pelle. Puis il se dirige vers la tente de Souslov dressée à la même hauteur que la sienne et qui maintenant gît en un tas informe. Il se penche vers elle et entend des paroles prononcées par une voix bizarre, comme mécanique, qu'il ne reconnaît pas tout de suite pour celle d'Akichev. Est-ce là ta voix, Kazakh, toi qui es petit, mais fort comme un ours de montagne, toujours joyeux et bouillonnant comme une cascade ? Tous sont devenus autres, comme s'ils étaient enivrés par le souffle mortel d'un dragon. Ils sont soudain devenus non seulement étrangers l'un à l'autre, mais aussi étrangers à eux-mêmes.

Akichev. — J'étouffe... Aidez-moi, vite.

Souslov (d'un ton indifférent). — Ne provoque pas la panique.

Oussénov. — Vous manquez d'air, les gars. Votre tente est sous une montagne de neige. Vous allez suffoquer !...

Souslov. — Au diable !

Le tas de neige bouge, et Souslov surgit comme une taupe de son terrier. « Il n'a pas voulu se dégager. Il a éventré le toit avec son couteau. Il est sorti à travers le dessus de la tente », comprend Oussénov.

Lui-même ne pourrait pas expliquer quand le jour est venu — sombre, gris, masqué par un voile de neige. Mais tout de même, c'est le jour !

— Voilà, les petits gars ! Ceux qui en ont la force, creusez une caverne dans le versant ! commande Chipilov sans sortir de la tente. Il faut se hâter tant que la tempête ne nous a pas engloutis.

— Commençons, Oural, reprend Siguitov d'une voix mal assurée. Seulement, nous n'y arriverons pas tout seuls, il faut que quelqu'un nous aide.

Gontcharouk sort de la tente, en resserrant le capuchon de sa combinaison. Il tire une pelle de sous la tente et lentement, comme s'il n'était pas très sûr de ce qu'il fait, il la fixe au manche d'un piolet et, toujours avec aussi peu d'assurance, il détache un premier paquet de neige. Oural rencontre le regard de Siguitov et sans dire un mot — tout n'est que trop clair — attaque le versant. Les affaires ne sont pas fameuses, si un hercule, un dur à la tâche comme Gontcharouk se meut comme un pantin qu'il va falloir remonter. On peut même dire que la situation n'est pas fameuse du tout !

Une heure, puis une autre... Gontcharouk est déjà à l'intérieur de la grotte. L'engourdissement de la nuit semble l'abandonner, et il envoie sans arrêt des blocs de neige que Souslov repousse avec les pieds, et que Siguitov et Oussénov rejettent à l'extérieur.

« Tout n'est pas encore perdu » — une étincelle d'espoir jaillit dans l'esprit d'Oural, mais elle s'éteint de nouveau lorsqu'il voit les autres.

Le premier qu'ils font entrer dans la caverne est Alexandrov. Il fixe distraitement leurs visages comme s'il ne reconnaissait pas ceux avec qui, au cours de tant d'années, il avait partagé jusqu'à sa dernière galette, et aussi toutes ses victoires. Il est comme frappé de stupeur.

— Tchérépanov, viens dans la caverne, appelle Oural.

— Ecoute-moi, Oussénov, lui chuchote Tchérépanov d'un air de conspirateur en se penchant vers lui. Procure-moi des shackletons. Je donne cinq cents roubles.

— Qu'est-ce qui te prend ? bondit Oural. Non, mais est-ce que je vends des chaussures ?

— Bon, bon, ne te fâche pas. J'en donne mille. On tope là ?

Et il retombe dans une stupeur indifférente qui, comme le constate Oural avec une angoisse et un effroi

croissants, s'empare à la fois de Solodovnikov, colosse un peu fruste, maître d'équipage de la flotte, de l'intelligent Akichev et de leur chef, Chipilov.

— Où est-elle, votre caverne ? Il n'y a pas trace de caverne, affirme Solodovnikov, debout auprès de l'entrée, tache sombre dans la neige.

— Que voulez-vous faire de moi ? se débat Akichev. Son blouson de duvet est enfilé d'un seul côté, mais lorsque ses camarades essayent de le lui enfiler normalement il les repousse; et tantôt il semble vouloir partir vers un but inconnu, tantôt il commence à chercher dans la neige, répondant aux questions par un regard vague.

La tempête à haute altitude avait contusionné, littéralement assommé les hommes. Elle avait déréglé leur état psychique. Il n'est pas rare, dans les hauteurs, qu'un sportif vigoureux et de première classe se change soudain en enfant sans volonté et prêt à fondre en sanglots. Car ici les hommes n'ont pas à lutter seulement contre la pente abrupte mais aussi contre l'atmosphère raréfiée de l'air. Et c'est plus d'une fois dans ces circonstances qu'un homme a rêvé d'une bouffée d'air, d'une simple bouffée d'air, mais complète et qui vous rassasie !

Les journaux des expéditions de l'Himalaya témoignent de ces souffrances.

« Je suis mort », déclara d'un ton sans réplique un alpiniste à son voisin de cordée. Et ce n'est qu'après avoir fait descendre le « mort » vivant de quelques centaines de mètres, dans une zone d'air moins raréfié, que l'on réussit à le convaincre que, tout de même, il était, ma foi, vivant !

Dans cette lutte constante avec l'altitude qui vous oppresse, l'homme se sent en proie à une telle angoisse que Smyth, alpiniste britannique réputé pour son habileté et sa haute tenue, décrivait ainsi le raid solitaire qu'il

avait accompli. Il s'avance, seul sur des tables calcaires ; mais il est soutenu par cette pensée : il n'est pas seul, mais avec son coéquipier Sheapton (celui-ci, malade, a dû rester au camp). « Si je dérape, songe Smyth, il aura le temps de me retenir. » Et de temps en temps il dit quelques mots à son camarade. « Il faut se restaurer », décide au bout d'un moment notre alpiniste, et comme il convient à un bon camarade, il partage le cake en deux. Il se retourne et reste longtemps sans pouvoir comprendre où est passé celui à qui était destinée la deuxième portion.

Voilà ce que c'est que l'altitude !

Il semble maintenant que Chipilov se rend compte, à son tour, que la tempête, ayant pris sa victime à la gorge, ne la lâchera pas. Qu'il est impossible d'attendre.

— Tu vois ce qui se passe, Oural ? dit-il faiblement en se dirigeant vers la caverne.

— Est-ce que je te dis le contraire ?

— Il ne s'agit pas de cela, dit Chipilov, en fronçant douloureusement les sourcils. Il faut entreprendre quelque chose. Voilà. Il faut que Siguitov et toi descendiez chercher du secours. Au camp.

— Siguitov, prenons les sacs à dos et une corde. Nous allons nous encorder et descendre.

— Où cela ?

— Au « 4700 » ou au « 4200 ». En général là où sont les nôtres.

Mais ils ne se sont pas encore attachés que de la caverne parvient à nouveau la voix de Chipilov. Et Oural éprouve une singulière sensation : il se surprend à entendre des accents inconnus dans la voix de cet homme un peu rude, mais tenace, sachant se faire écouter et qui a établi sa réputation et son autorité non pas

dans des réunions, mais sur les sommets montagneux. Mais cette fois Oural entend une voix dénuée d'expression, de ce mordant qui avait toujours distingué l'ancien cordonnier, actuellement maître de sports et chef de file.

— Tenez : que tous ceux qui peuvent, te suivent également.

— Et toi, que fais-tu ? s'étonne Oural.

— Je n'ai rien à mettre aux pieds.

— Zut, alors ! explose Oural.

Il retire son sac à dos, et une minute plus tard il est déjà en train de fouiller dans cet amalgame de neige et de cordes, de gamelles et de livres qu'il voit à la place de la tente de Chipilov. Il dégage la neige, tire un shackleton. « Ce n'est pas cela ! ... C'est une grande pointure, pas moins de quarante-cinq... c'est à Solodovnikov. » Sa main retire tantôt un paquet de cigarettes sur lequel est dessiné un chien, tantôt un sweater en poil de chameau. Non, il n'y a pas ici de shackletons et il ne faut pas s'attarder, sinon on ne pourra pas atteindre la tente sur le versant avant la nuit.

Avec des gestes rapides, habituels, presque mécaniques, il s'entoure la poitrine de la corde. Siguitov et lui sont prêts ! Qui vient encore avec eux ? Sélidjanov... Ryspaev... Gontcharouk. Il semble que l'on puisse partir.

— Et moi ? Il ne me reste plus qu'à mourir ? lui parvient une exclamation désespérée, et Ankoudimov surgit de la tente de Souslov au toit éventré.

— Qui te dit cela ? lui dit Oural d'un air étonné. Joins-toi à nous. Tu as sans doute entendu ce qu'a dit Chipilov ?

Mais Ankoudimov se hâte tant, ses mouvements sont si convulsifs qu'il s'empêtre dans les cordes et met un certain temps à se dégager.

Enfin, ils se mettent en marche...

— A ce moment, dit d'une voix sourde et morne l'homme dans son sac de couchage, la face assombrie par les souffrances et le chagrin, les yeux enflammés, l'homme qui ne donne pas encore l'impression d'être complètement revenu en ce monde, — à ce moment j'ai regardé Chipilov et il m'a regardé à son tour, mais ni lui ni moi nous ne savions alors que c'était pour la dernière fois...

Au bout d'une heure de descente Sélidjanov les arrête :

— Il n'y a pas de vue ouverte. Nous ne savons même pas où nous allons.

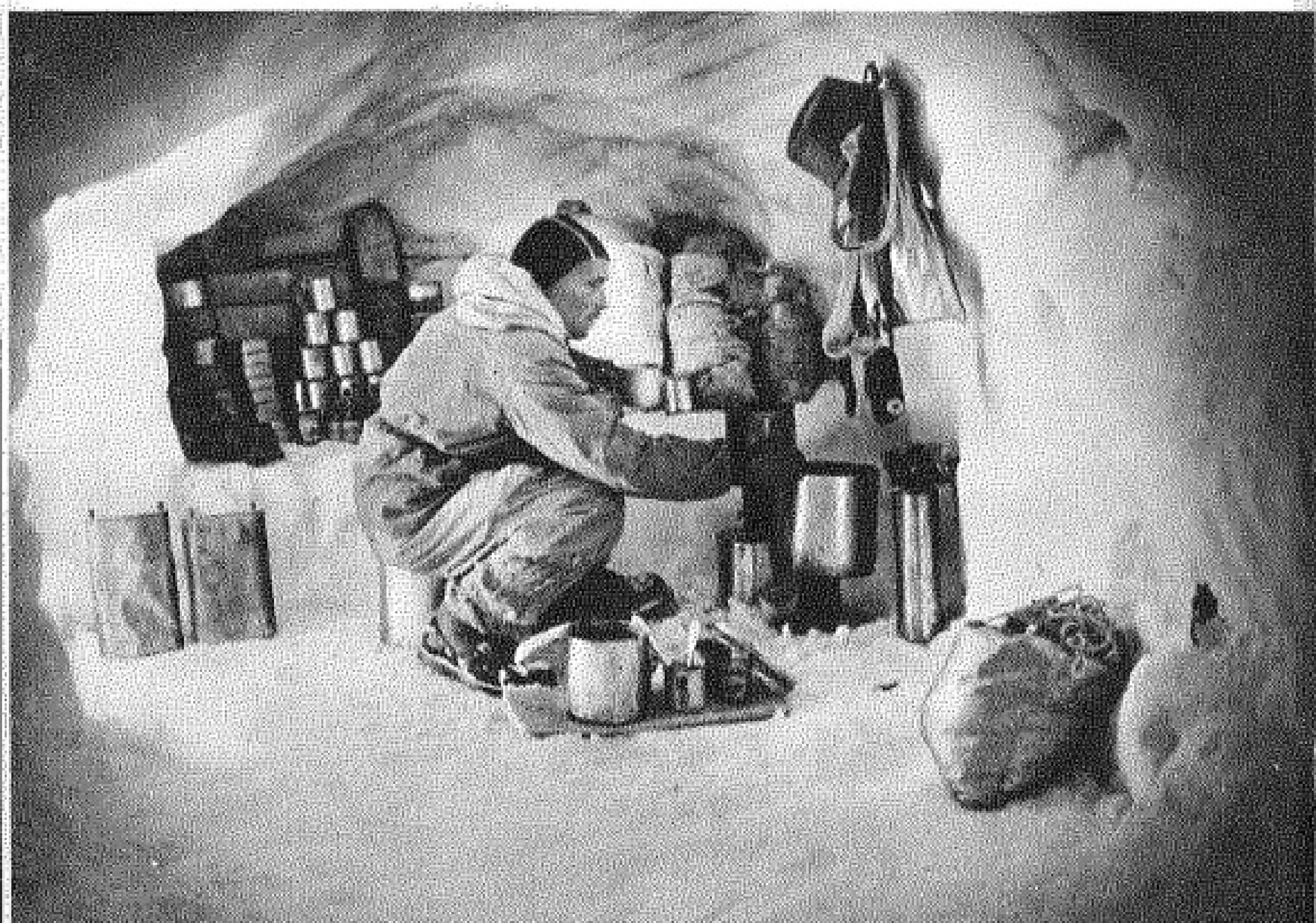
— Nous allons nous enferrer à cette descente, le soutint Gontcharouk. Il faut rebrousser chemin, pendant qu'il est encore temps. Mieux vaut geler dans la caverne que Dieu sait où.

Quatre hommes retournèrent en arrière, et trois continuèrent la descente. Ils avançaient à travers une brume blanchâtre, et il y eut un moment où en voyant un précipice à pic ils comprirent qu'ils s'étaient fourvoyés, et qu'ils descendaient vers le Sin-kiang. Ils changèrent de direction et avancèrent à nouveau, de plus en plus lentement, avec de plus en plus de peine. Ils relevaient Souslov qui tombait souvent, et repartaient. La nuit ils se serrèrent l'un contre l'autre dans une niche peu profonde creusée au couteau. A l'aube, ils se remirent en route. Les chutes de Souslov devenaient plus fréquentes dans la neige, et lorsqu'ils le relevaient, ils chancelaient eux-mêmes et laissaient retomber le corps alourdi de leur camarade.

Au cours d'une halte, ils placèrent Souslov dans un sac de couchage. Il grommelait que ses jambes allaient geler, et ils enfilèrent un sac à dos par-dessus le sac de couchage. Et soudain Souslov, leur camarade, grand et large d'épaules, ouvrit ses yeux tous grands. Mais il ne voyait déjà plus ni ses camarades ni le monde qui

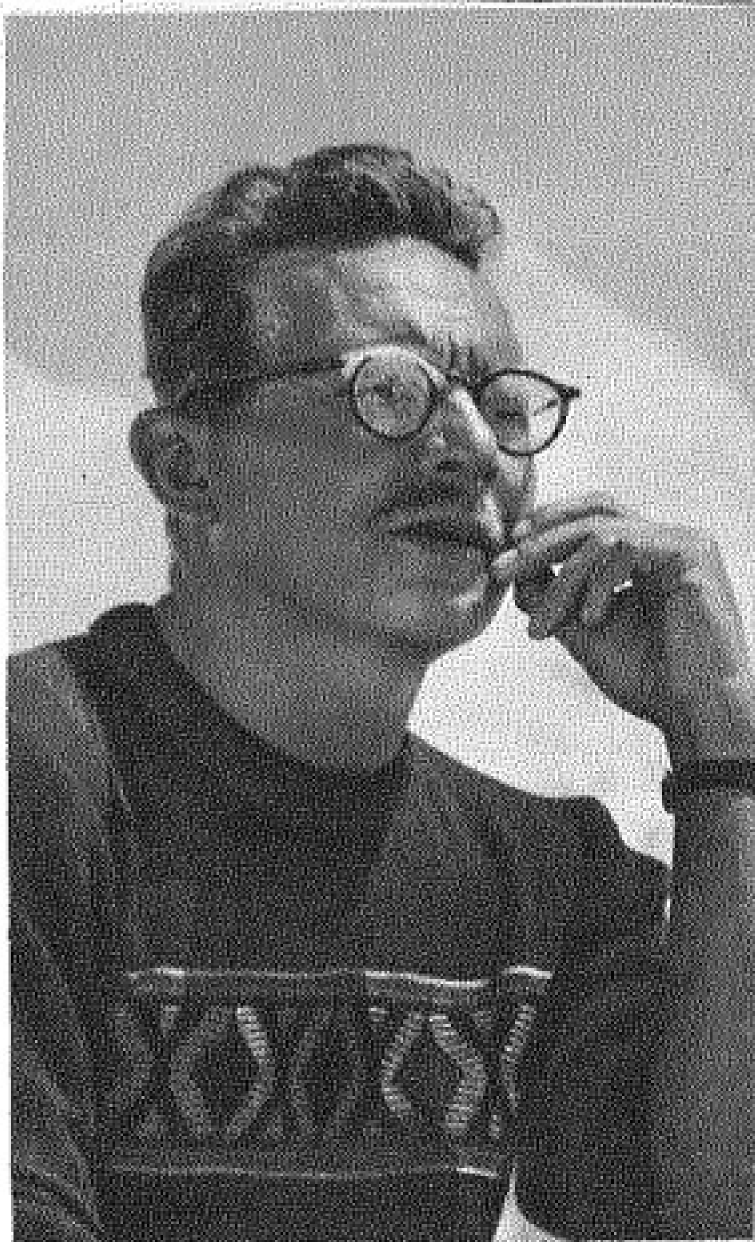


Iouri Tour a à cœur de donner un brin d'élégance au

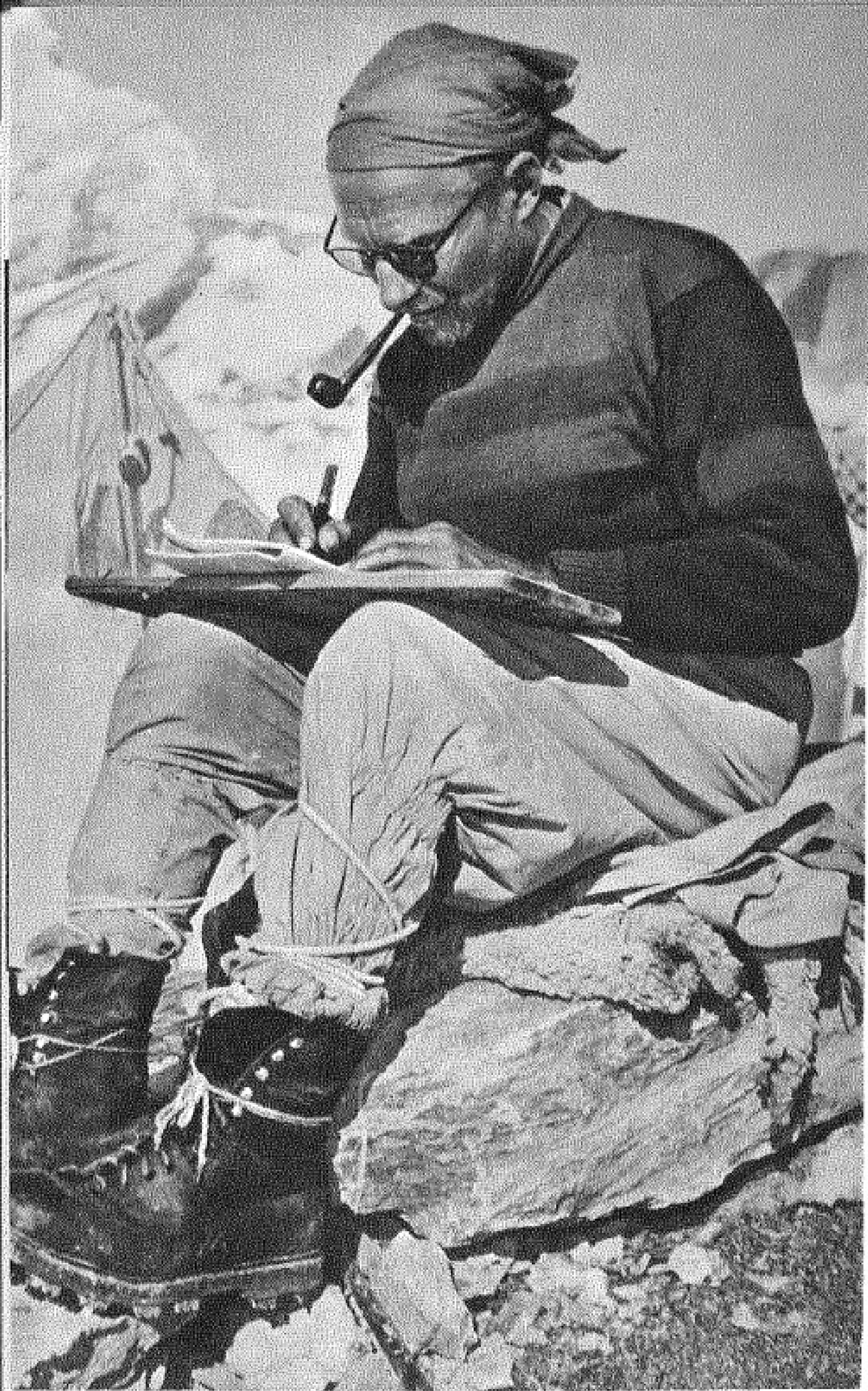


Piotr Boudanov, « cordon bleu » de l'expédition.

Iakov Arkine.







l'entourait. Les spasmes contractaient les muscles de son visage. Puis il laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Et ce fut tout.

Siguitov reprit la descente. Oural resta auprès du corps. Il resta là un soir, une nuit, et encore un jour. Et lorsque, surgissant du brouillard, le Pic des Topographes militaires, comme taillé dans un seul bloc, se dressa devant lui, il devint pour lui le phare grâce auquel il put, comme un nageur dans un océan sans rives, retrouver son chemin.

Il avait faim. En marchant, il s'imaginait qu'il était arrivé au camp et qu'il buvait du thé, du thé brûlant qui vous emplit tout entier de sa chaleur. Et on lui en verse encore. Et du pain ! Et de la viande !... Il y avait deux boîtes de lait condensé dans le sac à dos qu'ils avaient passé autour des pieds de Souslov, mais Oural n'avait pas osé les prendre.

En fait, voilà tout... Il reste à ajouter qu'il errait sur le glacier. Les tentes sur le versant ? Non, il ne les avait pas remarquées. Forcément, il devait passer tout près. Eh bien, c'est qu'il voyait mal, qu'il réalisait mal, s'il était passé à côté. Il sentit soudain que sa joue allait heurter violemment quelque chose. Quelque chose passa devant ses yeux, et il se retrouva dans la crevasse, dans l'eau.

On sait le reste. A l'aide de son piolet il dégagea un creux, et il y passa ces vingt-six heures. Il attendit... Il ne fut plus qu'attente... Et il attendit assez pour être sauvé...

Quelques jours plus tard, des alpinistes appelés par le signal d'alarme, étaient en marche vers le pied de la montagne redoutable. Ils venaient de l'Alataou Transilien, des hauteurs du Pamir. Ils montèrent au sommet « 6700 », où, dans la nuit du 18 au 19 août, la tem-

pête avait surpris les hommes. Mais vingt-quatre heures après, le vent seul régnait là où gisaient les tentes renversées, tombées en même temps que ceux qui les avaient habitées, les tentes déchirées par la tempête, lacérées par les hommes cherchant une sortie. Des empreintes inégales, zigzaguant de part et d'autre, montraient combien s'étaient agités, cherchant vainement le salut, les hommes surpris par l'impitoyable tempête du Tian-chan.

Ainsi qu'un stratège expérimenté et perfide, la montagne les avait dispersés, afin d'avoir à combattre non pas une équipe, mais des individus isolés.

LE CHEF DE FILE DE L'ALPINISME SOVIETIQUE

Tout comme les hommes, les montagnes ont leur biographie. Certaines, qui frappent dès le premier regard par leur taille et tout leur ensemble, se révèlent soudain inexpressives et d'un intérêt purement documentaire : tant de mètres d'altitude, nom des roches qui les composent, dates des ascensions, énumération des alpinistes qui y ont pris part. Et voilà toute leur vie ! Mais pour d'autres, leur biographie est comme un poème : il y a des pages mystérieuses, des pages tragiques, et enfin des pages héroïques.

N'est-ce pas une vie de ce genre qu'il a été donné de vivre à ce géant duquel nous nous approchions dans les derniers jours de juillet, après une longue marche parmi des cols élevés au-dessus des nuages, par des gués traversant des rivières toujours bouillonnantes et dégageant un froid de glace, à travers des entassements chaotiques de moraines? Le chemin difficile était marqué non seulement par les tas de rochers en forme de pyramides, visibles de loin, dressées par nos éclai-

reurs, mais aussi par une ligne rouge en pointillés sur les pierres aiguës, trace des pattes ensanglantées de nos chevaux.

C'était le Pic de la Victoire !

Le sommet qui, comme nous l'avons raconté, avait jusqu'en 1943 caché aux hommes non seulement son lieu de résidence, mais même sa taille.

Le sommet géant qui savait se rendre invisible, car beaucoup l'avaient vu de loin, mais, lorsqu'ils avaient voulu se diriger vers lui, des murs de montagnes s'étaient dressés devant eux, dissimulant le géant comme pour le protéger des incursions de l'homme, turbulent et curieux.

Jour et nuit, avec un grondement continuel, le Sarydjaz roule ses eaux troubles non loin de notre bivouac. En se frayant un chemin à travers les murs de granit des montagnes de Kirghizie, il recevra les eaux de nombreux affluents pour apparaître sur le territoire de la Chine, où on lui donnera le nom d'Aksou, puis disparaître dans les sables du désert de Takla-Makan.

Demain à l'aube, avant que les neiges durcies par le froid ne commencent à fondre, gonflant les rivières, nous commencerons la traversée. En attendant, tout en regardant les neiges des cols et des crêtes du Tian-chan, qui blanchissent vaguement au-dessus de la rive gauche, comme il est agréable de s'étendre auprès du feu de camp, sur l'herbe qui garde encore la chaleur du jour ! En effet, lorsque nous aurons franchi la chaîne, nous resterons plusieurs mois sans voir ni herbe ni verdure, dans ce monde de glace vers lequel nous nous dirigeons.

Devant le col, nous sentons déjà le souffle puissant et froid des montagnes. Ce matin, l'un d'entre nous volut boire et tendit la main vers son gobelet, dans lequel il restait du thé de la veille. Tiens! Le thé était couvert d'une épaisse couche de glace. Du reste, l'exté-

rieur de la tente est blanc de givre. Les toiles suintent au-dessus de nous, et de grosses gouttes tombent méthodiquement sur ceux qui aiment à paresser dans les sacs de couchage, leur rappelant une des tortures des inquisiteurs, qui consistait à faire tomber des gouttes d'eau sur le crâne rasé de la victime, à un rythme strictement régulier. A mon avis, le grand inquisiteur lui-même aurait perdu son temps avec nous ; la goutte d'eau ne suscite rien d'autre qu'un intérêt purement sportif : qui donc sera sa prochaine victime ?

Après avoir frayé un chemin à travers un champ de neige de deux kilomètres, nous sommes montés, dans les derniers jours de juillet, au col de Tiouz, sur la chaîne du Tian-chan. Même les alpinistes chevronnés, qui avaient parcouru au cours de plusieurs années les montagnes du Grand Caucase, ont vu ici un monde ayant d'autres proportions, et où bien des sommets de Kabarda ou de Svanétie eussent semblé des avortons. Là, tout était énorme : les crêtes se succédant jusqu'à l'horizon, comme les vagues d'un océan sans limites, la foule des sommets dressés au-dessus d'elles, et les rubans des glaciers, nettement visibles, avec les nappes des rivières auxquelles ils donnent naissance, les glaciers qui amènent dans les vallées le froid éternel et les couleurs verdâtres des avalanches de glace.

Notre expédition de 1956 portait le nom de l'« Expédition unifiée ». Son principal noyau était constitué par des Moscovites, membres de la société sportive « Spartak », dirigée depuis dix ans déjà par Vitali Abalakov, sportif d'un certain âge, à la peau tannée par le soleil et les vents, aux yeux perçants, enfoncés profondément. Aux spartakistes s'étaient joints les alpinistes du Kazakhstan qui, deux fois déjà, avaient essayé de prendre d'assaut le sommet inaccessible et mystérieux.

...Du Tiouz, le sentier descend dans la vallée de l'Inyltchek, resserrée de toutes parts entre les chaînes.

De la crête exposée aux vents qui courent au-dessus du Tian-chan, on voit se dérouler sur les versants la ligne grisâtre d'un sentier, foulé, damé par des milliers de sabots de chevaux. Notre caravanier, Akimkan, dont le teint ferait pâlir d'envie une habituée de nos salons de beauté — une tendre peau de pêche, et des couleurs roses ressortant sous le hâle sombre — nous raconte que, réellement, seuls les alpinistes et quelques rares chasseurs s'aventurent pendant la saison estivale dans la vallée. En hiver, il en va autrement ! Par un caprice de la nature, cette vallée élevée, creusée par l'un des plus grands glaciers du monde et entourée des neiges éternelles des chaînes qui l'encadrent, est réputée pour son climat doux et ses riches pâturages. C'est ici que passent l'hiver les troupeaux de moutons des kolkhoz de montagne. Mais maintenant, nous avançons un jour, deux jours, cinq jours, et ne croisons que des crânes d'argalis blanchissant dans l'herbe, et des enclos vides, abandonnés, sous les rochers.

Voici, tombant des hauteurs, la cascade du ruisseau Maï-Boulak, au-delà duquel nous ferons halte avant de passer sur le glacier, dont la lourde masse s'étend entre les crêtes et voisine avec les tons verts et ensoleillés de la vallée.

Par l'ouverture de ma tente on découvre un triangle de ciel bleu clair, nuançant les lourdes nappes de neiges accrochées au pic Nansen, au-dessus de la ceinture des sombres rochers qui forment le socle du massif. Peu de sculpteurs ou d'architectes sont capables de créer des lignes harmonieuses et cohérentes telles que celles du pic Nansen qui attire les regards, avec sa coupole étincelante de blancheur et ses ailes hardiment portées en avant.

Au-dessous du pic, telle de la mousse, verdit une bande de sapins du Tian-chan, et nos chevaux, qui errent çà et là sur le versant, ressemblent à des jouets.

Un vol de coqs de montagne — qui, selon les traditions kirghizes, portent bonheur — est passé au-dessus de nous, dans la formation typique d'une escadrille d'avions à réaction. Puissent-ils effectivement nous porter bonheur !

Le camp est levé, et nous nous rapprochons sans cesse du chaos du glacier, paraissant si grossier à côté de l'inimitable élégance des sommets voisins. Ainsi qu'une meule d'une puissance inouïe, l'Inyltchek a, pendant des années, broyé et déplacé des flancs des montagnes une quantité de pierres, telle qu'elle suffirait à dresser une digue en travers de l'océan. Il les charrie avec ardeur. Et des blocs qui, en quelque station balnéaire, porteraient des noms poétiques : « Rocher des aurores » ou « Récif des amoureux », et passeraient presque pour des sommets isolés, ne sont ici rien d'autre qu'une masse grise informe.

Bien que nous avancions sur un glacier, nous ne voyons pas de glace. Elle est complètement dissimulée par la couche superficielle des moraines, dont l'épaisseur est évaluée par certains chercheurs à une centaine de mètres.

« Sur le glacier Inyltchek se trouve tout un chaos de blocs énormes, mêlés de petits fragments de roches, de sable et de débris, écrivait Merzbacher. Cette couverture *a plus de 100 mètres* d'épaisseur. » (Souligné par moi. — *E.S.*) C'est aussi l'opinion de Friedricksen (1908-1909) et de R. Zabirov (1947).

Seuls les glaciologues du groupe de G. Avsiouk, qui vinrent sur le glacier en 1947, furent, selon leur propre expression, « frappés par l'insignifiance de la couche de moraines recouvrant la surface de la glace ». Le couvercle de moraines n'excédait pas 40 centimètres, n'atteignant le plus souvent que 10 à 20 centimètres.

Mais la question n'est pas seulement dans les chiffres. Le glacier frappe par ses proportions. C'est com-

me si un immense géant avait commencé ici un travail et, après avoir entassé des pierres et de la glace, était parti sans terminer son œuvre.

Plus nous avançons, et plus nous distinguons, sous le gravier, les couches grises de la glace. L'eau brille dans les lacs cendrés, émeraude, bleus, avec des glaçons qui se balancent à sa surface ; on entend le bruit des pierres qui à tout instant glissent le long des parois, et les clapotis sonores accompagnant la chute de gros blocs de rocher. Le glacier vit de sa vie propre.

Un mur de glace gris sale, de la hauteur d'une maison de quatre étages, est apparu, offrant des couches distinctes qui permettent de lire, comme d'après les cercles d'un arbre coupé, l'âge du glacier. Des trous béants paraissent sans fond, en raison de l'obscurité profonde qui y règne.

Nous passons la clairière Merzbacher, dernière clairière penchée craintivement au-dessus du glacier qui la resserre. Au-devant, sur un rocher, s'est dressée une silhouette sévère, rappelant Pierre l'Ermite conduisant les croisés. C'est Abalakov, bâton en main, avec un ample manteau argenté, flottant au vent, et une serviette nouée à la façon d'un turban. Il a terminé sa reconnaissance et commande d'un ton bref : « Déchargez, et renvoyez les chevaux. Nous installons le camp de base sur cette moraine. »

Et nous voilà dressant des tentes basses qui nous arrivent à l'épaule, à l'endroit où le glacier de la Petite Etoile se jette dans l'Inyltchek. Des foules de sommets nous entourent, et seulement quelques-uns parmi ces géants portent un nom : le pic Maxime Gorki, dressé devant nous, qui n'a jamais vu un homme sur ses versants, son voisin, le pic Tchapaev, et enfin le Khan-Tengri, qui plus souvent que les autres se cache à nos regards ou aux objectifs de nos appareils photographiques en disparaissant dans les nuages. Mais le soir,

lorsque le soleil disparaît derrière les crêtes du Sary-djaz et que les derniers sommets sombrent dans le lointain crépusculaire, lorsque la nuit va reprendre ses droits et que la pleine lune, sans se hâter, vogue au-dessus des sommets, un miracle se produit ! Dans la grisaille toujours plus épaisse surgit un rayon invisible aux hommes, et les tons chauds du soleil, pendant un moment presque insaisissable mais nettement distinct, colorent le bord supérieur du sommet du Khan-Tengri et des plus hauts de ses voisins, et aussi un sommet très lointain, situé peut-être en Chine, presque invisible le jour, et qui a surgi maintenant dans un intervalle entre les crêtes qui se pressent à l'horizon.

Les nuages se sont dispersés. Sous la lumière de la lune surgissent les sommets qui nous entourent, et nous les regardons avidement, comme si nous les voyions pour la première fois. Les ombres profondes de la nuit. Des ténèbres insondables émergent les versants, argentés par les rayons de minuit, et la brillante couronne de platine du Maître du Ciel. Partant des flancs de ce sommet, le large lit du glacier de la Petite Etoile disparaît dans le noir, et, dans les neiges, court la ligne sombre du sentier fraîchement foulé.

Les empreintes d'un homme. Elles ont été imprimées par Abalakov, marchant comme toujours à l'avant, sur ce chemin d'alpiniste où il mit le pied pour la première fois il y a exactement un quart de siècle, comme il le rappela au cours d'une soirée lorsque, sur la demande des jeunes, il parla de lui, comme feuilletant les pages de sa propre vie.

Les « Colonnes » de la taïga de l'Iénisseï sont la patrie sportive d'Abalakov. C'est en ce lieu, où l'écorce terrestre déchirée il y a des millions d'années par la lave bouillonnante s'est dressée en des centaines d'étranges blocs de syénite, que s'est constituée, dès le mi-

lieu du siècle dernier, l'association des « colonnistes ». Depuis longtemps, les Sibériens se livraient à des escalades vertigineuses sur leurs « Colonnes ». Ici se créa également un style national et particulier d'escalade, dénué d'effets extérieurs, simple et sévère, un peu fruste, mais sûr, tout comme le caractère d'un Sibérien.

Les « colonnistes » ignoraient les câbles, les rampes et autres commodités dont les patrons des hôtels alpestres en Suisse équipent les touristes. Des caoutchoucs, un gilet et une solide ceinture de toile — c'est avec cet équipement peu compliqué que les « colonnistes » font les parcours les plus insensés. La victoire n'est remportée que grâce à la maîtrise, à la hardiesse, au calcul.

Le blond Vitali Abalakov grandit avec les autres enfants de Krasnoïarsk, sur les bords du libre Iénisseï, et sur les escarpements des « Colonnes ». C'est sur les rochers de sa chère taïga que se forma et se renforça en lui ce « sentiment de la pierre », qui en fit un grimpeur incomparable. A l'âge de douze ans, gamin maigrichon, sans très bien savoir lui-même comment il s'y était pris, Vitali s'était hissé au faîte du « Rasval » [« le Chaos »]. Et ce n'est que là, lorsqu'il regarda du haut de la paroi à pic, que ses genoux fléchirent d'une manière désagréable et que la peur du vide s'empara de tout son être. Il aurait pu, bien sûr, appeler à l'aide des « colonnistes » plus âgés, mais dès cette époque le petit Vitali se distinguait par son obstination. Le galopin passa deux heures, cent vingt longues minutes, au sommet, réfléchissant au chemin qu'il prendrait pour redescendre. Et il trouva ce qu'il cherchait, comme il l'a trouvé invariablement tout au long des vingt-cinq années qu'il a consacrées au sport de haute montagne.

Et sur les sommets des monts Saïan, sur les « Colonnes », il éprouva le sentiment de fierté de l'homme qui a vaincu la peur de l'altitude, et qui se dresse plus haut que les sommets qui l'entourent.

Les sommets du Grand Caucase furent le second degré d'altitude qu'il a franchi.

Le train approchait de Piatigorié, de ces lieux que Evguéni, debout près de la fenêtre, se rappelait depuis ses années d'enfance, pour avoir lu Pouchkine, Lermontov, Tolstoï. Lorsqu'il ouvrit la fenêtre toute grande, le vent décoiffa ses cheveux blonds, et à ce moment il vit les montagnes, dressées au-dessus de la steppe comme des îles sombres.

— Valia ! Vitali ! Vite ! Voilà les sommets ! appela Evguéni.

Son frère Vitali et la jeune fille qui les accompagnait, se collèrent à la fenêtre, scrutant avidement le lointain.

— La chaîne principale, dit tranquillement Evguéni, en montrant le sud, où blanchissaient les montagnes dans un voile de brouillard.*

— Et voici le patriarche des sommets en personne, dit en levant la main et en s'animant Vitali, parlant d'un ton bref et saccadé.

— L'Elbrouz, confirma la jeune fille aux joues rebondies, aux yeux vifs, aux cheveux coupés court, à la garçonne.

Tous les trois ne pouvaient se résoudre à quitter la fenêtre. Les montagnes qui, au premier regard, avaient paru une vision confuse, flottant entre ciel et terre, s'étaient comme abaissées contre le sol, se rapprochaient, se changeaient en réalité. Et voici que, par-delà la double coupole de l'Elbrouz, un sommet apparut, doré par le soleil, puis un autre, et un autre encore. . .

— Tiens, le voilà, dit Vitali, en montrant les contours

* Evguéni Abalakov est mort à la suite d'un accident à Moscou, en 1949.

d'un sommet massif, dressé au-dessus de ses voisins, au centre même du monde des montagnes.

— Peut-être bien, répondit la jeune fille.

— Bien sûr que c'est lui ; je vois d'ici que c'est le Dykh-Taou, notre but ! confirma Vitali. Assurément, c'est lui !

Le soir, ils dressèrent leur tente dans le jardin d'un aoul, dans les environs de Naltchik, et le fonctionnaire de la base touristique nota trois nouveaux noms dans le livre des visiteurs : « Abalakov Vitali, ingénieur-constructeur, Abalakov Evguéni, sculpteur, Tchérédova Valentine, monitrice d'éducation physique. Tous trois de Krasnoïarsk. Groupe d'alpinisme amateur. But du voyage : ascension du Dykh-Taou. Août 1931. »

Les Sibériens se révélèrent de jeunes gens sociables. Ils allaient d'une tente à l'autre, d'un groupe d'alpinistes à l'autre, écoutant plus qu'ils ne parlaient, et surtout, observant, ici, les crampons qu'aiguisait un alpiniste, là, le sac de couchage qu'un autre raccommodait. Sur les « Colonnes » du Krasnoïarsk natal, où ils passaient pour les premiers grimpeurs, on jugeait honteux de se servir d'une corde, et ils n'avaient pas la moindre notion de tout le reste du matériel compliqué de l'alpinisme.

Le même soir, une nouvelle alarmante courut d'un feu de camp à l'autre. Quatre alpinistes, se préparant à l'ascension du Dykh-Taou, étaient partis faire une escalade d'entraînement et n'étaient pas revenus. Ils étaient tombés de la crête du Misses-Taou, à quatre mille mètres d'altitude. C'étaient les Moscovites Lévine et Goldovskï, les Suisses Heglin et Möglin. Personne ne savait exactement où s'était produit l'accident.

— J'ai entendu dire que vous vous disposez à aller du côté du Dykh-Taou, dit le chef de la base, s'asseyant près des Abalakov, de l'air de quelqu'un qui entame les pourparlers diplomatiques. Vous voulez partir dans

trois jours ? Nous vous demandons ceci, camarades : ne pouvez-vous pas retarder votre ascension ? Il faudrait aider aux travaux de sauvetage. Nous vous le demandons avec insistance.

— Il n'y a pas à nous le demander, l'interrompit Vitali, l'aîné des frères.

— Comment cela ?

— Nous irons de nous-mêmes. Comment pourrait-on discuter, quand il s'agit d'aller porter secours à quelqu'un ?

— Nous pouvons partir demain, à l'aube, ajouta Evguéni.

— Voilà qui est parfait ! En haut, dans le Bézingui, chaque personne compte.

Et les frères Abalakov commencèrent leur expédition en montagne par une ascension sur un glacier qui faisait partie de la crête supérieure, de la paroi occidentale du Misses-Taou.

Les Abalakov, pisteurs de la taïga, se trouvaient pour la première fois dans ce monde de glace et de névé, d'avalanches et de chutes de pierres. Mais, chose étonnante, ils s'orientaient, se déplaçaient avec plus d'aisance et d'assurance que beaucoup d'autres, plus expérimentés. Les mois et les années de vie dans la taïga d'Abakan, dans la neige et les labyrinthes de pierre des « Colonnes » leur furent salutaires.

A un certain endroit, ils se heurtèrent à un sac de couchage en tricot, des sacs à dos et d'autres objets. C'est ici qu'avaient bivouaqué les alpinistes. Continuant de monter dans les hauteurs du glacier, de temps en temps, Evguéni levait la main, montrant tantôt l'étiquette d'une tablette du chocolat, tantôt des gants à varappe. Mais ce fut tout ce qu'ils trouvèrent. Les corps des quatre alpinistes, qui n'avaient pu atteindre le sommet, étaient ensevelis quelque part dans les profondeurs des crevasses ouvertes sur les versants, ou sous les

débris des avalanches qui dévalaient des montagnes. Et les Abalakov redescendirent.

— C'est la première fois que les Sibériens viennent en montagne ? demanda quelqu'un.

— Oui.

— Je me demande s'ils ne vont pas être dégoûtés d'entreprendre leur ascension.

— Pourquoi cela ?

— A cause du choc psychologique. Ils n'ont pas seulement eu le temps de faire connaissance avec l'alpinisme que les voilà embarqués dans une expédition de sauvetage. Il y a de quoi leur faire peur. Ils sont très jeunes.

— Je ne pense pas ! Ceux qui sont allés faire les recherches avec eux racontent qu'ils ont été surpris par un orage sur la dernière rampe. Ils sont restés deux jours dans une crevasse. Et vous pouvez me croire, ils ont supporté les difficultés mieux que tous les autres. Ce sont des gars endurcis. Non seulement physiquement, mais aussi moralement. En un mot, de vrais Sibériens ! Figurez-vous qu'au deuxième jour, leurs compagnons ne tenaient plus en place : des courbatures, des accès de toux, mais eux chantaient comme si de rien n'était. Des natures d'acier. Vers le soir, quelqu'un entrouvrit la tente : tout baignait dans le brouillard, le vent sifflait, mais une voix joyeuse d'Abalakov cria : « Eh ! eh ! bec jaune, pattes rouges, un chocard vole vers nous. Cela veut dire que le temps va changer. » En effet, au matin, le soleil reparaît, les nuages se dissipent, laissant voir une cime resplendissante. Les Abalakov se sont écriés d'une seule voix : « Le Dykh-Taou ! Notre Dykh-Taou ! C'est lui ! » Pas l'ombre d'une hésitation. Ils partiront à l'assaut du sommet. Et ils le prendront.

L'alpiniste se tut, puis ajouta après un instant de réflexion :

— Et ils attaqueront encore d'autres sommets. Ces gars-là iront loin...

Et lorsque, deux jours plus tard, le soleil s'éleva au-dessus des montagnes, éclairant les sommets du groupe du Bézingui (le Chkhara, le Djangui-Taou, le Katyn-Taou, le Guestola), trois silhouettes apparurent sur le versant couvert de névé. Elles montaient lentement le long de la pente raide conduisant au plateau qui relie le Misses-Taou au Dykh-Taou. Ils s'arrêtèrent, choisissant un chemin parmi les amoncellements chaotiques de glace et de pierre.

— Par le creux, proposa brièvement Vitali, examinant une faille du versant gelé.

— Ma foi, oui, mais je n'aime pas beaucoup la glace, répondit Evguéni.

— Il n'y a pas de meilleur chemin. Et ici, si c'est plus difficile, c'est en tout cas moins dangereux. Tu vois, par là, ce train de pierres qui roulent ?

De nouveau, le piolet s'élève, bien qu'il ne soit pas facile de tailler une marche ou d'enfoncer un crochet, lorsque la glace fragile s'effrite et se casse en plaques minces, comme du mica. Les trois Sibériens passèrent sur les rochers. Une fissure étroite au milieu des roches les mena à une plate-forme reliant les deux montagnes. Vitali Abalakov appuya le dos à une paroi de pierre et, s'aidant des pieds, il se soulevait, de plus en plus. Des gouttes d'eau suintaient sur les parois, des filets d'eau glacée vous entraient dans le cou, des glaçons fondants se détachaient avec bruit. Puis, de nouveau, le silence, le silence éternel, que seuls les coups de piolet, le bruit des crochets et de brèves exclamations troublaient de temps à autre. Vitali s'avança le premier sur le sol glacé. Lui seul était équipé de crampons qui s'enfoncent dans la glace et fournissent un appui sûr. Ah ! si tous étaient ainsi équipés ! L'ascension serait plus rapide !

Et voici la crête, cette partie de chaque sommet qui vous conduit au point culminant. Vitali s'approcha du bord, et le spectacle qui s'étendait devant lui le fit s'appuyer plus fort sur son piolet, lui, le « colonniste », qui avait oublié depuis longtemps ce sentiment qui s'empare de tous les novices, et que les alpinistes appellent la « peur du vide ».

En effet, lorsqu'on monte, ce n'est pas encore terrible. Lorsqu'on arrive sur le sommet, ce n'est pas effrayant non plus. Mais si vous regardez un instant vers le bas, le versant que vous venez de gravir se détache de sous vos pieds, s'envole à tous les diables et vous attire vers le bas à sa suite, et de tout votre corps, des genoux qui frémissent, des nerfs figés, et du tremblement qui vous vient de l'intérieur, vous réalisez ce que c'est que l'altitude. C'est cela, la peur du vide. En général, on ne naît pas intrépide. Rares sont ceux qui n'ont pas éprouvé le désir de fermer les yeux, de ne pas voir cet abîme glacé qui vous entraîne, de se mettre à quatre pattes, de se plaquer au versant, pour ne pas en être arraché, pour ne pas être emporté par cette terrible force d'attraction.

Celui qui a surmonté, réprimé, vaincu cette peur, celui-là devient un alpiniste.

Mais ce n'est pas en vain que nos trois Sibériens avaient passé leur enfance et leur adolescence sur les « Colonnes ». C'est de là que leur venait ce calme, qui ne se transforme jamais en indifférence. C'est de là que leur venait leur courage, où il n'y avait pas cette folle audace qui enivre l'homme sans volonté et le jette en avant, la tête baissée : la force des montagnes prend alors le dessus, car seuls l'esprit et la volonté peuvent arracher la victoire dans ce combat singulier contre les géants des montagnes. Ils écrasent l'homme de leur puissance physique, mais lui possède une force que la nature ne peut pas égaler. Il marche contre eux et en

triomphe, lorsque lui et ses camarades sont étroitement unis par la force de l'amitié et de la cohésion, qui élève l'homme au-dessus de tous les sommets.

— Le cirque de Mijirguine, dit Evguéni de sa voix posée, en regardant la paroi verticale, cuirassée de glace, au-dessous de la crête.

— C'est la paroi nord-est, précisa Vitali. Elle se pose là, rien à dire, la maudite !

— Peut-être que nous apprendrons aussi à grimper sur des parois comme celle-là.

— Bien entendu. Attends seulement un peu.

Ils regardèrent en silence une avalanche qui dévalait le long de la faille, dans des nuages de poussière neigeuse. Un fragment de rocher se détacha. Une chute de pierres gronda. Les montagnes, réchauffées par le soleil, commençaient leur journée.

Les alpinistes taillaient des marches dans le versant de glace, puis passaient sur les rochers, puis de nouveau sur la glace, et ainsi de suite, indéfiniment. Ils avançaient sans faire de longues haltes, presque sans se reposer, s'efforçant d'arriver, dès le premier jour, le plus haut possible.

La soif les tourmentait. La neige fondait lentement sur la tente déployée, et les alpinistes buvaient avidement et avec délices le liquide trouble, sentant le caoutchouc.

Le crépuscule qui s'épaississait les trouva à l'altitude « 4700 ». Le matin, laissant sur place leurs sacs, ils continuèrent l'ascension. On approchait des cinq mille mètres et le froid se faisait de plus en plus vif.

— Voici le sommet ! s'écria joyeusement celui qui marchait en tête, mais une minute plus tard, il se reprit, confus. Il y avait erreur ! Devant eux il y avait encore une tour, et de taille.

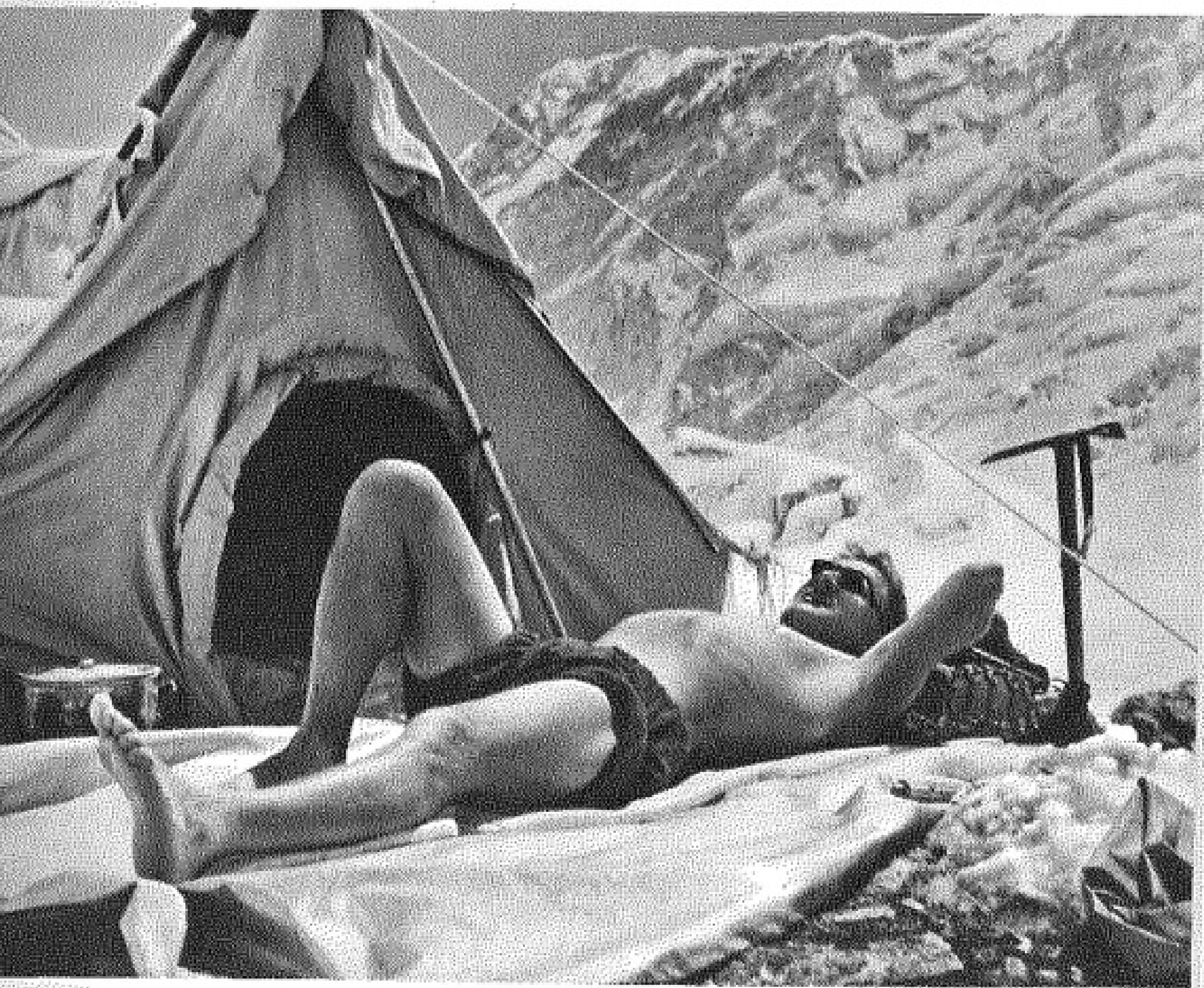
A midi ils atteignaient enfin le sommet, le premier de leur riche biographie sportive.



7000
6500
6200
5800
5300



Victoire !



Bains de soleil au milieu des neiges éternelles.

Abalakov n'a rien d'un « collectionneur de sommets ». La liste de toutes ses ascensions en un quart de siècle tiendrait sur une carte postale. Mais ces quinze lignes pèsent infiniment plus lourd que les palmarès d'autres maîtres, qui comptent des centaines de « premières ». Chacune de ses ascensions est riche de recherches créatrices.

Lorsque, cinq ans plus tard, Abalakov revient sur le Dykh-Taou, il ne renouvelle pas l'itinéraire de 1931. Maintenant, sur ce sommet de plus de cinq mille mètres, classé de quatrième catégorie de difficulté, il mène dix de ses élèves. Et tout le détachement monte dans la région de Pamir, sur le pic du « Trapèze » (6 100 m).

Dans la chaîne du Turkestan il prospecte des minéraux utiles, et pour la première fois l'alpiniste assume sur ces chaînes lointaines le rôle du prospecteur.

Il est l'un des premiers à aller en montagne l'hiver, et la trace de ses skis s'inscrit sur les neiges vierges des cols. Avec des camarades et des élèves il crève le « plafond » de l'alpinisme soviétique, gravissant le pic Lénine (7 000 m). Travail infernal, en atmosphère raréfiée, dans des brouillards insondables et des vents de tempête.

Conformément à l'alphabet russe, l'alpinisme est la première des disciplines sportives. Le nom d'Abalakov ouvre la liste des alpinistes soviétiques. Et cela, il le doit non pas à la lettre initiale de son nom, mais aux victoires qui marquent sa carrière. Et c'est pourquoi son nom ouvre la liste respectable des sportifs décorés de la plus haute récompense de l'Etat soviétique, l'ordre de Lénine.

La deuxième guerre mondiale avait pris fin. On approchait de l'automne 1946, lorsque Vitali, descendant du glacier Kachka-Tach, arriva au camp de l'Adyl-Sou. De sa démarche sautillante (réminiscence du Khan-Tengri), il franchit le couloir et entra dans une pièce bien

éclairée. Un sportif bronzé, avec une toison de cheveux blonds, se leva et vint à sa rencontre. C'était Alexandre Goussev, météorologiste du premier hivernage sur l'Elbrouz, ayant pris part à la bataille pour les cols du Grand Caucase. Ses lèvres charnues comme celles d'un enfant, s'ouvrirent en un large sourire, lorsqu'il déploya une feuille de papier portant le blason soviétique.

— Heureux de te féliciter, Vitali Mikhaïlovitch ! dit-il en tendant les mains. Au nom de toute notre commission et personnellement. La commission d'expertise d'Etat approuve et accepte tous les modèles du nouvel équipement soviétique que tu as présentés. Nous avons tiré la conclusion la plus positive.

En silence, Vitali regarda la table, où il vit ses modèles, réalisés en acier, en bois, en tissu... Des crampons avec deux dents antérieures considérablement raccourcies, et deux autres dents supplémentaires, dirigées non vers le bas, mais en avant, comme prolongeant les orteils. Il y avait pensé dès les jours où ... mon Dieu ! aidez-moi à me rappeler ! oui, oui, c'est cela, en trente-deux, lorsqu'un célèbre alpiniste suisse leur avait fait une démonstration d'escalade sur une pente glacée.

Il prit en mains le piolet, le comparant involontairement avec le piolet dit académique, accroché ici même, au stand du cabinet d'enseignement du camp. Un manche court, un tranchant transformé en marteau. Une tige mince placée dans le bec, et rappelant un bec de canard. C'est ce qu'il a apporté de nouveau à cet instrument, qui, selon les alpinistes, a cent vingt usages différents. Il le posa machinalement sur sa paume, comme pour le peser. Chaque détail de cette petite pelle triangulaire, cet étai d'acier prolongeant le piolet, et même quelque ouverture percée dans la latte, ont leur biographie, exactement comme l'homme qui a beaucoup cherché, travaillé avec acharnement.

. . .Des années et des sommets. Des hommes et leurs actes. Ils défilent maintenant devant Abalakov, comme si le métal brillant d'un éclat un peu terne avait soudain acquis le don de la parole et de la vision. . . Mil neuf cent trente-sept. . . La nappe de glace élevée au-dessus du pays entier. Des hommes avancent sur une étroite crête couverte de glace. L'altitude est proche de sept mille cinq cents mètres. Et il faut tailler des marches dans la glace compacte. Il faut se tracer un chemin. L'un des alpinistes tombe dans le vide et disparaît. . .

Mil neuf cent quarante-deux. Du sommet du Talgara, un sportif descend en s'aidant d'une corde. Vitali se représente distinctement cet athlète, champion de lutte, excellent skieur et alpiniste de premier ordre. Mais un hasard, une pierre qui se détache du roc, lui fait perdre l'équilibre, et l'homme tombe dans le vide avec sa corde. C'est la fin !

Combien de cas semblables sont inscrits dans la mémoire de l'alpiniste ?. . .

Vitali évoque la clairière verte sur le vieil observatoire de l'Elbrouz. Une plate-forme de cette fameuse voie conduisant à l'altitude « 5 000 ». Ici reposent ceux qui sont tombés dans le combat inégal contre les géants de glace. Et cette lutte n'était inégale que parce qu'à la force aveugle des montagnes l'intelligence de l'homme ne pouvait encore opposer ni un outillage adéquat, ni une cohésion suffisante des sportifs. Et Vitali pense avec anxiété à la force qui permettrait de s'élever plus haut que les montagnes.

Les murs de la pièce s'écartent. Devant le maître de sports émérite et ses amis se dressent les sommets, de toute leur taille, comme des lutteurs au moment de l'assaut. . . On voit les nuages floconneux d'énormes avalanches. On entend le fracas des chutes de pierres. Des crevasses s'ouvrent, béantes comme la gueule de

dragons fabuleux. C'est là l'adversaire qui, en langage sportif, utilise les coups défendus. Mais ni les milliers de mètres à pic, ni les coups de bélier de millions de pouds de neige ne peuvent maintenant retenir l'homme dans son élan vers les hauteurs. Il se dresse aussi haut que les sommets. Il triomphe d'eux. Son intelligence et sa volonté le rendent plus fort et plus grand que toutes les forces de la nature, gigantesques mais aveugles.

Des dizaines de chemins mènent à chaque sommet, et les plus courts, les plus droits sont loin d'être toujours les plus faciles. Ce n'est qu'en faisant la conquête de l'air, que l'homme a pu se servir d'une règle pour établir le chemin le plus direct pour un avion. Ce n'est qu'en trouvant de nouvelles forces, dépassant la résistance furieuse des montagnes, qu'il a pu maintenant, sans s'exposer à un risque inutile, prendre l'une après l'autre des verticales de glace et de pierre hautes de plusieurs milliers de mètres.

« Plus on monte haut, plus on voit », avait coutume de dire Gorki, et, des hauteurs sur lesquelles Abalakov s'élevait, il découvrait les lointains innombrables de la Terre, des sommets encore vierges, et de nouvelles hauteurs inconnues, où la pensée du constructeur attirait Vitali en des rêves où l'imagination s'appuyait sur le sobre calcul de l'ingénieur.

Constructeur de talent, il laissa soudain ses machines et commença de nouvelles expériences dans le petit laboratoire de l'institut sportif, sans se soucier de ses amis qui lui disaient avec étonnement et irritation : « Est-ce un travail pour un constructeur ? Ce qui décide en matière de sport, ce n'est pas la mécanique, ce sont l'habileté et la force. »

Mais Vitali était un inventeur traçant des chemins nouveaux et bien à lui ; non seulement il les indiquait, mais il était le premier à les parcourir. Même en partant vers les sommets, Abalakov ne fermait jamais les

yeux sur ce que se passait en bas, sur la terre, où les spécialistes des diverses formes d'équipement sportif passaient à l'assaut. Et à côté de ceux qui enseignent l'art de la lutte sur la piste et dans l'arène, on sent maintenant la présence invisible de ceux qui créent le matériel permettant de reculer les limites des conceptions sur la nature de la force et de l'adresse, de la précision et de la vitesse. Dans un laboratoire exigu rappelant un atelier de menuisier, Abalakov construisit de nouveaux appareils que la revue belge *Le Sport* a nommés « l'armement secret des sportifs soviétiques ».

On s'y intéressa, on les étudia. « Les spécialistes soviétiques les utilisent largement au cours de leurs séances d'entraînement », disait le professeur Freddie Rolland pendant la préparation aux Jeux Olympiques de Melbourne, aux participants à la réunion de l'Association belge des professeurs et des entraîneurs ; il racontait qu'il n'avait appris à les connaître que « grâce à ses relations parmi les Anglais ». Le professeur au lycée français de Bruxelles, entraîneur dans près de dix clubs sportifs différents, parlait en détail de «l'œil magique » et d'autres appareils, créés par Abalakov, et « donnant une réponse claire à bien des questions importantes ».

On ne saurait exprimer en quelques lignes le travail et la pensée de nombreuses années. Mais dès maintenant spidographes ou dynamomètres créés par Abalakov et ses collaborateurs permettent non seulement de collectionner les faits curieux, d'apprendre, par exemple, combien « pèse » le coup de pied d'un footballeur (celui du petit Nikita Simonian de l'équipe soviétique, championne des XVIes Jeux Olympiques, « pèse » plus d'une tonne, celui d'un maître de sports moyen sept cents kilogrammes !) ou de savoir si les cinq pas que fait un sprinter en une seule seconde constituent une limite. Ses appareils permettent de pénétrer les processus rapi-

des, afin d'élever, par la force de l'intelligence, la force des muscles du sportif.

Dans les années d'après-guerre, il va vers de nouveaux sommets, sous les couleurs de la société sportive « Spartak ». Si l'on alignait sur un rang toutes les chaînes et tous les sommets pris par ces sportifs, on aurait sous les yeux un diagramme impressionnant de victoires difficiles, remportées par l'équipe et son capitaine en dix ans d'existence, de 1946 à 1956.

En alpinisme, la compétition sportive comporte, on le sait, trois catégories distinctes d'ascensions : ascensions de technique complexe, de traverse et d'altitude. Et dans chacune de ces catégories ont brillé Abalakov et ses nouveaux camarades, avec qui il est uni par les liens de l'alpinisme, car, lorsqu'on parle de ses dernières ascensions, on ne peut pas séparer le capitaine de l'équipe qui a partagé avec lui les difficultés du parcours, le triomphe des victoires et la joie du repos mérité.

La notion même de l'équipe d'alpinisme est née au cours des ascensions collectives des sportifs de la société « Spartak ». Jusqu'alors, ce n'était habituellement rien de plus qu'un groupe d'hommes se réunissant pour une seule expédition.

Je me souviens d'une rencontre dans un défilé du Chkhelda...

Un vieillard sec, de haute taille, aux mouvements alertes, s'approcha d'Abalakov qui revenait d'une ascension. Avec une politesse à l'ancienne mode, il commença par se nommer : « Frolov ! Permettez-moi de me présenter. Il y a bien longtemps que je rêve de faire votre connaissance. »

Lequel de nos alpinistes ne connaît pas le nom de Frolov ? C'est l'un des plus vieux alpinistes russes qui avait fait la conquête de l'Elbrouz avant la Révolution de 1917.

L'équipe d'Abalakov revenait alors du pic Chtchourovski, et il fut d'autant plus agréable aux sportifs d'apprendre que leur interlocuteur Frolov était non seulement le premier vainqueur de ce sommet, mais aussi son « parrain ».

Il lui avait donné le nom de son ami, l'alpiniste russe V. Chtchourovski.

Abalakov, sans dire un mot, montra à Frolov une photographie : une paroi à pic, dépourvue de neige. Sur cette paroi, une ligne de points blancs, grimpant de plus en plus haut, le long de tables rocheuses lisses et d'une faille verticale, vers la « tête de marmotte », comme on appelle le rocher jaune à deux sommets, entouré d'une cuirasse de glace, et aux parois duquel sont accrochées des pierres « vivantes » qui « respirent » au moindre contact imprudent.

— C'est votre chemin ? demanda le vieil alpiniste en secouant la tête d'un air de doute poli, et espérant que, peut-être, ce n'était qu'un projet d'itinéraire.

— Précisément ! confirma Abalakov avec son laconisme habituel. Parcours effectué en vingt-six heures par notre « quatuor », parmi lequel figure une femme, Valentine Tchérédova, ma compagne en montagne et dans la vie.

— Même les meilleurs alpinistes de la Société montagnarde russe ne suivaient pas de tels itinéraires, Vitali Mikhaïlovitch, reconnut sincèrement Frolov. Et après une minute de réflexion, il ajouta: et ne rêvaient pas de les suivre. C'est que, mon cher, ce n'est pas un versant, mais une paroi, que le diable l'emporte !

— Assurément, c'est une paroi.

Et, d'année en année, on inscrivait au palmarès de l'équipe de nouvelles parois et des traversées de plusieurs jours, non de sommets isolés, mais de contreforts et de chaînes entières.

Les alpinistes du monde entier connaissent la face nord du Chkhara, deuxième sommet d'Europe et du Grand Caucase, souvent décrit, mais pris une seule fois seulement avant les spartakistes. Même par des jours calmes et clairs, on ne peut sans frémir regarder cette effroyable masse de pierre, qui se précipite en une chute verticale de deux mille mètres et fait penser à une cascade qui se serait brusquement figée.

Il y a vingt-cinq ans, l'Autrichien Tussel tenta de le prendre d'assaut, mais périt au cours de l'escalade. Deux célèbres alpinistes d'Europe occidentale y grimpèrent, mais, de leur propre aveu, ils confièrent au destin leur vie, qui ne fut plus qu'un jouet sans défense entre les mains de la montagne. Tout le journal d'Hugo Tomascheck est plein de phrases comme celles-ci : « Mille doutes me tourmentaient, j'étais mal assuré, je me sentais lâche, et j'avais peur de jeter un dernier regard... Un spectacle infernal... Des jeux diaboliques... Nous aurions dû revenir en arrière à ce moment-là, afin de ne pas confier notre vie au jeu d'un hasard aveugle »...

Un éboulement de glace précipite les alpinistes du haut de la paroi. Pendant une journée entière, une chute de pierres tint sous son tir les deux hommes accrochés à une saillie de rocher. Pendant six jours, les deux meilleurs alpinistes d'Autriche grimpèrent à la paroi.

Mais cette côte nord, le « nordpfeiler maudit » du Chkhara, comme on l'appelle dans les publications étrangères, ne fut que la première étape de l'ascension effectuée par l'équipe « Spartak ». Les Moscovites décidèrent de traverser, après avoir franchi la côte, une paroi qui part du Chkhara, la paroi de Bézingui, longue de treize kilomètres, cette muraille de glace du Caucase, qui se dresse à cinq mille mètres d'altitude. Et dès les premiers jours, se manifesta la force croissante des alpinistes de « Spartak ». Ils prirent le « pfeiler » deux fois

plus vite que les Autrichiens ; notez que ceux-ci étaient trois fois moins nombreux et n'avaient pas, comme les gars de « Spartak », à porter un chargement pour une traverse de plusieurs jours.

Par moments, il semblait que la paroi mobilisât toute sa force aveugle pour jeter bas les hommes, les étouffer dans les embrassements glacés des avalanches, les abattre par des mitraillades de pierres. Mais ils ne se contentaient pas de se défendre, ils attaquaient, et la victoire couronna la hardiesse et le calcul, l'art de la manœuvre, le passage réfléchi de la défense à la contre-offensive. La paroi fut franchie, de Chkhara à Guestola.

... Ils descendaient déjà vers le cours verdâtre du glacier Tsanner, lorsqu'une avalanche dévala par un couloir latéral, en leur jetant de la poussière neigeuse. « Voilà que même les montagnes nous applaudissent », dit Nikolaï Goussak, prêtant l'oreille à l'écho, répercuté au loin dans les défilés.

... Un demi-million de mains se joignirent ces jours-là pour applaudir, unanimes, dans l'immense stade de Prague, les délégués du sport soviétique. Peut-être le vent apporta-t-il les échos de ces ovations jusqu'aux lointaines montagnes du Caucase ? En effet, ces jours mêmes, tandis que des menuisiers rivaient les nouveaux piolets d'Abalakov, des constructeurs et des soudeurs préparaient de brillants châssis métalliques en argent mat. De ces châssis, comme de la nappe magique des contes russes, surgissaient, devant les spectateurs ravis de Prague et de Varsovie, des barres parallèles, des chevaux-arçons, des barres fixes. Ils surgissaient et disparaissaient en un clin d'œil, et les Tchèques, experts dans l'art de la gymnastique, rendirent hommage à leur auteur. Celui-ci n'était autre que Vitali Abalakov. C'est avec ses appareils universels que les gymnastes de l'U.R.S.S. se présentaient devant le public européen. Et

le constructeur partageait de droit une part de leur triomphe, bien qu'il fût loin d'eux, dans ces cimes perdues.

Il y a un quart de siècle, il était l'un des rares qui osaient lutter contre les éléments de la montagne. Maintenant, ils sont des milliers. Les montagnes de l'U.R.S.S. ne se sont pas abaissées au cours de ces quelques dizaines d'années. Des hommes ont grandi, qui en sont victorieux.

Pour les sportifs de « Spartak », les montagnes étaient devenues le polygone où ils vérifiaient l'équipement créé de toutes pièces par leur pensée et leurs mains, et le stade où ils établissaient leurs records d'altitude. Et de fait, si l'on dénombre les sommets qu'ils ont pris en dix ans, les itinéraires qu'ils ont parcourus, on voit les jalons qui indiquent et déterminent pour une large part non seulement la voie d'une équipe, mais celle de tout l'alpinisme soviétique.

N'est-il pas édifiant de constater que n'importe quel but — que ce soit la tour de Chkhelda, le traverse du groupe de Bézingui, ou Dykh-Taou, le mur de la « Montagne du Ciel » — pour aussi vite qu'il ait été atteint, s'est avéré n'être qu'un tremplin pour une escalade encore plus remarquable.

Ni le capitaine de « Spartak » ni son équipe n'ont jamais bénéficié de leurs victoires. S'il est si difficile d'écrire la biographie de cette équipe, n'est-ce pas précisément parce qu'elle est constamment en mouvement ?

La vie a coulé comme une rivière et, comme l'eau courante polit la pierre, de même, dans le travail collectif, le capitaine ne s'est pas contenté de former et d'affiner les nouveaux contingents. Lui-même d'ailleurs a subi d'année en année l'ascendant de ce qui porte le nom de collectivité, car, sans cette équipe, l'Abalakov que nous connaissons aujourd'hui n'aurait jamais existé.

Nous avons parlé du diagramme vivant des hauteurs atteintes par « Spartak » sous la direction inamovible

d'Abalakov. La carrière de chacun d'eux n'est pas moins exemplaire. Les uns sont entrés dans l'équipe en qualité de simples sportifs, et sont devenus maintenant maîtres de sports et maîtres de sports émérites, dont l'exploit est sanctionné par des médailles d'or de champions du pays. Tels sont devenus non seulement des maîtres de sports, mais ont soutenu des thèses scientifiques. D'autres se sont signalés en maintes occasions différentes. Tel qui hier était menuisier est devenu opérateur de cinéma documentaire, et des clubmen anglais très expérimentés en la matière ont applaudi aux travaux de M. Anoufrikov, dont sir John Hunt notamment disait que cet alpiniste mérite une double récompense, comme sportif et comme opérateur.

Cinquante ans sont, pour un sportif, l'âge d'un vétéran. Peut-être Abalakov qui, il y a plus de vingt ans, a pris son parti de son infirmité, et non seulement en a pris son parti mais l'a surmontée, a su prouver maintenant autre chose : le temps lui-même est sans effet sur celui que ses amis évoquant le Khan-Tengri, appellent le maître de sports émérite, et que les plus vieux alpinistes appellent « deux fois émérite ». En effet, parmi tous les sportifs de l'U.R.S.S. qui se sont vus attribuer ce titre honorifique, il n'en est pas un qui en ait été gratifié à deux reprises. Il y a vingt-deux ans, il reçut le titre, introduit à l'époque, de « maître émérite d'alpinisme ». Quelques années plus tard, il devint maître de sports émérite.

Sur des centaines de télégrammes de félicitations adressés à Abalakov, et que nous vîmes au cours de la soirée où des sportifs et des savants célébraient à la fois ses cinquante ans et un quart de siècle de sa carrière sportive, l'un d'eux attirait particulièrement l'attention. Adresse de l'expéditeur — « Antarctide, village Mirny », signature de l'expéditeur — « Ton Goussev ».

Douze ans auparavant, Alexandre Goussev, à la tête d'une Commission d'Etat, faisait l'essai, sur les versants du défilé Adyl-Sou, au Caucase, du nouvel équipement et de la nouvelle technique créés par Abalakov. A présent, il est docteur ès sciences physiques et mathématiques, maître de sports émérite, et chef de la station continentale « Pionierskaïa », en Antarctide. Par-dessus les glaces, les océans et les continents, il a tendu la main pour serrer vigoureusement, en alpiniste, celle de l'homme qui, avec son équipe expérimentée, se préparait à de nouvelles batailles dans les glaces et les rochers du Tian-chan.

... Abalakov inspecte une dernière fois les participants de l'assaut, installés devant un rocher, il les examine d'un œil inquisiteur. Puis il fixe un instant ses yeux sur le massif blanchissant devant lui et masquant la moitié du ciel. La montagne ou l'homme ? Le géant haut de sept mille mètres, ou les hommes, qu'il peut à tout instant secouer de ses flancs comme des grains de poussière ? Les forces aveugles des éléments naturels, ou la volonté et l'intelligence ? Qui l'emportera ?... Bientôt se décidera ce combat, où la mesure de la victoire sera non pas des secondes ou des mètres, mais l'honneur même de l'alpiniste ; la défaite, ce n'est pas la perte d'un titre sportif, mais la vie elle-même. Soit, la Montagne est forte, immensément forte. Mais eux, ces hommes parfaitement unis, ils doivent la vaincre.

ONZE SUR UN SOMMET

Le camp de base — treize tentes — a été dressé sur une moraine du glacier qui descend d'une crête au nom bien caractéristique de ces lieux : le « Sauvage ». Aujourd'hui, nous nous sommes fait cuire au soleil, et

quelques-uns d'entre nous ont le nez qui pèle et ressemble à une pomme de terre nouvelle.

Le soir, lorsque s'est tue notre petite ville, installée à l'altitude « 4150 », un léger froufroutement se fait entendre dans l'air, comme si des centaines d'ailes bruissaient au-dessus de la tente. Nous nous endormons à ce froufrou berceur, sans nous douter que nous allons l'entendre une nuit, un jour, et encore une nuit. La neige se glisse vers nous comme un chat, faisant patte de velours, pour ensuite sortir ses griffes. Déjà, au cours de la nuit, une voix nous réveille : « Dehors ! Les tentes sont recouvertes ! » Si tu ne veux pas être enseveli, étouffé par le coussin moelleux, habille-toi en vitesse et prend ta pelle.

Le matin, le camp est méconnaissable. Une nappe de neige de près d'un mètre a recouvert le sentier entre les tentes, montant jusqu'au niveau de la pierre sur laquelle, hier encore, les amateurs de bronzage prenaient leur ration de soleil. Quelqu'un a déjà creusé une tranchée vers la cuisine et la tente-radio, d'autres redressent le mât qui s'est affaissé : le fil invisible de la radio nous unit à Prjévalsk, où le chef-radio, Piotr Soulimov, suit chacun de nos pas.

La neige tombe sans fin, et le météorologiste amateur Groudzinski est obligé de faire monter les chiffres de plus en plus haut sur la règle qu'il a fichée dans un tas de neige. L'hiver au mois d'août ? Et nous fixons avec angoisse les versants que nos camarades ont suivis pour aller à la Victoire. De temps à autre, un grondement semblable à celui d'un train qui approche, fait que quelqu'un passe la tête hors de la tente : au-dessus de nous, des avalanches roulent, grondantes et écumantes. Et là-haut ? Sur la Victoire ? Là où les couches de neige légère se poseront sur un socle de névé ? Sur des versants de glace ? Sans que rien la fixe à ce que les glaciologues appellent une surface de base ? Là où un

mouvement imprudent peut déliter la nappe de neige, chaque pas de chaque homme doit être prévu et contrôlé.

Et lorsque, plongeant dans la neige et en rejaillissant, nos camarades, rentrant de leur reconnaissance, surgissent sur le versant au-dessus de nous, nous soupirons d'abord de soulagement, puis par une habitude superstitieuse d'alpinistes, nous comptons ceux qui viennent vers nous, couverts d'une écorce de glace et vêtus de combinaisons de haute altitude depuis longtemps déjà complètement trempées.

Ils sont au complet !

L'ascension du Pic de la Victoire commence par ceci que tout le monde, que ce soit Lev Filimonov, chef d'un laboratoire scientifique de la capitale, ou Sembaï Moussaev, simple mineur de Karaganda, se transforment en portefaix. Dans les sacs solidement fixés sur le dos voisinent de l'essence et des confitures, du jambon et des crochets d'acier, des altimètres et des scies en acier mince et flexible, qui entreront en action lorsqu'il faudra scier des briques dans la neige épaisse, tassée par la force des vents. Ici, en revanche, à l'altitude 5 100 jusqu'où sont arrivés les alpinistes, elle est, comme par un fait exprès, si duveteuse et légère qu'à chaque pas on enfonce jusqu'aux hanches. Ici, le vent ne s'apaise pas et, s'il tombe un instant, on dirait qu'il ramasse ses forces pour fuser en sifflant de sous les rochers. Il est trop faible pour cimenter la neige, mais assez fort pour l'enlever des rochers.

Jour après jour. Kilogramme après kilogramme. Cent mètres après cent mètres. Borovikov, sourcils froncés, couvre de calculs un troisième cahier et, comme un expéditionnaire, répartit les chargements selon l'altitude. Filimonov, qui porte un foulard de couleur, noué à la pirate sur ses cheveux filasse, passe pour la n-ième fois son chargement en revue. Que ce spectacle

paraîtrait banal et prosaïque à celui qui serait venu ici sans savoir que l'alpinisme est avant tout un dur travail, et ensuite seulement un exploit.

L'altimètre indique « 5 300 ». Sur un grand plateau neigeux que prolongera la chaîne, on commence les travaux de construction. Voici déjà que se dessine le demi-cercle de l'entrée de la future caverne, et que Tour et Boudanov creusent toujours plus profondément dans la paroi neigeuse. Le camp au pied du pic est dressé. Mais ce n'est que le premier degré de cet énorme escalier qu'il va falloir élever plus haut que les nuages.

Comme une chaîne animée d'un mouvement ininterrompu, les hommes montent et descendent : ils portent des sacs de duvet, et des boulettes de volaille rôties à Moscou, de l'onguent contre les brûlures du soleil et des remèdes contre les engelures, des pansements et des gaufres, des carrés de matière plastique légère, mais protégeant parfaitement de l'humidité, et de lourds shackletons, encadrés de métal. Mais est-il possible de dénombrer tout ce qu'il faut, jour après jour, porter sur son dos, pour que le quart de tonne de chargement soit élevé à plus de six mille mètres d'altitude.

Ces jours-là, le camp rappelle davantage un entrepôt ou un bureau de transports, qu'un terrain de sport. D'ailleurs, l'un des connaisseurs les plus réputés de l'alpinisme de haute montagne, le Suisse André Roch, dit sans ambages qu'une expédition en montagne est « une entreprise de transport du début à la fin ». Mais si, dans les ascensions de l'Himalaya, il y avait cinq à six cents porteurs pour huit à dix alpinistes, nous, en revanche, ne comptons que sur nous-mêmes.

Sans cesse, les alpinistes arrivent au camp de base et en repartent. Les « barques », comme nous avons pris l'habitude d'appeler les groupes chargés de fardeaux, se déplacent sans arrêt. La ligne d'empreinte se hisse de plus en plus haut vers la ceinture de rochers du som-

met, malgré la tempête de neige qui, de temps à autre, l'ensevelit.

Le jour approche où les alpinistes vont quitter le camp de base pour commencer l'assaut de la paroi qui ferme tout l'horizon et paraît suspendue au-dessus des hommes qui s'approchent d'elle. Abalakov élève une longue-vue de cuivre, dont l'éclat, un peu terne il est vrai, luit au soleil. Il la pose sur son genou, et quelques appareils de photo prennent pour cible le capitaine dont la silhouette rappelle maintenant celle d'un stratège appuyé sur son bâton de maréchal, à la manière chère aux peintres de batailles des siècles passés.

Dans la longue-vue, on distingue nettement chaque repli de la paroi. Les pentes glacées brillent d'un éclat triste. On voit les gueules sombres des crevasses. Les chutes de pierres, dont on entend le fracas, ponctuent leur chemin d'étincelles qui brillent dans l'obscurité des failles. Les panaches blancs des avalanches jaillissent. Non, ici, il n'y a pas de parcours facile ! Mais il en est de plus sûrs, car, comme en tâtant le fil d'Ariane sauveteur, Abalakov a déjà parcouru en pensée tout l'itinéraire. Il se retourne un instant, prononçant, comme toujours, des paroles très simples et très banales. Il voit l'attente, la volonté d'agir et une énorme confiance en ses propres forces, inscrites sur tous les visages : de Vladimir Kizel, directeur d'une chaire d'Université et diplômé ès sciences, couronné de cheveux précocement grisonnants, au menuisier Kostia Kletsko, à la face vermeille et aux yeux pleins d'un naïf enthousiasme.

Tout le parcours a été examiné et étudié avec soin, jusqu'au dernier mètre. Seul l'homme impatient et inintelligent se hâte en montagne. L'alpiniste mûr, avant de grimper, en s'aidant des pieds et des mains, parcourt tout son chemin du regard à plusieurs reprises. Et ce chemin est parfaitement visible dans la longue-vue qu'au seuil d'une saison de nouvelles expéditions l'an-

cien recordman d'Europe Nikolaï Osoline a remise solennellement à Abalakov. C'était le jour où nous célébrions l'anniversaire de l'alpiniste. En la remettant avec une vigoureuse poignée de main de vieux connaisseur des techniques sportives, Osoline dit quelques mots au sujet de l'optique parfaite de la longue-vue, qui, affirmait-il, grossissait de quarante fois, et était capable de rapprocher les objectifs les plus éloignés. Mais croyait-il alors, ce triomphateur de multiples compétitions, croyait-il réellement que tous les désirs formulés à l'occasion de son cinquantième anniversaire, cet homme saurait les réaliser,et cela dès l'année en cours ! Que les lentilles pour lui ne seraient pas seules à rapprocher l'image du but souhaité ; que lui-même, ayant franchi le cap de cinquante ans, — âge sévère pour un recordman, — accompagné de son équipe qui a multiplié ses possibilités, toucherait de près au sommet qui, au cours des vingt dernières années, a acquis une auréole d'invincibilité.

Tout le monde est convoqué à la dernière réunion avant l'assaut, et les opérateurs de cinéma examinent avec délices les foulards bariolés, casques et chapeaux aux formes invraisemblables des alpinistes.

Abalakov expose la situation en phrases brèves, sèches, comme coupées au piolet :

— Le Pic de la Victoire, c'est un appât. Il guette les imprudents... Lorsqu'un alpiniste part pour une ascension, il veut absolument prendre le sommet... S'il est un véritable alpiniste... Sur le Pic de la Victoire, la neige est vallonnée, et pour se faire mieux comprendre, il accompagne ses paroles d'un geste ondoyant. Comme toujours, il faut s'occuper de chaque détail. Tout prévoir. L'un a des mitaines qui ne joignent pas avec sa combinaison de montagne, l'autre a des shackletons un peu étroits. Là-haut, à plus de six mille mètres d'altitude, chaque détail deviendra extrêmement sensible.

Et il regarde tout le monde et chacun en particulier d'un regard scrutateur et tranquille. Il sait déjà : celui-ci est fort comme un taureau, mais privé de bravoure. Celui-là s'est prématurément épuisé pour arriver ici. Cet autre est littéralement « rôti », affaibli qu'il est par les brûlures du soleil, enfin un autre compagnon est d'apparence fruste, anarchiste, mais doué d'une telle obstination qu'elle fait mouvoir non seulement un homme, mais peut, semble-t-il, déplacer des montagnes. Celui-là sera utile dans l'assaut. Abalakov sait que les vieux alpinistes associés aux jeunes, que l'expérience jointe à l'entrain, recèlent une chance de plus. Les aînés apportent cette endurance de professionnels, qui permet d'adapter l'un à l'autre des hommes si différents.

Abalakov n'a pas oublié les leçons navrantes du mois d'août dernier. Les tentes-abris pouvaient-elles résister à la fureur des tempêtes d'altitude ? Leurs griffes glaciales ont non seulement déchiré la toile caoutchoutée, mais encore mis hors du combat les hommes, qui n'avaient pas pu préparer leur défense : gelés, affaiblis, ils étaient perdus avant d'être tombés, vaincus par la Montagne. La Montagne avait été plus terrible que la guerre : nous savons, en effet, la valeur dont firent preuve au front Gontcharouk ou Solodovnikov. C'est pourquoi les alpinistes portent dans leurs sacs les instruments particuliers, des scies, minces et étroites, à l'aide desquelles ils tailleront des briques de neige dure, tassée par le vent et le froid, et des pelles, indispensables à tout chantier.

...

Sur le plateau neigeux, on voit déjà s'ouvrir une lucarne. C'est l'entrée du refuge du premier camp d'altitude. Après avoir retiré les blocs de neige, on entre, — notez bien ceci, — on ne se glisse pas, comme dans une tente, mais on entre sous les voûtes de la caverne. Dans un coin, on a déposé le matériel, des souliers sèchent à des crochets plantés dans les parois, dans une

niche, la soupe bout à gros bouillons dans une marmite que surveille le chef de cuisine Piotr Boudanov. Mais le principal, c'est qu'ici aucun vent ne peut pénétrer.

... Goussak tire des bouffées de sa pipe. Arkine fait de l'esprit et tiraille ses moustaches roussâtres (à l'insu des femmes, l'expédition annonce un concours de moustaches « scélérates »). Fixant ses yeux bleus sur la coupole de neige, Kizel, physicien par profession, alpiniste par vocation, compte mentalement combien il faudra encore transporter de matériel et de provisions aux camps supérieurs. La caverne « 5 300 » ressemble étonnamment à un logis habité depuis longtemps.

Et aussi tout le long du chemin, sous une gigantesque corniche couverte de névé, portant la marque « 5800 », dans une forte congère culminant à « 6300 », et encore plus haut, jusqu'au seuil au-delà duquel commence le huitième kilomètre d'altitude. A cette hauteur, tels des pionniers dans un monde inexploré, les alpinistes installent un chez-soi bien pourvu.

Bien sûr, il aurait été beaucoup plus facile de tendre la tente sur ses tubes de duralumin et d'étayer les piquets à l'aide de piolets, pour se retrouver bien au chaud dans son sac de couchage au bout d'un quart d'heure seulement. Ce serait plus agréable que de travailler pendant plus de trois heures dans le vent glacial, en surmontant la faiblesse qui vous prend à la gorge. Mais, dans la caverne de neige, on n'aura pas à prêter une oreille angoissée au claquement des toiles gonflées comme des voiles, et grinçant de façon inquiétante sous les vents du Tian-chan.

Etendu avec un petit volume de Prjévalski, Goussak évoque son premier contact avec le Pic de la Victoire, lorsque Abalakov et lui aperçurent le sommet, de la grande pierre de l'Inyltchek. La paroi sur laquelle se cachait le point culminant, quelque part derrière un repli de la crête, écrasait par sa rudesse et ses proportions

monumentales. La blancheur des neiges était soulignée par les lignes horizontales sombres des crevasses à la base des monts. D'ici, elles paraissaient de très légers dessins, tracés d'un trait fin, mais tous ceux qui les avaient vues se représentaient parfaitement leur largeur et leur profondeur insondable. C'étaient des pièges dans lesquels la Montagne attirait les imprudents. Là où le Kokchaaltaou était dégagé de neiges, il ressemblait à un fauve étendu en travers du défilé, et paré, comme un tigre, de zébrures d'un kilomètre de large, noir et blanc, noir et beige. Le cannibal guettait une nouvelle proie ; les flocons blancs des avalanches, comme de l'écume, s'échappaient de sa gueule, et un rugissement sourd, lointain, comme venant d'une autre planète, parvenait à l'observateur.

— Rien de surhumain, remarque Abalakov, comme toujours sur un ton tranquille. Il faut avancer, comme on dit, avec discernement, parcourir cent fois des yeux l'itinéraire, pour ensuite continuer la marche avec sûreté.

« Penses-tu, se dit à part soi Goussak, le Pic de la Victoire, ça n'est pas « rien ! »

Mais dès le premier jour, Abalakov agit avec tant d'assurance et de méthode, que cette assurance se communique à tout le monde ; et Sémion Tolokine, petit gars de Riazan au nez camus, assis au poste-radio, et Akimkan Kassénov, caravanier kirghiz, venu de l'aoul montagnard d'Ak-Boulak, répondent avec assurance aux questions de leurs amis : « Bien sûr, nous le prendrons ! Cela ne se discute même pas !. . . »

« Lorsque vous allez de l'avant, sachez comment vous replier », disait à ses généraux le vieux Souvorov. N'est-ce pas pour cela que chaque pas de l'expédition est précédé d'une reconnaissance. Si scrupuleuse que le moindre retard paraît impardonnable à des gars d'Alma-Ata : « Est-ce que vraiment notre Vitali Mikhaïlovitch veut tâter de ses propres mains chacun des plis du versant ? »

— Eh bien, quoi ! S'il le faut, nous les tâterons tous, dit en riant Abalakov, tout en fixant la montagne de ses yeux froids et scrutateurs, comme pour l'hypnotiser.

Il veut la connaître par cœur. De façon que, dans le brouillard et la tempête de neige, dans les rayons aveuglants du soleil ou dans l'obscurité des nuits, on ne risque pas de s'égarer dans des recherches convulsives, mais qu'on puisse avancer avec assurance, à coup sûr.

Ce sont Abalakov et Goussak qui partent en reconnaissance. Et lorsqu'ils dépassent une rangée de rochers, le vent qui monte la garde à cet endroit-là, en sifflant et s'ébrouant, les couvre d'en bas d'une soufflée de neige. Les autres attendent, perchés sur le petit balcon de pierre d'une roche-« gendarme » qui barre la route. Bien sûr, tous les regards sont fixés sur ces deux points qui, s'amenuisant d'heure en heure, tantôt se confondent avec les tons sableux des calcaires, tantôt surgissent à nouveau sur le fond neigeux.

Le vent ! La tempête ! Le froid !

Du « gendarme » qui fait saillie sur le versant, on voit distinctement une avalanche qui commence à glisser le long du versant. Au début, c'est un mouvement presque imperceptible, blanc sur blanc. Elle roule vers le bas, grandissant à chaque mètre, comme une boulette feuilletée que l'on roule sur une table. Elle s'épaissit de nouvelles couches. Elle acquiert de la vitesse et de la force destructive, comme une blanche fusée. Et boum !

D'en bas, on voit distinctement le nuage blanc qui s'envole du lieu de chute et couvre le versant. Et les deux silhouettes qui s'y trouvent.

Un silence. Un long silence d'attente. Kletsko quitte son sac : il faut se hâter de leur porter secours. Mais Filimonov l'arrête d'un geste.

Le voile blanc retombe, et de nouveau on voit les deux silhouettes qui grimpent, toujours sans hâte, le

long du névé. « Eh bien, on pourrait croire qu'il sait par où passent les avalanches », s'écrie le doux Lapchenkov.

Et les hommes tantôt reviennent, tantôt repartent de notre campement, qui, comme un hôtel placé à un endroit animé, tantôt est plein à craquer, tantôt se vide instantanément.

Le soir, les nuages se dispersent, et la lumière molle de la pleine lune se répand sur les sommets, sur un sentier foulé. Celui-ci mène du Khan-Tengri au Pic de la Victoire, à la crête encore vierge qui précède le sommet, et où les alpinistes auront à lutter non seulement contre la pente raide, non seulement contre l'altitude, mais aussi contre leur propre fatigue. C'est qu'à chaque mètre de montée, l'homme reçoit de moins en moins d'oxygène ; et quelque part au-delà du seuil des six mille et quelques ou, à plus forte raison, des sept mille mètres, cesseront soudain de fonctionner, l'une après l'autre, diverses parties de ce mécanisme qui s'appelle l'organisme humain.

Les journaux des alpinistes témoignent de ces modifications aux hautes altitudes, où « le sang noircit », où, après avoir bu avidement dix-sept gobelets de liquide à la file, on constate avec angoisse que le corps n'élimine qu'une quantité d'eau infime, équivalente à quelques cuillerées. Après avoir perturbé les fonctions physiologiques, la faim d'oxygène gagne le psychique. Après une explosion d'euphorie, comme les médecins appellent cette excitation injustifiée, l'homme est envahi d'une irritation inattendue, puis d'un abattement qui se termine par une indifférence hébétée. Et ceci se produira sur les parois à pic de rochers couverts de glace, sur des pentes où chaque mouvement doit être réglé avec soin.

Nous avons déjà parlé des topographes qui, en quittant les défilés des Montagnes Célestes, prédisaient :

« La science ne vaincra pas la nature du Tian-chan »... Mais n'avons-nous pas vu se multiplier les notes dans les cahiers de Borovikov et de Groudzinski, consacrés à ce pays de sommets sans nom et de glaciers inconnus ? Rares sont les savants qui se sont risqués à dépasser la langue de l'Inyltchek, et tout ce que nos observateurs réussissent à saisir, lorsqu'ils le confronteront avec ce qui a été vu par les observateurs des autres stations du Tian-chan, se fondra en un ensemble cohérent. Et qui sait si la cabane faite de caisses de galettes dressée par Groudzinski sur la bosse du glacier ne deviendra pas l'une des clefs ouvrant l'accès à l'inconnu ?...

Le glacier de la Petite Etoile, comme un burin de dix-huit kilomètres se mouvant entre les crêtes, a raboté les versants, écartant les rochers, frayant un passage aux rivières. Il a, comme disent les géologues, créé des contours morphologiques. Mais pas un seul savant n'a encore pénétré dans ce monde de glaces élevées de haute altitude où, dans un double cirque, prend naissance le plus puissant des affluents de l'Inyltchek et où se dresse la paroi tigrée du Kokchaaltaou haut de deux mille mètres. Elle est si abrupte que l'on n'y voit presque pas de glace et que les jours de neige, on entend résonner à des kilomètres un bruit semblable à celui que feraient des milliers de presses de forges. Ce sont les avalanches qui dégringolent, l'une après l'autre !

Groudzinski, clopinant de la jambe droite, brisée par un éclat de bombe près du Donetz septentrional, monte le long de la Petite Etoile, puis il s'arrête, se rappelant quelque chose, fait encore quelques pas et, avec l'air d'Archimède prêt à sortir de son bain, se dirige résolument de côté.

Un carin à demi renversé. « Ah ! ah ! » prononce Groudzinski avec satisfaction, puis, après son « Oui-da ! » affectionné, il se fige dans une attitude de réfle-

xion profonde, digne de Sherlock Holmes tombé sur la piste d'un voleur de bijoux. Groudzinski contourne rapidement des monticules et, boitant encore plus fort de sa jambe blessée, se dirige vers une moraine latérale, du côté gauche. « Par là, peut-être ? » se demande-t-il. Il cherche une « table » qui se dressait parmi les tentes : une énorme plaque de schiste, reposant sur un support de glace. La voici ! Groudzinski écarte la neige et les petits cailloux, et nous lisons l'inscription : « Camp de l'expédition kazakhe, 1949 ».

— Maintenant, sachant où se trouvait le camp, il n'est pas difficile de calculer le chemin parcouru par cette table entraînée par le glacier, dit avec satisfaction Groudzinski, en tirant une carte. Voyez donc cela ! presque un demi-kilomètre, exactement 446,4 mètres, ce qui fait 74,4 mètres par an ou vingt centimètres par jour.

Mes camarades se penchent sur la carte... C'est exact ! Ces sept glaciers se sont égarés, et il faut les remettre à leur place. Et le lit du glacier de la Petite Etoile lui-même n'occupe pas la position indiquée par la carte. Et le col du Tchon-Térène, cette selle qui mène à la cascade sauvage du côté chinois, n'est pas situé sur cette ligne droite de la crête, mais ici, dans ce repli.

Comme presque tous les glaciers du monde, la Petite Etoile se déplace. Et non pas au sens figuré, reculant, en quelque sorte, devant les alpinistes qui, sans répit, explorent pas à pas tous ses secrets, mais littéralement. Jadis, aux temps de sa lointaine jeunesse, le glacier montait jusqu'à l'altitude «4500 », et les parois taillées par la glace en mouvement, les terrasses creusées sur le versant montrent ce que l'on appelle le travail de sculpture de la glace.

Et aujourd'hui, dans ses vieux jours ?... La Petite Etoile bat en retraite. Ses affluents diminuent et deviendront bientôt autonomes. Le glacier s'affale, se « re-

croqueville ». Le sol qui le sépare des crêtes s'élargit. Les affluents, engendrés par le glacier lui-même, traversent son corps.

Enfin, les alpinistes ont déjà presque atteint les sept mille mètres d'altitude, où ils doivent monter le dernier campement, le camp de l'assaut, loin en avant des autres.

Portant des capuchons bien serrés, de grosses moufles fourrées, aux visages tendus et assombris, plus mûrs chez les jeunes, plus vieux encore chez les vétérans, les alpinistes progressent en silence. Là, chaque geste est contrôlé, chaque mot que l'on prononce dévore une part de chaleur et d'énergie.

Même la couche supérieure de neige, la plus récente, est cimentée par le gel et solidement tassée par les vents. Impossible de faire un pas sans s'aider du piolet. Maintenant, à midi, il ne fait pas moins de vingt degrés au-dessous de zéro. On peut imaginer ce que ce doit être par temps de tempête !

On a déjà éjecté les blocs de neige de la caverne supérieure, lorsque Abalakov, après avoir échangé quelques mots avec Kizel et Goussak, lâche d'un ton bref, mais décidé :

— Rajustez avec soin vos chargements. Nous descendons aux six mille cinq cents.

— Perdre de l'altitude ? Pour remonter ensuite ? Ça n'a pas de sens !

— Rien à faire. Des nuages menaçants montent de l'ouest. Le mauvais temps se prépare. La caverne n'est pas prête, il n'y a pas assez de sacs de couchage pour tous. On discutera ensuite ; préparez-vous en vitesse à la descente !

Le soir, Abalakov sort de la caverne. Sur le fond de l'abîme sombre où est blotti le camp de base, on voit soudain la flambée d'une allumette au magnésium... Rouge ! Une deuxième ... Une troisième... Et toujours de la même couleur rouge. Le signal d'une intempérie

imminente. « Compris », répond Vitali à Borovikov, informé par Alma-Ata.

Dans la caverne ! On ferme l'ouverture avec des briques de neige et, après s'être glissé dans son sac de couchage, on observe Boudanov et Kletsko, qui s'affairent autour des réchauds à pétrole. Et l'on attend le beau temps. Le matin, à travers le toit de neige translucide, le soleil se montre un court instant, mais, déjà, des tourbillons de neige fument au-dessus du toit, et, par moments, le vent couvre même le bruit des réchauds à pétrole.

Depuis combien de mois sont-ils ici, dans les montagnes du Tian-chan ?

Juin se trouve déjà loin. Juillet est passé. Août touche déjà à son terme. Quelqu'un rappelle que l'an dernier, lorsque vers le vingt août, le vent, la neige et le froid se sont abattus sur le Pic de la Victoire, cela a été la fin de l'été, du bref été du Tian-chan. Pourvu que la même chose ne se renouvelle pas cette fois-ci !

— Non ! répond avec assurance Arkine à la question de l'un des jeunes, et ses yeux ronds, habituellement rieurs, deviennent sérieux. En alpinisme, comme à la guerre, l'art de l'attaque est en même temps l'art de la retraite. C'est l'art de la manœuvre. Se replier, pour prendre encore plus d'élan. Et notre capitaine — il indique de la tête Abalakov, assis au poste-radio — possède ce sentiment mieux que personne : faire au bon moment un pas en arrière, pour ensuite mettre l'adversaire knock-out.

Oui, ils se sont repliés au bon moment. Un jour de plus, et la tempête déchaînée les aurait assaillis sur un versant exposé à tous les vents du Tian-chan. Mais maintenant, elle peut toujours griffer, frapper aux briques qui ferment solidement l'entrée.

Au menu des alpinistes, une omelette au saucisson, du magnifique caviar d'esturgeon, une poule, du jam-

bon, et des boulettes de poule, fabrication de l'Institut d'alimentation publique. Et, fait important, contrairement au rationnement habituel du liquide, auquel oblige le manque de carburants et de réchauds, Abalakov a supprimé toute restriction : buvez et mangez tant que vous voudrez ! Et cela a favorablement influé sur la bonne humeur des vieux et des jeunes, dont l'appétit a même été noté dans l'un des carnets de route : « La caverne. Les citoyens se prélassent dans leurs sacs de couchage en commentant le fracas de la tempête au dehors. Nous lisons O. Henry et Prjévalski. Le chef est réduit au désespoir par les continuelles réclamations : « à boire ! » ou « à manger ! »

De quoi cela témoigne-t-il, sinon du fait qu'ici, dans la zone de 7 000 mètres d'altitude, l'équipe vit de sa vie normale, prête à prendre le départ au premier signal.

Ce n'est qu'au quatrième jour qu'Abalakov voit se jouer des rayons de soleil à travers la voûte translucide comme du cristal. Retirant une brique, il parcourt des yeux en silence le firmament bleu et sans un nuage. « Préparez-vous ! dit-il d'un ton bref et décidé. Nous partons ! »

La nuit du 29 au 30. La caverne est à sept mille mètres. Lorsqu'on fait quelques pas hors d'elle, on se retrouve dans les neiges au huitième kilomètre d'altitude. L'entrée est ouverte, et le Khan-Tengri y apparaît de toute sa hauteur. Mais si, de l'Inyltchek, on le regardait d'en bas, ici on le regarde comme un égal. Et sa suite de sommets de cinq et six mille mètres paraît à côté de lui un groupe de nains.

Au-delà, on voit toute la chaîne de l'Alataou Transilien, et de l'autre côté, comme taillé d'une pièce dans un bloc, le pic des Topographes militaires. Et là-bas, dans le lointain, au-delà de la chaîne Méridionale, apparaissent les sommets brumeux de la Chine.

Le matin du trente août. La neige balaie les versants. Il fait un tel froid que les mains gèlent au seul contact de la caméra. Abalakov fait traîner le départ, et ce n'est qu'à dix heures du matin qu'il donne le signal. Il traverse une rangée de rochers, et voici déjà que sa silhouette, qui marche tranquillement, disparaît dans la poussière neigeuse qu'emporte le vent. Il déplace ses pieds fourbus dans des shackletons, larges comme des chaussures de scaphandrier. Leurs pointes, semblables, en plus grand, aux pointes des chaussures d'un athlète, s'enfoncent dans la glace en craquant.

Abalakov et Goussak, qui forme une cordée avec lui, indiquent à ceux qui les suivent le rythme et la direction. Ils marchent ainsi une heure, puis une autre. Les alpinistes sont étroitement attachés par la corde givrée pendant l'assaut. Mais ils le sont encore davantage par l'unité, qu'ils ont acquise en cours de lutte.

Soufflée par la fureur des vents, la neige s'étale en plumes de cygne, en copeaux, comme diraient les explorateurs de glaciers. Tantôt on marche sur l'écorce solide de bancs neigeux, tantôt, avec un cri étouffé, on s'enfonce soudain dans le vide.

Même le soleil ne peut pas vaincre le froid paralysant, éternel, accumulé par les siècles, qui règne ici, et les coups de vent blessent comme des coups de couteau. Portant des vestes doublées d'ouate, on dirait gonflées d'air, et chaussés de shackletons de feutre sans crampons, qui, à haute altitude, refroidissent les pieds (Abalakov les a remplacés par de longues pointes), les cordées arrivent sur la crête.

Des saillies de granit et de la glace nue. De la neige bien tassée et de nouveau des saillies rocheuses. Kizel, dont les cils sont engivrés et le visage couleur brique, montre à Arkine le Khan-Tengri. Arkine fait un signe de tête satisfait : maintenant, on voit distinctement décroître le Maître du Ciel. On s'élève, et il s'abaisse.

Le chemin est dur, l'ascension est pénible. Mais les empreintes montent de plus en plus haut. C'est un pointillé nettement visible dans l'éclat blanc des neiges. Voici déjà que l'on voit la dernière rampe. Le vent soulève la neige, elle flotte au-dessus du sommet, tel un drapeau blanc planté sur une citadelle assiégée.

Encore une pente raide. En levant les yeux, on voit la cordée de tête disparaître au-delà d'un pli du versant. Abalakov fait un pas, un autre, et s'arrête sans dire un mot. C'est le sommet ! Le dernier mètre du chemin commencé en 1938 était parcouru dix-huit ans plus tard !

Les onze gars au grand complet mettent le pied sur l'écorce dure et damée par les vents, du point qui règne au-dessus du monde des sommets environnants.

Ils étaient onze au départ et ils sont onze à l'arrivée. Ils se rassemblent. Dans une bouteille vide de polyvitamines, ils glissent un bout de papier avec la date « 30.VIII.1956 », date à laquelle est arraché pour toujours le voile d'inaccessibilité du géant qui règne au-dessus du Kokchaaltaou, au-dessus des quarante-quatre chaînes des Montagnes Célestes.

Abalakov, à son habitude, promène son regard de l'un à l'autre... Assurément, cela n'a pas été facile, mais pas un seul des onze n'est resté en arrière, n'a été malade, il n'a fallu traîner personne au sommet en le prenant sous les bras. Et pour lui, ingénieur de métier, constructeur, le versant fuyant vers le bas et la crête peu large qui s'étend d'est en ouest, représentent une chaîne bien réglée et qui, pendant tous ces jours-là, a fonctionné sans refus. Et il calcule mentalement : si l'on compte tous les mètres parcourus par les « barques », on peut dire qu'ils sont montés deux fois au Pic de la Victoire !

Il voit sur le versant la tache sombre d'une rangée de rochers : le versant aux neiges instables, cachant la

menace d'avalanches, avait été pour chacun un examen. Et tous l'ont réussi, aussi bien les jeunes que les « vieux ».

Il dirige son regard vers le sud. Des nuages frisés, semblables à un troupeau de moutons, et ce n'est plus que par quelques ouvertures que l'on voit les crêtes des chaînes et les lignes courbes des glaciers.

— Où allons-nous dresser le cairn ? s'informe Goussak. Au sommet, comme par un fait exprès, il n'y a pas une seule pierre. On en amène quelques-unes d'en bas ?

Non, pas moyen, toutes les pierres sont solidement rivées à la neige gelée. Aussi dressent-ils le cairn sur le versant sud. Goussak, après s'être retourné à tout hasard vers le sévère capitaine, place dans un sac de cellophane une petite chèvre en caoutchouc dont sa fillette lui a fait cadeau à son départ. « Ce jouet appartient à la petite Irina Starostina-Goussak, qui salue tous les futures alpinistes », écrit-il sur un petit morceau de papier.

Ils sont onze à être montés là-haut : Vitali Abalakov, constructeur et collaborateur scientifique en chef, les diplômés ès sciences Vladimir Kizel, physicien, et Lev Filimonov, ingénieur des métaux ; les vétérans de l'équipe Nikolaï Goussak, Ivan Léonov, pédagogue moscovite, et Iakov Arkine, ingénieur en chef d'un laboratoire d'expériences. Ils partagent les lauriers des vainqueurs avec ceux que nous avons rencontrés il y a quelques années dans le camp de « Spartak » de Chkhelda, à qui le commandant de camp, l'ingénieur O. Grinfeld, avait remis l'insigne d'alpiniste du premier degré, emblème de la première victoire en montagne. Ce sont le jeune peintre moscovite Iouri Tour, les Léningradois Piotr Boudanov et Constantin Kletsko. Ce sont Oural Oussénov d'Alma-Ata et Sembaï Moussaev de Karaganda.

Ils sont onze à avoir foulé le sommet, sur le chemin duquel sont tombés l'an dernier onze alpinistes du Kazakhstan. Mais leur expérience, bien que cruelle, joue aussi son rôle dans la victoire de 1956.

Dans l'équipe qui a vaincu le sommet figurent quatre générations d'alpinistes : Abalakov et ses élèves Borovikov et Arkine, Boudanov à qui ils transmirent la maîtrise de l'ascension et, enfin, Kletsko, qui, à son tour, apprit de Boudanov l'art de l'escalade.

Ces gars-là sont forts de leur amitié et de leur unité. De professions très différentes, ils sont unis par un but commun qui, dans tous les sens du terme, se dresse bien haut au-dessus du monde.

Le glacier Inyltchek-Moscou

TABLE DES MATIERES

Le départ (en guise d'introduction) 3
L'entrevue à Berlin 7
En route vers le pays des Montagnes Célestes 15
Le Maître du Ciel 26
Les frères Abalakov 32
Le cahier à reliure de toile 44
Le sommet sans adresse 69
Une empreinte sur le glacier 77
Le chef de file de l'alpinisme soviétique 106
Onze sur un sommet 132

